MERCVRE DE FRANCE

DOUZE POÈMES INÉDITS

DE PAUL VALÉRY

Note

par Octave Nadal

uméro 1155 Novembre 1959

LE

MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e

Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris

REVUE MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF : SAMUEL S. DE SACY

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement.
A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de trente francs en timbres.

Correspondants du Mercure *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger, on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles.

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffman, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

Aux Pays-Bas : (représentation exclusive), Éditions Françaises d'Amsterdam Herengracht 477, Amsterdam.

En Suisse (représentation exclusive), Agence de vente des Éditions Françaises d'Amsterdam 6, chemin des Sorbiers, Lausanne.

OCTAVE NADAL

Note sur " Douze poèmes "

Les tiroirs du génie sont de bien grandes tentations. Il n'est pourtant de main si pieuse ni si audacieuse qui n'appréhende un peu de les ouvrir. Nos scrupules ne font le plus souvent que prolonger l'hésitation de l'écrivain à donner au lecteur ce qu'il n'a pas jugé accompli. Mais le démon de la perfection n'est pas toujours seul en cause. Une interdiction ou une intime exigence, la simple insouciance elle-même de paraître, *la mort, peuvent faire abandonner au tiroir des œuvres achevées. Il arrive aussi que l'écrivain ne reconnaisse pas le meilleur, le plus aventuré de son génie; il s'en effraie, le cache ou devers soi le désavoue. Il laisse enfin à l'avenir le soin plus ou moins tardif de mettre au jour ce qu'un secret avertissement le retint heureusement de détruire. Ce geste qui s'en remet au temps et à nous-mêmes suffirait, je pense, à justifier toute publication posthume. Que craindrions-nous en vérité? Médiocre, et l'ouvrage retourne aussitôt à l'oubli. Mais qui ne regretterait que n'eussent été publiés les* Pensées *de Pascal, les* Mémoires *du Cardinal de Retz, les* Confessions *et les* Rêveries du promeneur solitaire, *la* Fin de Satan, *les* Illuminations, Igitur? *Et tout récemment* Agathe ou la sainte

du sommeil, *mémorial du plus audacieux de la pensée et de l'art de Paul Valéry?*

*Voici quelques poésies inédites; d'époques différentes, parfois même très éloignées. Deux sonnets, écrits vers 1892, de touche et de mode mallarméens aisément reconnaissables, annoncent déjà le pur motif valéryen d'*Abeille spirituelle. *Ici, dans une fraîche et savante arabesque d'images, le nombre prend forme et harmonie; l'absence cherche visage; l'absolu bourdonne au cœur du cristal.*

Par quel intime glissement Valéry appela-t-il ce poème du Poème de son second prénom Ambroise, *puis* Ambroisie, Abeille, *enfin* Abeille spirituelle, *comme s'il avait voulu nous laisser une clef métaphorique qui nous ouvrît l'allégorie de* La jeune fille *où la pensée s'alerte à sa source sensible — fleur et golfe du regard, enfance d'ailes, brasier d'écume d'une gorge — ainsi que* Béatrice *et le* Philosophe *qui consent au délice de la connaissance en se perdant dans une autre âme? Le sonnet qui emprunte à Pétrarque son aveugle et lumineuse géométrie du cœur, déroule les lisses images de l'amour un instant troublées : pli de la peine tendre, ride sur l'eau de la fontaine, corolle fanée du ciel.*

L'ancienne visitation du dieu ou de l'ange goûtant les minutes mortelles de l'amour — feu de la pluie divine qui pénétra Danaé, Vénus descendue jusqu'au héros du Rhin, mais aussi le déploiement de l'hydre dans l'or sidéral où ses actes se fixent en signes — Valéry ressaisit toute exaltation vers l'altitude, cime ou abîme. Sage démence, folie sublime, il sent naître et se consumer la suprême aventure dans la double extase de l'instinct et de l'intelligence illuminés l'un par l'autre : le désir ensemence le ciel ou, à l'inverse, l'absolu essaime sur la mer. Ainsi

dans cette esquisse encore ignorée de Dormeuse :

Ma nuit, le tour dormant de ton flanc pur amène
Un tiède fragment d'épaule pleine, peu
Sur ma bouche, et buvant cette vivante, dieu
Je me tais sur ma rive opposée à l'humaine.

Toute d'ombre et d'instinct amassée à ma peine,
Chère cendre insensible aux fantômes du feu,
Tu me tiens à demi dans le pli de ton vœu
O toujours plus absente et toujours plus prochaine.

Et ce bras mollement à tes songes m'enchaîne
Dont je sens m'effleurer le fluide dessin
De fraîcheur descendue au velours d'une haleine

Jusqu'à la masse d'ambre et d'âme de ton sein
Où perdu que je suis comme dans une mère
Tu respires l'enfant de ma seule chimère.

On trouve les titres de ces poèmes, composés ou repris vers 1920, dans plusieurs projets de « Table des matières » qu'établit Valéry pour son recueil de Charmes. *Aucun doute : il estimait alors qu'ils en feraient partie, ainsi que le poème Bibliothèque-Temple :* Aux vieux livres *et* A des divinités cachées. *Quelle raison ou quel repentir les lui fit retirer au dernier moment? Certes il est évident que la plupart d'entre eux n'avaient pu recevoir les derniers glacis; en revanche* Aux vieux *livres restait pris dans une langue marmoréenne où l'art n'est pas arrivé à cacher tout à fait ses secrets. Peut-être ne parviennent-ils pas tous à nous faire oublier une séduction plus rare : celle d'un modèle à la fois sensuel et lucide, plastique et abstrait, où le langage mimait un objet résistant à l'égal du texte du monde. On peut regretter ce grain dur et velouté que Valéry appela* charme *ou* poème. *Mais l'oubli fort heureusement sait alléger notre mémoire et nous redonner*

ici la liberté et la flèche d'un regard sensible précisément à « d'autres mérites ».

Quelques poésies font songer au poème abandonné, *de cours et de figure moins maîtrisés, où Valéry consentit à l'épanchement et à la profusion de la source; il y reconnaissait l'âme seule et la plus intérieure qui ne se parle entre ses silences qu'avec les mots nus et purs qui leur ressemblent. Peut-être devons-nous à cette reconnaissance de ce qui est autre chose que la lumière des vers où sourd la voix telle quelle :*

Il est vrai. Je suis sombre. Et misérablement
Las de moi-même, et las de ces aurores sombres
Où l'âme fume et songe et compulse ses ombres
...Je sens peser sur moi la fatigue d'un ange.

Il en va ainsi de : A la vitre d'hiver... *des courtes séquences d'*Odelette nocturne *ou des nappes étales de* Silence, *poème commencé vers 1896, sans cesse repris jusqu'en 1940, mais qui devait demeurer inachevé. Valéry, on le sait, avait prévu un finale pour les* Fragments de Narcisse : *sur la fontaine, l'image de Narcisse ayant laissé place à l'infini, il ne serait plus resté que le ciel criblé d'astres s'enfonçant dans le miroir. Le soupir, le baiser humain n'auraient plus brisé la transparence devenue elle-même réflexion d'univers. Cet effacement de la conscience solitaire élargie et fondue à sa cause, Valéry essaya d'en nouer le thème à celui du* Silence. *Vainement. Il est resté du projet quelques émouvants coups d'archet, le poète ne pouvant que rêver le néant de « la merveille fermée » :*

Visage, beau visage, il est temps de périr.
Mille dieux contre toi occupent cet azur.
Cède l'obscur de l'onde à l'entière assemblée...

Sans figure, sans âge et saisi par le nombre
Des dieux de diamant que l'ombre fait mûrir
Ta fontaine n'est plus qu'une splendide nuit
Et cette profondeur pure et désespérée
Tout entière parfois tremble et meurt vaguement.
...L'univers qui s'y voit tombe éternellement.

Ces *Douze poèmes* inédits de Paul Valéry, réunis et présentés par Octave Nadal, illustrés par Jean Cocteau, viennent de paraître en édition originale, réalisée par les soins de Paul Arrighi et Noël Félici, pour les Bibliophiles du Palais (*Note de la rédaction*).

PAUL VALÉRY

Douze poèmes

LA JEUNE FILLE

Je suis la jeune fille bleue
Et souple et rose et docte et si
Jolie avec toute une lieue
Marine à l'ombre du sourcil!

Voici ta plus fraîche pensée
Quand mon iris vraiment iris
Pour éphémère fiancée
Te laisse un regret d'oasis.

Tandis que tu songes d'écrire
Ce qu'a vu ton œil voyageur
S'il me voit rougissante rire,
Tu n'oublieras plus ma rougeur.

Et dans la braise et sous la lampe,
Sur la feuille où le doigt posé
Vainement tomba de la tempe,
Reviendra mon rire rosé.

Aux flammes se mêle la souple
Jeune fille vive qui sait
Encor mal garder une couple
De colombes dans son corset.

ABEILLE SPIRITUELLE

O dieu démon démiurge ou destin
Mon appétit comme une abeille vive
Scintille et sonne environ le festin
Duquel ta grâce a voulu que je vive.

Ici dans l'or la muse a mis ce miel;
Là dans le verre une clarté choisie
Tient froidement la lumière du ciel
Algèbre pure et glacée ambroisie.

Le libre amour du bel entendement
O difficile et trop légère abeille
Du même fil se croise et se dément,
Heurte la coupe et manque la corbeille.

Ce point sonore atome le très pur
Chargé de foudre et follement futile
Va-t-il porter la vie unique sur
Le plus beau songe et le plus inutile?

Le diable au corps c'est le recul de dieu
La flamme court fuyant la cendre pure
Chaque soleil n'est qu'un rien radieux
Qui fait pâlir son aurore future.

Où te poser bourdon de l'absolu
Instant toujours détaché de toi-même?
Tout ce qu'il touche est sûrement élu
Indivisible angoisse du poème.

J'aime l'erreur qui tisse un long chemin
Dans une nuit non avare de mondes
La veille y brille avec son lendemain
Au même sein des ténèbres fécondes.

BÉATRICE

Le moindre pli de cette amour
Inflige la plus grande peine;
Un instant fait noircir un jour,
Un soupir te rend incertaine,

Te fait paraître sans retour.
Et tu me sembles si lointaine
Quand au fond de cette fontaine
Où se reflète mon amour

Je crois voir d'assez tristes signes,
Des ombres de soleils insignes,
Et des reprises de tes yeux;

Et la douce amère parole
Par quoi se fane de mes cieux
La parfaite et pure corolle.

LE PHILOSOPHE

A peine m'eut-elle prédit
Sans parler, mais par l'œil immense,
Magnifiquement la démence
De mon désir approfondi

Que mon extase se perdit
Dans un sourire qui commence
Tel sur les mers l'or est semence
De soleils tombés de midi.

La splendeur à l'enfantillage
Touche par mille doigts dorés
Comme le dieu fait au feuillage;

Trop de bonheur que vous aurez
Jeté du plus haut de votre âme
Brise en l'étincelle la flamme.

A CHAQUE DOIGT

A chaque doigt sourd la goutte
Et tu trempes tes mains pour
Mieux feindre sur qui t'écoute
L'onde d'un premier amour

Né limpide flamme ou bulle
D'azur qu'on croit étranger
A tous les sus et sans nulle
Epaule à boire ou manger

Sans se pencher ton visage
Ou l'autre qu'on dirait tel
Vers ses sœurs du paysage
Que le vacarme immortel

Peur de la chèvre camuse
Inonde de cornemuse.

T'ÉVANOUIR

T'évanouir — aile ou voilure
Par la brume bue au nadir
Et plus s'enfume la brûlure
Qu'est la mer pour y refroidir

Un vertige igné dont palpite
La ronde odeur d'onde et de pur
Vent de spire où se précipite
Ton vol de cheveux au sel sur.

Pense au plus délicieux gouffre;
Crise du soir même — tu fus
Abondamment celle qui souffre
Aux grises roses de l'Infus

Sourire — comme au vague on glisse
Où meurt la lèvre humide hélice.

A LA VITRE D'HIVER...

A la vitre d'hiver que voile mon haleine
Mon front brûlant demande un glacial appui
Et tout mon corps pensif aux paresses de laine
S'abandonne au ciel vide où vivre n'est qu'ennui.

Sous son faible soleil je vois fondre *aujourd'hui*
Déjà dans la pâleur d'une époque lointaine
Tant je sens que je suis vers ma perte certaine
Le Temps, le sang des jours, qui de mon âme fuit.

Passez, tout ce qui soit! Seul, mon silence existe;
Jusqu'au fond de mon cœur je le veux soutenir,
Et muet, feindre en moi la mort d'un souvenir.

Amour est le secret de cette forme triste;
L'absence habite l'ombre où je n'attends plus rien
Que l'ample effacement des choses par le mien.

A DES DIVINITÉS CACHÉES

Des Néréides gîte,
Quand elles ont sommeil,
Grottes où l'onde agite
S'il existe un soleil,
Et vous montagnes, cave
En qui l'écume esclave
Des mers menant le choc
Ebranle l'ombre en butte
Aux bords que répercute
Sonorement le roc!

Sonnez trombes et trompes
Dans votre profondeur
Fêtes d'Eros et pompes
Pures de l'impudeur!
Sonnez, sonnez, secrètes
Conques dans les retraites
De notre liberté!
Sonnez les beaux insultes
Et les tendres tumultes
Des membres concertés.

Tonnez, terre profonde
Sous les vulgaires pas :
Ils marchent sur un monde
Que le ciel ne voit pas!
Mais nos étranges havres
Ne sont pas de cadavres
Mais pleins de dieux vivants
Et des mêmes déesses
De qui fuirent les tresses
Les voiles et les vents!

Sonnez, sonnez, Nuit creuse
Le temps retournera
Vers l'aube bienheureuse
D'un jour que l'on verra!
Ce jour de Janus même
Nouant le diadème
Sur ma double raison
Dira le droit des tombes
A laisser les colombes
Poindre de leur prison!

ODELETTE NOCTURNE

Écoute la nuit...
Tout devient merveille :
Le silence éveille
Une ombre de bruit...

Une ombre de voix
N'est-ce point la mienne
Dont l'âme te vienne
Si loin que je sois?

Oh! ne doute point :
C'est moi, c'est moi-même,
Le même qui t'aime,
Si proche de loin,

Se parle de toi,
Le drap sur la bouche,
Blotti dans sa couche
Et seul avec soi.

Il n'y a plus rien
Qu'une peine tendre
Et le mal d'attendre
On ne sait quel bien.

J'implore tout bas
Dans la nuit obscure
La claire figure
Que tu ne vois pas;

J'implore si fort,
Tout est si tranquille,
Qu'à travers la ville
Où tout fait le mort

Une ombre de voix
Qui sera la mienne
Dans l'âme te vienne
Si loin que je sois.

FRAGMENT

... les morts n'ont point de ces retours étranges
Ils reviennent peut-être en de faibles esprits;
Mais le tien, mais le mien, jamais ne sont repris
Que d'un vivant retour de leur soif de vendanges.

Celle qui sait le goût des choses que tu manges
M'a retiré des mains leurs délices sans prix;
J'ai vu s'évanouir comme il m'avait surpris
Tout l'amour qui le cède au vain orgueil des anges.

Le cœur n'est pas plus pur pour vieillir plus amer;
L'un et l'autre chacun le regard sur la mer
Voient le même regret dans la diverse écume...

SILENCE

Il ne reste de nous ce soir qu'un grand silence
Vers l'ombre va pencher l'implacable balance;
Bientôt de ce beau jour que j'ai tant attendu
Dans le creux de ma main l'or tiède aura fondu.
La puissance du soir à la fin s'est montrée.
Un grand silence touche à plus d'une contrée!
Le temps qui disparut n'est plus si loin de nous
Ni la mort qui s'éveille et baise nos genoux,
Se fait plus familière avec cette âme sombre.
Nos plus doux souvenirs mordent nos cœurs dans [l'ombre
Où les faveurs se font d'implacables refus
O quel soupir arrache à celui que je fus
Des temps délicieux les présences funèbres...

AUX VIEUX LIVRES

Gardiens, profonds témoins, purs et puissants
Conservateurs des dons, [Pénates,
Tombes où sont réduits à leurs vains aromates
Les dieux que nous perdons,

Ors devant qui le temps pleure pour qu'on délivre,
Armés d'un doigt pieux,
De l'immortel ennui de n'être plus qu'un livre
Un mort harmonieux,

Longtemps j'ai détesté, foule dense et dorée,
L'insupportable faix
Que place au front vivant la montagne laurée
Des monuments parfaits!

Quel poids resplendissant sur l'âme vierge, ô Maîtres,
Que vos temples parlants!
Delphes définitive aux masses hexamètres,
Antres étincelants,

Marbres tout murmurants d'âmes récompensées
Car elles ont construit
Leur auguste demeure à de pures pensées
Soustraites à la nuit.

Charmes, mesures d'or, odes nettes et grecques
Splendeur des vieux soleils
Qui se couchent dans l'or mort des bibliothèques
Pour de riches sommeils,

Telle qu'on le répand de la Belle enchantée
Qui close tant de jours
Se plut à tant dormir pour n'être point tentée
A de viles amours.

Hélas, ce long dormir à la mort s'appareille
Tant le réveil surseoit!
Des barbares naissants vous n'aurez plus l'oreille
Si longue qu'elle soit.

Déjà le Cygne cède, et dans la nuit sonore
S'envolera demain.
Le parfum de Platon lentement s'évapore
Du souvenir humain.

HENRY JAMES

Le gant de velours

Traduit par Louise Servicen

I

Il se figurait, le pauvre John Berridge, avoir déjà savouré à satiété les douceurs du succès; mais rien encore ne l'avait charmé plus que la requête du jeune Lord — ainsi le dénommait-il en pensée, malgré lui, et d'ailleurs très légitimement; de fait, à Paris, le jeune Lord s'était mis en quête de ce nouvel astre qui venait de poindre dans tout l'éclat de sa lueur vermeille à l'horizon des lettres britanniques, vaste encore que confus. Il avait abordé cet homme célèbre pour lui présenter une requête timide et ingénue en invoquant la haute estime en laquelle on tenait le jugement littéraire de l'écrivain. Et Berridge avait vu dans son comportement l'une des plus bizarres petites manœuvres que son œil amusé eût jamais enregistrée sur la scène mondaine européenne. Pourtant cet œil avait la conscience de laisser échapper le moins possible des spectacles de la comédie humaine en général; et en particulier, ces derniers temps, d'avoir eu la vision très aiguë d'une large portion de cette comédie qui se jouait devant lui. L'écrivain était fondé à rendre grâces à son destin pour son prodigieux succès. Ce succès procurait à John Berridge des chances rares dont il se proposait —

comme il l'eût dit avec une franchise modeste — de tirer le maximum de profit. Tout le monde sous la calotte du ciel (oui, la chose avait pris de telles proportions!...) lisait *Le Cœur d'or,* un volume un tantinet trop épais, ou assistait à la représentation de ce même *Cœur d'or,* sous la forme d'un drame à peine trop long d'un cinquième acte; et c'est pourquoi l'auteur se trouvait à présent porté par le courant, lui qui aurait hésité à montrer son héros préféré soulevé par cette même marée haute; et mille choses agréables et intéressantes lui arrivaient, qui toutes, d'une façon ou d'une autre, dérivaient de ce flux doré.

La grande rumeur sans cesse renouvelée — renouvelée grâce à l'incroyable chance de la pièce — résonnait à ses oreilles sans même qu'il tournât consciemment la tête pour la percevoir. L'étrange univers de sa gloire s'étendait non seulement sur le terrain habituel du « boum » anglo-saxon, mais sur le fond même de l'océan dramatique, à la source de ce flux qui dans l'espace d'un an ou deux avait fait déferler la prose de Berridge devant les rampes allemandes, françaises, italiennes, russes et scandinaves. Pour l'instant, Paris semblait être le centre de ce raz-de-marée avec des comptes rendus et de grosses ventes, sans parler des agents et des émissaires revenant des capitales de moindre importance. Néanmoins l'écrivain était impatient de regagner Londres où son œuvre n'avait pas eu à triompher de critiques aussi serrées ni à subir des tourments pareils à ceux que lui avaient infligés l'autorité suprême, l'autorité française, la seule qui comptât en matière artistique. Si l'intellect de John Berridge avait profité de la leçon, son quatrième acte, en revanche, l'avait pratiquement négligée et continuait de le faire rougir pour le compte du public chaque soir, plus encore que son inimitable feuilleton ne l'avait fait rougir pour son compte personnel.

Mais, somme toute, ç'avait été la seule goutte amère de la coupe; pour le reste, son triomphe pouvait bien être

cette fameuse soirée dans l'atelier de Gloriani, et la sollicitation du bizarre et charmant inconnu. A la demande de celui-ci, leur hôtesse le lui avait vaguement présenté, d'un geste honnête, impuissant, cordial de ses doigts grassouillets et gemmés, après quoi elle s'était en quelque sorte « lavé les mains » et désintéressée du nom et de l'identité de ses deux invités, laissant au noble Anglais frais et blond, habituellement si sûr de lui et pourtant si facilement décontenancé, le soin d'exposer sa requête. Ce séduisant inconnu avait on ne sait quoi, qui fit que John Berridge s'ébahit : que pouvait attendre de lui un personnage semblable? Ce furent en vérité les derniers sursauts de modestie de notre héros. En effet, le brillant jeune homme demanda douloureusement, il demanda, de toute évidence, très anxieusement, il demanda très gracieusement, sembla-t-il à l'imagination ardente, aiguë, de l'écrivain, si l'auteur du *Cœur d'Or* consentirait à jeter un coup d'œil sur le livre d'une sienne amie qu'il croyait fort intelligente, et qu'il avait, pour sa part aussi, trouvé charmant. Si vraiment cela n'ennuyait pas trop Mr. Berridge, il serait heureux d'avoir l'avis d'un connaisseur. Son amie était terriblement ambitieuse, et, pensait-il, non sans raison. Bref, pouvait-il se permettre d'envoyer le livre à l'adresse qu'on voudrait lui indiquer?

Berridge pensait bien des choses, tout en subissant l'assaut du jeune Lord, mais, phénomène bizarre, aucune de ses pensées n'avait trait à la valeur possible de l'ouvrage proposé. Sans doute serait-il de la qualité de tous les livres, sans parler des pièces de théâtre et des scénarios, qui depuis quelque temps gonflaient quotidiennement la sacoche de son facteur. En les examinant, impossible de discerner aucune différence d'un manuscrit à l'autre. Mais ici entrait en jeu un élément nouveau — un élément qui rendait la demande de son co-invité intéressante, et, qui sait, importante, indépendamment de son objet. Vague et amical, il sourit, dit : « Une œuvre d'imagination, je sup-

pose? », ajouta qu'il ne prétendait pas trancher, qu'il en avait toujours eu horreur, ne s'y connaissait pas plus que le premier venu; mais il serait heureux d'examiner tout ce que l'on voudrait, s'il pensait par là faire plaisir. Peut-être jamais l'astre de sa gloire ne lança-t-il un scintillement plus vif que la lueur qui éclaira les yeux du jeune Lord devant un si facile acquiescement. Facile, parce que la présence de son interlocuteur réveilla tout à coup en Berridge, avec une netteté d'instant en instant accrue, on ne sait quelle observation récente, certain souvenir, quelque chose, happé quelque part, il y avait de cela des semaines, ou des mois? quelque chose qui, à ce remuement de feuillets pliés que constituaient ses expériences récentes, soudain palpitait comme une fleur cueillie, fanée, placée entre des pages pour être « pressée », et qui tomberait d'un volume ouvert au hasard.

Il l'avait déjà vu, ce personnage superbe et sympathique, dont la requête n'était nullement le seul titre à sa sympathie; il l'avait rencontré, sa mémoire l'avait enregistré, il s'était posé des questions à son sujet en imagination, sur le plan intellectuel, pour ainsi dire; il avait pensé intensément à lui au cours d'une récente circonstance qu'il se rappelait confusément. Cette circonstance provoqua pour lui, durant quelques minutes, des associations d'idées aussi troublantes que vagues et l'obligea à sonder intensément, mais en vain, ce visage qui exprimait toute la gamme des sentiments aimables, sauf celui de le reconnaître. Il ne parvenait pas à se souvenir et le jeune homme, lui, ne se souvenait de rien. Oui, l'hiver précédent, les hasards d'un voyage les avaient mis en présence, quelque part en Italie, en Sicile, dans le Midi de la France, mais Sa Seigneurie n'avait pas fait attention à lui, loin de se douter qu'un jour elle aurait un motif de le rechercher. Trait caractéristique de Berridge, homme à l'identité bien établie; bien qu'il eût la parfaite conscience d'avoir réussi le plus sensationnel des « boums » dans une atmosphère

« bonne conductrice du succès », il s'en étonnait moins que de se trouver à présent l'objet d'une sollicitation de la part du jeune Lord. Tel est le désavantage de l'imagination. Les valeurs secrètes d'autrui vous semblent supérieures aux vôtres, souvent plus éminentes mais relativement familières, et pour peu que vous ayez le sentiment véritable de l'artiste à l'égard de la vie, l'attrait et l'amusement des virtualités ainsi suggérées a plus de prix pour vous que la suffisance, la quiétude, la félicité de vos certitudes personnelles archi-connues. Bref, intellectuellement, du point de vue artiste, vous êtes assez méprisable si votre curiosité, au sens noble du terme, ne pèse pas plus lourd pour vous que votre dignité. Votre dignité, de quoi est-elle faite d'ailleurs, sinon précisément de la persistance de votre curiosité, et quoi de plus abject pour vous que les moments où, sacrifiant à de faux dieux, à des conventions, des traditions et des exemples stupides, vous abjurez cette curiosité constante? Sa Seigneurie, en tout cas — ô délices — n'avait aucune notion du message qu'apportaient en ce monde les John Berridge et l'écrivain se disait que si le jeune Lord avait été moins admirablement dénué d'esprit et par conséquent moins conforme au type qu'il figurait, lui, Berridge, aurait eu peine à le lui pardonner.

Il représentait, dans son intégrité véritable, la vie vécue dans une joie irraisonnée, et parvenue au plus haut degré de la sécurité organisée et de l'insolence inconsciente. Que valait la terne page d'un récit fictif comparée à l'intime aventure personnelle où le jeune Lord eût été prêt à se lancer presque dans toutes les directions, si stupidement, si vaillamment, si instinctivement et, tout permettait de la croire, si efficacement? Berridge eût payé de six mois de ses droits d'auteur une heure de cette conscience en léthargie, puisque après tout, soi non plus, on n'était pas un ver de terre, mais un héritier du passé. Mais bien qu'il pressentît l'immense différence qui les séparait, en quoi consistait-elle au juste? Il n'aurait su le définir. Sa Sei-

gneurie était grande et élancée, mais l'auteur du *Cœur d'or* l'était, Dieu merci, tout autant, et n'avait pas non plus une « binette » vulgaire; et le fait peut-être un peu frappant que John eût des sourcils d'un noir insolite, au lieu d'un teint d'aurore, ne constituait pas une infériorité en soi. Pendant que son nouvel ami s'ouvrait à lui, le nôtre essayait en vain de le situer; le jeune Lord se répandait en un flot de sons mélodieux, encore qu'infatigablement volubiles, avec l'incohérence manifeste d'un heureux mortel toujours requis par de multiples occupations et qui, attendant à chaque instant des relations et des réalisations, avait pris l'habitude de faire en parlant une « course contre la montre », tout à fait dépourvue d'art, mais surtout révélatrice de sa personnalité. Sans doute avait-il toujours des rendez-vous d'un romanesque sublime, impossibles à manquer; peut-être perdait-il du temps en attentes, à cause de l'inexactitude des gens — encore que l'on se demandât quelle personne pouvait être de qualité assez haute pour faire attendre un personnage si choyé? Notre jeune analyste s'amusa à se poser la question. Des femmes de qualité, il n'en existait peut-être pas une demi-douzaine dans le monde entier; notre ami, au bout de quatre minutes, en fut aussi certain que s'il connaissait le problème à fond.

Après avoir annoncé qu'il lui enverrait le livre, le jeune Lord abandonna ce sujet. Il avait demandé à quelle adresse il pourrait faire son envoi, et murmuré : « Oh, je retiendrai » lorsque John avait mentionné un hôtel; mais à cela s'étaient bornées ses incursions dans le domaine littéraire et l'on pouvait parier à 10 contre 1 que l'éminent auteur n'entendrait plus parler dudit volume. Autre trait distinctif de ces augustes existences : on ne leur demandait aucune cohérence, on se contentait de les voir briller dans une circonstance particulière, quelle qu'elle fût, dans un scintillement d'amabilité et de bonheur appelé à laisser une trace suffisante de leur passage. Une cohérence voulue

et réalisée n'eût été chez elles qu'un second mouvement, gauche. Comparé à leur air de complète liberté, elle eût pu sembler une difformité. Berridge eut beau s'évertuer, impossible d'associer cette figure de radieuse aisance à un groupement d'individus qui fût à sa hauteur — même parmi celles des relations de l'écrivain dont lui-même s'accommodait à merveille. Ainsi l'auteur du *Cœur d'or* se sentait fort bien où il était; l'illustre Gloriani trouvait moyen d'ériger en loi que sa demeure, avec l'éminente situation artistique du maître de céans, était digne de qui que ce fût. Ce soir, en particulier, la réunion se composait de gens charmants, plus charmants que tous ceux que notre ami aurait pu imaginer dans un milieu différent pour former le cortège ou le cercle naturel, si l'on peut dire, d'une telle présence. Un instant il crut avoir repéré ce visage, observé avec émerveillement, comme un modèle d'impassibilité, dans un tintement amorti, à la roulette de Monte-Carlo; mais cela lui parut bientôt aussi improbable que d'admettre une rencontre avec lui à une vulgaire table d'hôte, ou sur le pont d'un bateau à vapeur, ou dans un troupeau de touristes conduits par un guide, voire de se représenter une loge d'opéra comme cadre à un personnage que l'on lorgnerait des fauteuils. Les jeunes dieux et déesses ne pouvaient siéger que dans l'Empyrée où leur essence divine s'affirmait avec éclat, et tout au plus laissaient-ils tomber jusqu'à vous une lueur chatoyante, à travers un nuage nacré d'argent, telles des apparitions dans un poème épique.

Instant bref et beau, jusqu'au moment où se produisit l'incident qui aux yeux de Berridge lui conféra un prolongement prodigieux, aussi prodigieux que s'il avait vu soudain les nuages d'argent se multiplier et tout l'Olympe s'entr'ouvrir. Des effluves musicaux, propagés sur la vaste atmosphère, sollicitèrent une attention immédiate et bientôt John Berridge écoutait avec le reste de l'assistance un ténor éminent debout près du piano. Il se rendit compte en

même temps que l'Anglais s'était éloigné et que dans la grande et riche pièce ornée de tapisseries (où, malgré l'affluence des invités et le nombre des objets, abondaient les espaces découverts, les vastes perspectives, et les attitudes seyantes), une rapide succession d'invités, attirés par le prélude d'un chant, avaient reflué d'un autre salon. Au début il se borna à le constater et aussi combien certaines jeunes femmes à qui l'on avait offert des chaises semblaient charmantes dans des poses extasiées, tandis que les hommes, pour la plupart debout, s'ordonnaient en groupes silencieux, à peine moins impressionnants, sous les accents ondulants de la voix divine. Cette voix dominait la scène avec une extrême intensité et pourtant le don de perception aigu de notre héros trouva à s'exercer dans le domaine visuel, sans bruit ni mouvement, tandis que le reste de la conscience générale semblait jugulé comme par une main gantée d'argent. C'était, pour l'esprit délié de John, encore plus réussi qu'à l'Opéra. Peut-être l'air chanté était-il wagnérien, mais — il le décela grâce à ses antennes d'observateur — nul Tristan, nulle Iseult, nul Parsifal et nulle Kundry professionnels n'auraient mieux « joué » sur l'accompagnement de cette musique, ni fait de figuration plus spectaculaire que ses chers compatriotes des deux sexes, en train d'écouter (revêtus d'armures bien plus impénétrables que la ferblanterie germanique), assis là, attentifs et inscrutables.

Enchantement général où John à un moment cessa de distinguer les diverses parties. Transporté, il planait aussi haut que la voix du ténor, et le regard perdu vers l'admirable plafond, il oublia tout de la circonstance présente, sauf ce qu'y ajoutait son intellect. Envol si sublime que lorsqu'il baissa les yeux seulement, il s'aperçut qu'un groupe d'auditeurs près de la porte principale s'écartaient pour laisser entrer une retardataire.

Elle se glissa au salon à travers le passage ouvert devant elle et resta quelques minutes exposée à sa vue. Et si par-

fait était le silence que personne ne bougea pour lui offrir un siège. Son entrée, malgré sa grâce altière, avait fait si peu de bruit qu'elle put rester offerte à tous les regards sans se décontenancer. Pour Berridge, si le spectacle devant lui se confondait avec la musique, cette jeune femme, elle, eût pu incarner précisément l'héroïne avançant vers la rampe pour chanter son air d'opéra. Son intérêt s'accrut d'un frémissement; et lorsqu'il reconnut en elle la plus belle des femmes présentes, et de beaucoup, tout s'ajusta de façon exquise et lui donna ce qu'il cherchait depuis l'instant où il avait remarqué le jeune Anglais. C'était le maillon manquant de la chaîne. L'arrivée de l'inconnue le projetait soudain en pleine lumière. Olympienne elle-même au suprême degré, elle était venue, elle ne pouvait être venue que pour le seul être présent qui fût de sa race, le récent interlocuteur de notre héros, le jeune Lord dont la démarche flatteuse se pouvait à présent considérer comme une des formes extravagantes et bizarres que prend l'impatience nerveuse. Cette femme charmante, cette femme éblouissante, faisait partie d'un couple que Berridge avait l'intime conviction d'avoir dérangé, l'automne précédent, quand au dernier moment des employés de chemin de fer l'avaient poussé dans un compartiment du train qui devait le conduire de Crémone à Mantoue — où, ratant un arrêt, il avait dû remonter dans le wagon.

L'autre membre du couple dont l'identité pressentie mais non précisée l'avait hanté, était justement le jeune Lord, incarnation inconsciemment insolente d'un bonheur assuré, avec qui il venait de s'entretenir. Berridge avait eu à l'époque le sentiment d'une admirable intimité qui après s'être entourée de précautions, n'avait pas prévu l'irruption d'un étranger, et cette image était restée vivace en lui — sans parler de l'intérêt qu'avait présenté le physique des deux partenaires, marqués au sceau de la rareté, si admirablement différents des occupants habituels des

coins-fenêtres capitonnés. A leur sujet, il avait aussitôt échafaudé une construction romanesque, sans pouvoir d'ailleurs l'étayer sur la moindre preuve.

S'il leur avait attribué en pensée des conditions d'existence, c'était là pur jeu de son imagination, cela tenait uniquement à son habitude invétérée de se livrer à des conjectures à perte de vue, d'étirer un centimètre à la longueur du mètre — car autrement, la vie serait-elle tolérable? A présent, peu importaient les hypothèses auxquelles il s'était diverti. Il estimait d'ailleurs que ses frais d'imagination constituaient, au pis aller, un hommage à ceux qui les inspiraient. Seul comptait le fait que chacun des membres du couple avait été alors identique à l'image qui s'offrait à présent — c'est-à-dire respirant l'orgueil de la jeunesse, de la beauté, de la fortune et de l'indépendance, quoiqu'en même temps particulièrement absorbé. Absorbé — entendons-nous — par des occupations et surtout des passions ressortissant à l'Empyrée. Qui étaient-ils, et quoi? D'où venaient-ils, où allaient-ils, quel lien les unissait, dans quelle aventure s'engageaient-ils, quel bonheur, tempéré par quel danger, goûtaient-ils magnifiquement, dramatiquement?

Telles avaient été les questions, inévitables et impertinentes, qu'il s'était posées. Délibérément, il avait écarté l'hypothèse d'une banale lune de miel. Au mépris de la morale, il n'avait pas considéré le lien qui les unissait comme une simple attache matrimoniale consacrée par une bénédiction; et à présent encore, il ne rejetait aucune des conjectures qui flottaient devant lui à nouveau, animées de leur ancienne vie éphémère. La présence de ses deux amis — ne fussent-ils que des amis d'une heure — avec qui il n'avait échangé que le plus vague salut à l'instant où il les débarrassait de sa compagnie — lui permit de se rendre compte que sur le moment il ne leur avait pas rendu pleine justice et que — pour son divertissement

supérieur — il pouvait s'attendre encore, de leur part, à bien des surprises.

2

Déjà la surprise approchait à grands pas. A peine dix minutes plus tard, il s'aperçut que le jeune Lord faisait traverser à la Princesse le salon dans toute sa longueur, pour venir lui parler. Berridge n'avait pu voir leur première prise de contact, car le grand ténor, après un autre air, s'était tu, sur quoi Mme Gloriani avait fait battre son cœur à un rythme plus rapide, sinon plus agréable, en surgissant devant lui, cette fois avec l'homme qu'il admirait le plus au monde et qui le regardait par-dessus l'épaule de la maîtresse de céans. L'homme qu'il admirait le plus au monde, le plus grand dramaturge de l'époque — porteur d'un nom gravé, sinon très profondément, du moins en caractères gras et dorés au riche palmarès des auteurs récréatifs, — ce prodigieux personnage souffrit de lui être présenté, par le truchement des mains généreuses mais inefficientes de la bonne dame; et l'instant d'après, laissé seul avec lui, le dramaturge avait incliné en un salut formaliste sa tête massive, bouclée et spirituelle, si romantique et pourtant si moderne, si artiste et ironique, et tout à la fois si bourgeoise, d'un type si spécifiquement gaulois et on ne sait comment, si universel, cette tête que John n'avait jusqu'alors contemplée que sur une photo signée et encadrée, posée dans un coin consacré de sa table de travail.

Plus tard le pauvre John ne devait rien se rappeler de cette conjonction, sauf que le grand homme l'avait regardé droit dans les yeux et qu'il ne s'était point fait scrupule de lui retourner ce regard avec une avidité non déguisée. Il était improbable, comme il se le dit par la suite, que durant leur brève rencontre, ils se fussent bornés à se

dévorer des yeux et à grimacer comme des lutteurs aux prises; mais ce qui devait surnager en lui, c'était l'heureux souvenir d'avoir conservé assez de sang-froid pour jouir de cette impression. Précieuse et précaire, c'est peut-être à cela qu'elle se résumerait. Quand il fut de nouveau maître de lui, il savoura cette bizarre notion d'un silence ni gêné ni vide ni dur, mais au contraire tout chargé et crépitant, qui avait été sa manière de mettre à profit l'occasion — en fait, une jouissance inoubliable. Entre eux, rien ne s'était-il exprimé par des mots? Non, il n'y avait eu aucun lamentable murmure d' « hommage » — Dieu merci! Pourtant, ils avaient bien dû dire quelque chose, pour « enchaîner », selon le terme de théâtre, pour créer la transition qui permit à John de demander au premier de cordée de sa profession avant de se séparer, s'il savait par hasard le nom de la radieuse beauté apparue si tard, vêtue d'une robe jaune pâle d'un ton si étrange, et parée de perles magnifiques. Ils avaient dû se quitter assez vite, notons-le, car avant l'approche du couple, avant sa merveilleuse et éblouissante charge vers lui, John avait aperçu le grand homme à quelque distance, bloquant la vue de cette harmonie d'or mat et de perles — pour ne parler que de celle-là — planté là (illustre dos d'Atlas, en écran devant lui) comme pour communier avec eux. Il avait réussi à tout masquer, tout effacer, et notre ami n'avait rien obtenu, sinon de savoir que la belle dame était la Princesse. Quelle princesse, ou la princesse de quoi? devait se demander notre jeune homme par la suite. La réponse de son compagnon s'était perdue dans les premières notes de l'explosion vocale d'un autre artiste, qui s'était approché du piano.

Ce fut après cela qu'elle s'avança vers lui, si incroyablement, escortée de son adorateur — car John considérait comme évident que le jeune Lord devait être son adorateur; d'ailleurs, qui donc ne l'eût adorée? — sans même attendre, dans sa radieuse simplicité, une forme de pré-

sentation quelconque. En un mot, c'est ainsi qu'elle fit la connaissance de notre héros, plaisir dont elle lui déclara sur-le-champ qu'il avait vraiment manqué à son bonheur ces derniers temps : « J'ai tout lu de vous, vous savez, et votre *Cœur d'or* trois fois! » — Elle plaça tout de suite l'entretien sur ce terrain, tandis que le jeune Lord à présent souriait à ses côtés, comme s'il pouvait se vanter d'en avoir fait autant. D'habitude l'auteur de *Cœur d'Or* avait peine à tolérer cette éternelle rengaine (qui lui faisait l'effet d'une vaine convulsion vocale) mais il se persuada qu'en l'occurrence, les paroles prononcées par la Princesse échappaient à ce reproche, et qu'une personne comme elle pouvait employer les mots qu'elle voudrait. A moins que ce ne fussent les mots que *lui* voulait? Cette idée le frappa au beau milieu du prodige, car après tout, dans la gamme des virtualités, aucune n'était moins miraculeuse qu'une autre. La jeune femme admirable venait bel et bien de lui faire une « déclaration », une profession de « sympathie artistique » — car au bout d'un instant elle employa cette expression qui créait à leur usage un vaste éther, clair et commun, un élément chaud et rare, dont chacun d'eux pouvait prendre sa part.

Si elle était Olympienne — comme elle lui semblait l'être de plus en plus, dans sa jeune beauté opulente et régulière, celle d'un divin masque grec repeint, mettons, par le Titien — cet art de s'offrir était l'apanage des dieux mêmes. Avec sa longue traîne bruissant à travers la pièce, elle eût pu être Artémis, parée de perles à l'intention de ses adorateurs, mais se plaisant à les déconcerter en arrachant, dans un élan à peine un peu sauvage, la coupe d'or des mains de Hébé. C'était à lui, John Berridge, qu'elle l'offrait ainsi publiquement! Et son confrère plastronnant de tout à l'heure était l'adorateur le plus déconfit! Même à cette distance, après que les deux amis l'eurent rejoint, John surprit dans les yeux exorbités et vigilants du grand dramaturge une appréciation profonde, grave, de l'acte si

singulier de la Princesse; et de tout l'incident, ce fut peut-être cela qui en donna à Berridge le sentiment le plus aigu. Ce sentiment qu'il s'agissait d'un *prodige* ne provoqua d'ailleurs en rien, chez lui, la conscience de sa propre indignité — c'est-à-dire, pas plus que ne le comportait un éblouissement congru. Sûrement, il aurait eu sujet de s'ébahir de l'ardeur avec laquelle elle négligeait une gloire arrivée à maturité pour se tourner vers une mince notoriété, si le miracle principal, insurpassable, n'était avant tout qu'une Olympienne de sa race se fût donné la peine de lire quoi que ce fût — et plus encore de le lire trois fois!

Etant donné le cours ultérieur des événements, Berridge devait plus d'une fois se sentir presque gêné pour elle, — puisqu'elle-même n'en éprouvait point de gêne. Il était jaloux pour le compte du type qu'elle incarnait, alors qu'elle y semblait insolemment indifférente. L'avantage de John (à moins que ce ne fût sa perte) était de pouvoir méditer à l'infini. Sa pensée vagabonde pouvait se permettre toutes sortes de libertés interdites à la jeune femme. Pour sa part, il n'avait pas attendu ce jour pour savoir comment il se serait comporté s'il avait été un Olympien. Tout d'abord, comme beau prélude à une carrière olympienne, il n'aurait jamais lu une ligne de sa propre prose, des choses qu'il écrivait. Aussi inapte à composer une œuvre comme la sienne qu'à y comprendre un traître mot, il n'aurait pas plus été capable de compter sur ses doigts qu'un Apollon de marbre à la tête parfaite et aux poignets mutilés. Il n'aurait accepté de connaître qu'une magnifique aventure personnelle, vécue grâce à de magnifiques données personnelles — rien de moins. Foin des chétives connaissances intellectuelles, des cas troublants, des coupages de cheveux en quatre, des problèmes ardus et des feuilletons à deux sous! Par quelque côté qu'on les abordât, aucune de ces choses ne serait assez olympienne!

Même le grand dramaturge, malgré sa situation « assu-

rée » en acier trempé et éprouvé, même lui n'était pas un Olympien. A preuve le regard, chargé d'un terrestre tourment, avec lequel il avait vu la Princesse lui tourner le dos (et pour qui, encore?) et négliger l'appréciable privilège d'être distinguée par lui. Pourtant, la perspective d'entrer en relations personnelles avec une autorité ès passions aussi compétente — sans parler des autres séductions du dramaturge — eût pu offrir à une ardente jeune femme — et ardente, la Princesse l'était indéniablement — l'attrait total du romanesque; à moins, ô prodige des prodiges, qu'elle ne cherchât le roman ailleurs, dans une direction très déterminée? mais où le cherchait-elle, se demanda Berridge avec une intensité secrète, et comment s'arrangeait-elle pour conserver une si parfaite aisance dans l'instant où elle avait l'air de lui offrir, à *lui*, tout? Comment était-elle assez libre pour lui prodiguer sa divine gentillesse, pour planer devant lui dans sa douce, éclatante et lisse sublimité, et dire : « Je vous serais tellement reconnaissante, si vous veniez me voir! »

Suivit un laps de temps dont plus tard il devait perdre toute notion, ne jamais plus pouvoir refaire l'historique. Il supposa logiquement qu'une interruption avait dû se produire, un incident quelconque les avait maintenus un moment séparés; et pourtant, durant cette séparation d'une demi-heure peut-être, ils ne s'étaient pas perdus de vue, leurs regards s'étaient croisés dans une communion profonde, à travers la grande pièce pleine de monde; rencontrés, désireux de se rencontrer, et (par la plus extraordinaire façon de brûler les étapes) de proclamer une hâte intense, désireux d'employer ensemble toutes les parcelles de l'heure qui pouvait leur rester. Mais de l'employer... à quoi? A quoi, sinon à s'avouer, comme les beaux personnages des vieilles légendes, avec une franchise extrême qui confinait à la crudité, l'impression qu'ils s'étaient faite mutuellement? Par la suite, il n'aurait su dire si elle avait causé avec quelque autre personne, pas plus qu'il ne se

rappela le moins du monde quelle contenance il avait eue lui-même, qui lui avait parlé, à qui il avait parlé, ou s'il était resté planté là, bouche bée, devant les gens, à se languir?

Ah, les Olympiennes n'étaient pas conventionnelles, certes non! Cela faisait partie de leur haute bravoure et de leurs privilèges. Mais elles prouvaient aussi, de cette manière merveilleuse, qu'elles pouvaient communiquer en trois minutes à leurs élus, par la seule fulguration de leurs yeux, le même cynisme brillant. Plus tard, John devait se demander avec mélancolie s'il s'était vraiment comporté en imbécile, et il y eut motif; car certainement, pendant une succession d'instants, flamba en lui le sentiment lucide qu'il ne pouvait tout de même pas exercer sur elle un attrait aussi puissant par la seule vertu de son navet joué au théâtre ou de son roman imprimé; ce qui revenait à dire que c'est par lui-même qu'il lui plaisait, et à ce degré, et d'une façon point différente de celle dont toute déesse, à y regarder de près, dispensait tôt ou tard ses faveurs à un jeune berger avenant. Il aurait donc eu lieu de se demander un jour, avec une douleur encore plus aiguë, si vraiment, par un effet du miracle, il avait été pétrifié, devant cinquante paires d'yeux, dans l'attitude d'un berger avenant — et peut-être une ombre de fatuité aurait-elle continué de peser sur lui si sa conscience, à un moment donné, ne s'était éclaircie, par suite d'incidents plus étranges encore.

La personne qui motiva ce changement fut, comme il se devait, le brillant jeune homme dont John avait à présent l'impression qu'il occupait sa pensée, sous la dénomination du « jeune Lord » depuis bien plus de temps que lui, Berridge, n'en avait jamais passé dans une soirée mondaine. Ce personnage se dressa soudain devant lui, un objet bizarre à la main, et souriant, comme pour y faire allusion, avec une allégresse que notre ami jugea trop absurde pour être vraisemblable. L'objet était insolite, car un

second coup d'œil plus attentif lui révéla qu'il s'agissait d'un livre. Or, depuis vingt minutes, Berridge avait l'ineffable sentiment que tous deux — la Princesse et lui — avaient abandonné derrière eux les platitudes de cet ordre, à des millions de milles, ou du moins des milliers d'années en arrière. Ce livre, supposa-t-il, ne pouvait être qu'une œuvre à lui. Il se rappela que la couverture de son volume était également d'un rouge criard et des souvenirs affluèrent en lui, d'affreuses fausses notes que réveillait sa nouvelle connaissance, l'évocation de personnes qui, à diverses réunions mondaines, avaient brandi devant lui le volume avec ce même geste insinuant, cette expression malicieuse, cette intention menaçante. Ces gestes signifiaient (quelle rupture du charme, en un pareil instant!) qu'il devrait apposer sur l'horrible chose sa signature, agrémentée d'une citation ou de l'expression d'un sentiment approprié. C'est ainsi que les gens souriaient niaisement en se tortillant, c'est ainsi, lorsque de tels desseins les animaient, qu'ils faisaient la bouche en cœur et vous sollicitaient, et il fut navré de voir un type d'humanité comme le jeune Lord tomber assez bas pour sacrifier à la plus vulgaire des modes. Ce prompt déplaisir, chez Berridge, résultait d'ailleurs d'un problème plus ardu : comment diable trouverait-il moyen de rester à ses propres yeux un avenant berger, s'il consentait à reprendre pied dans ces viles actualités? Tandis qu'il se le demandait, la parfaite ingénuité de son agresseur avait d'ailleurs placé l'incident sous un jour un peu différent :

— Par une chance extraordinaire, j'ai déniché un exemplaire du livre de mon amie, qui traînait ici sur une table. Je vois à la dédicace qu'elle l'a offert à Gloriani. Alors, si vous désiriez y jeter un coup d'œil...

Et le jeune Lord, tout fier d'avoir un lien quelconque avec cette œuvre insigne, la tendit à Berridge aussi candidement que si ç'avait été un spécimen naturel remarquable, une pomme ronde et rose poussée dans son propre

verger, une pierre précieuse exceptionnelle, qu'il fallait admirer pour son poids et son éclat. Berridge accepta l'offre machinalement, soulagé de voir abolie sa pire crainte, mais son visage parfaitement vide trahit — il le sentit — le caractère d'anomalie qu'avait pour lui la sollicitation de son ami. Même il faillit déposer le livre sans l'examiner, avec la promesse de l'emprunter à leur hôte pour le lire chez lui à loisir; mais l'expression, toute l'attitude de son compagnon, provoquèrent soudain en lui un soupçon différent et plus affreux encore : en un mot, l'effondrement immédiat du rêve où il avait vécu pendant la merveilleuse demi-heure écoulée. En effet, le jeune Lord, avec sa rudesse de Barbare, radieuse et opulente, incarnait, bien mieux que John Berridge l'avenant berger, le beau mortel mythologique « distingué » par la déesse. Notre héros se rendit compte que tout le comportement du jeune Lord, avec son risible tribut d'admiration, dénotait l'auguste simplicité, la bonne foi préhistorique eût-on pu dire, des lointaines créatures romanesques et décoratives, ces personnages marqués d'un exquis cachet arcadien, ces pâtres glorifiés, comme le cortège des paysans d' « Un Conte d'Hiver », qui n'accordaient aucune importance à la trouvaille d'un trésor sur un rivage à la Claude Lorrain, la découverte d'un royal enfançon enveloppé dans des langes de pourpre. La manifestation du jeune Lord semblait procéder un peu du même fabuleux style d'exhibition.

La Cime de l'Arbre, par Amy Evans — ces mots à peine croyables, flottèrent devant Berridge après qu'avec un effort suppliciant il eût abaissé les yeux sur l'importune page de titre — elle constituait un objet aussi étranger à la grâce insouciante d'une Arcadie hantée par les déesses, qu'un kodak balayé par les flots, épave d'un vaisseau naufragé, eût pu l'être aux yeux d'un insulaire des mers inexplorées. Rien n'aurait pu être plus dans le ton d'un insulaire, déplorablement dévié de ses intérêts et dignités

natifs, que la volubilité avec laquelle l'enfant chéri de la Nature — comme John qualifiait le jeune Lord en pensée — enchaîna : « C'est son nom de plume, Amy Evans » — il n'aurait pu débiter ces mots autrement s'il avait été un scribouilleur au menton bleu. Pourtant, son incohérence maintenait intacte toute la poésie de sa propre situation et ne détruisait que celle des autres. L'allusion littéraire rejetait à sa chétive condition de plumitif l'auteur du *Cœur d'Or* et laissait à son interlocuteur ses privilèges d'Arcadien.

« Merci infiniment. » Berridge s'accrocha à ces mots pour se défendre contre le vertige. « Oui, je serai heureux de l'examiner », parvint-il à articuler avec une horrible grimace, lui sembla-t-il. Et il y eut un étrange et bref interlude, pendant lequel l'écrivain ne sut guère ce qui arrivait à qui que ce fût ou à quoi que ce fût. Il avait l'impression d'être seul en un lieu désolé dont la désolation elle-même ne le soustrayait point à la nécessité de fixer son regard sur la plus grise des pages imprimées. Rien à faire pour s'y dérober, puisque la grisaille imprimée n'empêchait pas les yeux de suivre des phrases effarantes dans le goût de la suivante :

« La beauté du visage, qui était celle de la glorieuse période où Phidias régnait en maître suprême et qui était redevable de sa note la plus exquise à ce retroussis en coquille de la lèvre supérieure qui, par on ne sait quel mystère, évoque toujours pour nous le sourire d'Astarté battue par les vents, quand elle surgit de l'onde amère à laquelle elle devait sa naissance et ses redoutables caprices... »

Ou encore :

« C'en fut trop pour la femme passionnée qui était en elle et elle s'abandonna sur le terrain en fleur qui avait été et n'était plus leur amour, avec un effet de funeste désolation qui peut-être procédait d'une convulsion plus physique, mais non point plus terrible, de la nature. »

Plus tard, il sembla à Berridge que les choses s'étaient passées ainsi — et il se rappela aussi d'autres détails plus simples; par exemple un entr'acte se produisit dans le concert qui depuis un long temps, sauf par brefs intervalles, avait tenu les invités ostensiblement attentifs et immobiles, et dont, malgré sa haute qualité et le privilège censément attaché à son audition, John n'avait pas écouté une seule note. Il y eut un grand froufroutement, un remous et une chute bruyante à un niveau inférieur, plus marquée encore par le rapide déblaiement d'un chemin qui s'ouvrit vers le buffet, et une dispersion animée de la plupart des invités. A travers le bizarre chatoiement des apparences qui l'assaillaient toutes à la fois et lui semblaient irréelles, n'avait-il pas constaté que la Princesse n'était plus là, n'était même pas masquée à sa vue par l'immédiate multiplication de sa cour, la cour obséquieuse à qui ce changement de registre permettait enfin de se reformer autour d'elle? Gloriani dans un geste galant et officiel avait offert le bras à la plus grande dame présente et John restait à présent seul avec une demi-douzaine de personnes mieux informées que les autres, occupées, isolément ou par couples, à inspecter les petits trésors disséminés dans l'atelier.

Il restait là, lugubre et consterné, tenant sous le bras un stupide volume relié de rouge, à peu près comme il se fût cramponné à une pente verticale ou au meuble le plus rapproché pendant un violent tremblement de terre, ou en proie à un vertige provoqué par la dyspepsie; encore qu'il ne fût pas conscient de cet agrippement instinctif et nerveux, jusqu'à ce que le prodige le plus merveilleux de tous fulgurât soudain devant lui : il vit la Princesse, revenue au seuil de la pièce, posée là un instant dans sa grâce exquise, cherchant des yeux quelqu'un ou quelque chose; puis, l'ayant reconnu, elle fonça sur lui à travers l'atelier vide comme si c'était lui seul, lui et personne d'autre, qu'elle réclamait, par un incroyable miracle! Elle

était là, elle le prenait radieusement d'assaut comme si elle le connaissait et l'aimait depuis déjà dix ans, — dix ans durant lesquels elle n'avait d'ailleurs jamais tout à fait réussi, malgré ses efforts infatigables, à le guérir, à la façon dont les déesses se devaient de guérir les bergers — le guérir de sa timidité de mortel.

— Oh non, pas celui-là! dit-elle tout de suite avec sa divine familiarité; car en un clin d'œil elle avait « repéré » l'œuvre littéraire dont il semblait s'être emparé avec tant de dilection, et sur laquelle l'Amy Evans qui était en elle (comme elle aurait dit sans doute) souhaitait clairement faire tout de suite des réserves. Elle lui prit le livre des mains. Il le lâcha. A peine savait-il ce qu'il lui arrivait. Il comprit seulement qu'elle avait aperçu le volume qu'il fallait, celui qu'on aurait dû lui montrer, lui mettre sous les yeux — bleu, vert ou pourpre — et elle laissa entendre que son autre ami, son compagnon de l'Empyrée, comme Berridge l'avait intitulé en pensée dès le début, avait été bien gaffeur, le pauvre cher, avec sa hâte officieuse à présenter le volume rouge! Elle fit comme si elle venait pour corriger l'erreur, impatiente de retrouver ce cher M. Berridge et, après la fastidieuse musique, de causer avec lui de choses vraiment urgentes; et devant la suprême étrangeté de ce comportement, la haute marée de la fable dorée emporta de nouveau Berridge; et le prétexte, la requête, la bizarrerie du motif qu'elle invoquait s'effacèrent à la façon dont se dissipent les nuées enveloppantes dans les poèmes épiques et les idylles.

— Vous ignoriez peut-être que j'étais Amy Evans? (elle sourit) ou même que j'écris en anglais — une langue que j'aime, je vous assure, autant que vous pouvez l'aimer et qui procure à un auteur (n'est-ce pas? qui le saurait sinon vous?) le plus vaste public! J'adore (vous dites bien ainsi?) vos millions d'Américains; et d'autant plus qu'ils me croient vraiment Amy Evans, comme je le souhaite, car je veux être aimée pour moi — vous me comprenez?

— ils n'ont jamais essayé de percer à jour (vous dites bien ainsi?) mon pauvre petit *nom de guerre* (1). Mais c'est sur mon nouveau livre, le dernier, le *Gant de Velours,* que je voudrais être jugée par vous — si cette *corvée* (1) ne vous assomme pas trop; quoique je reconnaisse que c'est une incursion dans le domaine romanesque, — car après tout, autant l'avouer tout de suite, c'est au cher vieux romanesque si décrié que vont toutes mes sympathies. Je vous enverrai mon *Gant de Velours* dès demain, si vous pouvez trouver une demi-heure à lui consacrer... et alors... alors!... »

Elle s'interrompit comme pour laisser à la phrase lourde de sous-entendus toute sa splendeur positive, éblouissante.

Quel qu'il fût, le sens de ces paroles ne pouvait être qu'extraordinaire, et le désir en lui (quel qu'il pût être!) qui pouvait le plus absolument y répondre fit que les lèvres de John articulèrent :

— Serez-vous très, très gentille pour moi?

— Ah, gentille! ah! cher monsieur Berridge! Gentille! » Elle eut un rire admirable. « Gentille » n'est rien en comparaison de ce que je... » Mais elle se domina. « Enfin, de ce que je voudrais être! Vous *verrez,* ajouta-t-elle, ce que je voudrais être!... »

En effet, il le sentait, il ne pouvait pas ne pas le voir, en dépit de ses livres, des publics et des pseudonymes, en dépit de la perversité vraiment décadente, digne des anciens Romains et des Byzantins les plus irrépressiblement insolents, qui faisait qu'une femme créée pour vivre et respirer le roman, une femme plongée dans le roman et qui avait le génie du roman, tombait dans l'amateurisme et se mettait à griffonner son roman, avec fautes de syntaxe, tirages, publicité, articles de critique, droits d'auteur et autres détails futiles. Mais l'essence profonde de leur entretien palpitant n'était-elle point l'acte qu'elle accomplissait en cet instant, en fuyant les personnes réunies

(1) En français dans le texte.

dans la pièce voisine et pour qui il n'était rien, le fait qu'avec sa *crânerie* (2) audacieuse et indifférente, elle leur avait tourné le dos à tous, dès que sa présence lui avait manqué? Quelle preuve de faveur plus éclatante pouvait-elle lui donner, sinon de leur avoir (d'un ton assez cassant de sa voix argentine) interdit d'entraver sa liberté ou de la critiquer ?— De loin son regard l'avait cherché, lui, au nez de tous ceux qu'il avait confondus, de façon à leur laisser croire tout ce qu'ils voudraient, non point d'elle (pour ce qu'elle s'en souciait!) mais du nouveau champion avec lequel il faudrait désormais compter, l'invincible jeune lion du jour! Bref, que pouvait-elle faire de plus éclatant, que d'avoir peut-être délibérément froissé le grand sculpteur vexé et l'illustre dramaturge effaré, à qui pour la première fois de leur vie, advenait une si étrange aventure?

Tout cela témoignait de la grande aisance des vraiment grandes dames et de la parfaite facilité de toute chose, si seulement elles étaient assez grandes dames. Cette crânerie ne serait-elle pas le trait le plus délicieux pour John (il le sentait de plus en plus) dès qu'elle serait portée à son comble? C'était un terrain sur lequel il s'était déjà risqué dans ses pièces de théâtre, sur scène, sur le plan artistique, mais sans jamais oser rêver qu'il obtiendrait de telles « réalisations » sur le plan mondain. Elégamment, galamment, il ne s'avisa pas que de cette expérience mondaine, ses futurs efforts d'auteur dramatique tireraient peut-être un jour ample profit, il se borna à savourer éperdument la conscience de tout ce que la Princesse l'incitait à croire. Et les paroles qu'Elle prononça autorisèrent une nouvelle palpitation de cette conscience, encore que les mots ne fussent rien en soi, tout étant dans le sous-entendu qui affleurait :

— Avez-vous vraiment un très vif désir de souper ici?

Tandis qu'il ouvrait de grands yeux pour émettre une

(2) En français dans le texte.

réponse charmée et se sentait au bord des larmes, elle poursuivit :

— Parce que si vous n'y tenez pas...

— Parce que si je n'y tiens pas?...

Elle prit un temps, non qu'elle éprouvât la moindre timidité, mais pour le plaisir de le faire languir :

— Pourquoi ne partirions-nous pas ensemble, ne me laisseriez-vous pas vous reconduire en voiture, au logis?

— Vous viendriez... chez moi? haleta John Berridge. Et la sueur qui perla à son front aurait pu être la rosée matinale sur une haute prairie du Mont Ida.

— Non — c'est vous qui feriez mieux de m'accompagner chez moi — voilà ce que je voulais dire. Mais j'irai certainement chez vous un jour, avec plaisir, si vous voulez bien.

Elle ne faisait pas plus d'embarras que cela pour accueillir une demande qui, à peine formulée, avait semblé à John la plus présomptueuse des libertés; et (avant même qu'il n'eût le temps de se réjouir, soulagé de n'avoir point à s'en préoccuper davantage et à exprimer une humble contrition), elle lui déclara tout uniment, avec son affectueuse désinvolture, qu'elle voulait s'en aller, elle en aurait vite assez des raseurs présents, et sur un mot de lui tous deux s'esquiveraient par une porte dérobée, avec la certitude de trouver son auto dans la cour.

Que put-il répondre? Ce dut être sans importance, car par la suite deux impressions subsistèrent dans sa mémoire : le souvenir du grand bruissement parfumé à ses côtés, tandis qu'ils traversaient le vaste atelier jusqu'à la plus proche et agréable échappatoire, la porte par où il était entré et qui donnait sur un escalier. L'autre image qu'il conserva fut celle du seul des hôtes de ce soir avec lequel il avait été en rapport direct. Jusqu'à ce moment, il avait souvent pensé à lui comme au compagnon de la Princesse, mais à présent il en eut une nouvelle vision qui sembla confirmer cette supposition.

Le jeune Lord avait reparu au bout d'une minute sur le seuil du passage qui aboutissait à la salle du souper et que la Princesse, quelques instants plus tôt, avait franchi. Berridge sentit qu'il était là, le vit là, s'étonna de sa présence avant même de lui jeter un regard direct. Il pensa que le jeune Lord était venu s'informer du motif de l'extraordinaire manifestation publique de son amie — ayant plus que quiconque le droit d'en ressentir de la curiosité, de l'inquiétude ou quelque autre sentiment. Sans doute se rendait-il compte de la situation, des symptômes remarquables qui la complétaient, et allait-il leur montrer — au point où ils en étaient! — un visage fort différent de celui que jusqu'à présent comportait la belle sécurité de son enviable position. Voilà ce que se dit notre John Berridge, dans l'instant où il se flatta d'avoir provoqué le courroux d'un jeune cœur olympien, et voilà ce qu'il advint en cet instant, où rien au monde ne l'eût décidé à laisser paraître devant ce descendant sans doute d'une antique lignée, un vulgaire sentiment de vanité chatouillée, de joie insolite. Toutefois son second mouvement, inévitable, fut — avouons-le — tout autre, car, au vrai, le « conquérant conscient qui était en lui », comme eût dit Amy Evans, ne pouvait renoncer à la suprême consécration probable. Il s'interdit les délices de prolonger sa vision trop loin, mais il mesura pleinement pendant cinq secondes la nature des sentiments, — envisagés dans toute leur âpre vérité — que l'observateur intéressé, là, dans l'encadrement de la porte, devait sans doute éprouver. Or, par un déconcertant phénomène, l'âpre vérité fut que le beau visage du jeune Lord s'illumina d'un sourire amusé, le plus encourageant, le moins envieux des sourires, apportant ainsi la touche finale à un étalage de haute franchise mondaine sans précédent dans l'expérience de notre héros. Non, jaloux, il ne l'était pas, il ne faisait pas à John Berridge l'honneur de ressentir à son égard la moindre étincelle de jalousie, mais il se réjouissait telle-

ment de voir son immortelle maîtresse agir à sa fantaisie qu'il allait jusqu'à rayonner, positivement, dans ces circonstances singulières où elle prodiguait des caresses presque publiques à un gentleman qui, après tout, n'était pas un mince grimaud.

3

Tout cela avait de quoi confondre et ce petit trait aurait fait tomber des mains de notre ami la coupe enchantée qu'on lui présentait, si durant les dix minutes suivantes, il avait eu plus de liberté d'esprit. Mais comment garder son sang-froid, quand on sent positivement, avec un élancement tout au fond de soi, ou même un cri d'alarme étouffé, tout sens des proportions ébranlé d'un coup et aboli? « Pas *tout droit* », implora l'ineffable jeune femme, quelques instants plus tard, sous la large marquise vitrée qui abrita leur brève halte, pendant qu'ils attendaient leur char de feu, lequel arriva avant que la phrase ne fût achevée. Le conducteur à casquette, décrivant un grand virage impeccable, s'arrêta au pied du perron et le valet de pied de la Princesse, avant de prendre place auprès de lui, tint la portière ouverte. Elle monta et, l'instant d'après, Berridge fut à ses côtés. Il ne put que proférer : « Comme vous voudrez, Princesse... Où vous voudrez. Certainement, prolongeons le trajet. Prolongeons tout... Ne hâtons pas plus qu'il n'est nécessaire le dénouement, si beau et si étrange qu'il soit appelé à être fatalement. »

Ainsi parla-t-il, l'usage de l'anglais familier leur assurant la sécurité tandis que le *valet de pied* (3) imperturbable et vertical, face blême sous la lumière électrique, les enfermait et s'installait sur le siège où les rigides dos à livrée des deux hommes, visibles à travers la glace, formaient comme un mur protecteur.

(3) En français dans le texte.

L'indestructible imagination de Berridge s'avisa que les grands gardiens en faction autour des sérails d'Orient devaient offrir la même garantie d'isolement.

Quand la voiture s'ébranla, sa compagne proposa de faire un tour, de rechercher ensemble quelques-uns des merveilleux spectacles nocturnes de Paris. Après quoi, bien qu'on le félicitât souvent de connaître à fond sa ville enchanteresse et de savoir s'y retrouver, il cessa de suivre ou de mesurer le parcours, satisfait de l'assurance exquise et spéciale que lui donnait leur promenade. Cela, c'était connaître Paris, par une pure et miraculeuse nuit d'avril, c'était planer au-dessus de la ville, du haut de vagues altitudes sacrées, étoilées de lampes, et contempler, en contrebas et au loin, le grand déroulement de son irrésistible histoire, scintillant çà et là à travers le fleuve, les ponts et les places fulgurantes, le long des quais, des boulevards et des avenues, autour des ronds-points et des squares monumentaux, l'histoire inscrite en syllabes de feu, esquissée, résumée, de plus en plus loin, dans l'obscur poudroiement lumineux d'avenues sans fin — c'était là une façon quintessenciée de reconnaître avec tendresse, avec transport, en palpitant — mille choses comprises, un flot de réponses transmises, un sentiment de possession familier, que l'on invoquait et qui s'affirmait.

— Venant de vous, vous savez, ce me serait un tel plaisir et je crois — j'en suis sûre! — que cela servirait tant la chose, en Amérique!

Avait-elle continué de parler tandis qu'ils roulaient, ou y avait-il eu des pauses, des silences faciles, charmés et naturels, des interruptions et des chutes de conversation, mais pour aboutir à une confidence, une douceur plus intimes encore, comme le geste même de la Princesse, sa main gantée appuyée avec insistance sur le revers de sa main à lui, posée sur son genou, et qui de ce geste tirait on ne sait quelle fondante assurance? L'insistance, il est vrai (il s'en rendit compte, encore qu'un instant il en eût

le souffle coupé) semblait plutôt être celle d'Amy Evans. Se pouvait-il que ses propos, tandis qu'ils roulaient, eussent été du même ordre que ses dernières paroles? En fait, il s'était borné à savourer le sentiment d'être enfermés tête à tête, dans l'intimité, toute sa conscience, tout son discernement des symptômes et des intentions s'émoussant profondément, exquisément, dans cette certitude. Mais alors, la circonstance présente n'était donc pas pour lui d'un romanesque aussi sûr, sublime, fou et fabuleux que semblaient l'attester les battements excités de son pouls? La main de la Princesse reposait sur la sienne, précieuse preuve vivante, et l'admirable Paris tendait au-dessus d'eux, comme un dais qui les consacrait, sa nuit pourpre brodée d'or. Pourtant il attendit, ayant entrevu une lueur plus étrange encore, il attendit, tandis qu'elle lui abandonnait sa main qui exprimait la véhémence, l'admiration, la tendresse, et tout ce qu'elle voulait d'autre encore, puisque tout cela faisait partie de ce qu'il entendit tout à coup, lentement glacé à mesure qu'il saisissait le sens de ses paroles.

— Vous savez, cela se fait ici, de façon si charmante... C'est un hommage qu'un homme intelligent est toujours si heureux de rendre à une amie littéraire, et parfois, dans le cas d'un nom célèbre comme le vôtre, cela rendrait si grand service à un pauvre petit bouquin comme le mien! »

Elle parlait avec tant d'humilité, et pourtant si gaiement, et, plus encore qu'auparavant, avec la confiance d'une admiratrice sincère et d'une camarade. Cela, oui, à travers le soudain frisson qui le secoua, fut ce qu'il distingua tout d'abord : elle lui révélait ainsi l'explication de sa conduite, ses conditions, bref son motif, déconcertant, déplorable, horrible, comparé à l'expérience infinie qu'il croyait qu'elle lui avait ménagée : et, par-dessus tout, elle agissait avec la lucide froideur que lui conférait sa souveraineté en général. De quoi lui parla-t-elle en particulier, tandis que, le souffle toujours coupé, il restait pantois?

Elle lui demandait un service et il l'avait précisément espéré, mais un service de quel ordre futile et lamentable? (Le ciel leur pardonnât à tous deux!) Il sentit pénétrer en lui deux ou trois des mots qu'elle venait d'employer; de sorte qu'au bout d'une pénible minute, le tremblement de sa voix, lorsqu'il les répéta, fut un peu comme si lentement, soigneusement, timidement, il retirait de sa chair un dard barbelé.

— Une amie littéraire? reprit-il en écho. Il tourna plus encore son visage vers elle et le blanc des yeux de la Princesse, proches des siens, brilla faiblement dans l'obscurité comme la monture argentée de saphirs d'une eau profonde.

La question la fit sourire — ce qui, étant donné leurs rapports, fut comme une bouffée d'air frais sur le flux de chaleur, douloureux et gêné qui persistait en Berridge à travers le froid qui le glaçait : « Ah, bien sûr, vous n'admettez pas que je sois une littéraire!... et bien sûr, si vous êtes affreusement cruel, critique et incorruptible, vous ne voudrez pas qu'elle démontre en ma faveur ce que je souhaite tant!

« Où sommes-nous, où sommes-nous, au nom de toutes les illusions maudites et grotesques? » se dit-il sans broncher. Sous cette forme se traduisit son désarroi de ne comprendre goutte aux paroles de la Princesse. Cette incompréhension, force lui fut de la révéler franchement, en reprenant, à propos de l'étrange malentendu dont il éprouvait une irritation que peut-être sa voix trahissait déjà :

— Qu'elle démontre?... Qui, *elle*, chère Princesse?

— Mais mon ami, je parle de votre préface, la charmante, l'amicale, l'irrésistible préface à tam-tam que j'étais en train de vous demander et que vous seriez un ange d'écrire pour moi!

Il comprit et sa gorge se contracta. De sa vie il n'avait, lui sembla-t-il, dû rien avaler de si amer.

— Vous m'avez demandé... si je serais disposé à vous écrire une préface?

— Pour le *Gant de Velours* — après que je vous l'aurai envoyé et que vous aurez jugé si en toute conscience vous le pouvez! Bien entendu, je ne vous demande pas de faire un faux serment; mais... » et de nouveau, tant ils étaient proches, elle faillit l'effleurer, avec son sourire frais et parfumé. « Je voudrais tellement vous plaire et que vous le proclamiez, magnifiquement, publiquement!

— Vous... désirez me plaire, Princesse?

— Mais, grands dieux, vous n'avez donc pas compris?

Il fut frappé de constater que — s'il voyait clair à présent — rien n'était plus étrange que cet exquis abandon, dans l'instant même où elle le déposait de l'autre côté de l'abîme. Ce fut comme si d'abord elle l'avait soulevé dans ses bras admirables, emporté bien haut, bien haut, bien haut, en le serrant contre sa jeune gorge d'immortelle, tandis qu'il se laissait aller; puis, par un extraordinaire effet de sa force native et de son essence étrangère, elle le reposait à terre, exactement à l'endroit où elle voulait qu'il fût — c'est-à-dire à mille lieues d'elle. Quand il se vit si absurdement face à face avec elle, pour un but si sordide, il se pénétra de la situation. Il sentit ses yeux se fermer de stupeur, de désespoir et de honte; et sa tête, libérée du chapeau claque, qu'il avait, un peu auparavant, exposée à la douceur de la nuit, s'affaissa épuisée sur le dossier capitonné du siège.

Cet acte, l'abolition de la vision et, dans la mesure où il le put, de l'ouïe, lui furent pour l'instant une retraite, une évasion hors d'un état dont il se dit qu'il recourait à un euphémisme flatteur en le qualifiant en pensée d' « embarrassant » — un état qui lui fit souhaiter de mettre fin à cette humiliation et il se demanda si le dénouement le plus digne ne serait pas de prier la Princesse de faire arrêter l'auto et de descendre.

Il resta muet une longue minute ou peut-être beaucoup

plus longtemps encore. Pendant ce temps, la voiture filait à une allure un peu accélérée, et il comprit, à travers ses paupières closes, que les lumières extérieures commençaient à se multiplier et qu'ils se rapprochaient des grands quartiers luxueux. Il le comprit, et aussi que sa retraite, son attitude qui semblait une méditation bienveillante, son air (il s'en avisa promptement) de s'être recueilli un instant dans l'intérêt de sa compagne, de ruminer, dans sa grande ingénuité, quelque phrase ronflante à grand effet, quelque formule sensationnelle à utiliser au service de la Princesse, et de se concentrer en vue de cet effort, — il comprit, dis-je, que sa défaillance n'était qu'une demi-dérobade, avec l'opiniâtre présence à ses côtés. La grave insistance de la Princesse, le souffle proche et frais de sa bonne foi rythmaient le silence de Berridge et l'avance de l'auto.

Oui, tout était merveilleusement bien. Il avait failli se montrer du dernier ridicule, un sot presque aussi grand que celui qu'avec une parfaite candeur elle essayait de faire de lui et sa seule réponse franche aurait dû être de se pencher en avant, de taper sur l'épaule du valet de pied en le sommant de faire stopper la voiture.

Mais — il continuait à le percevoir intensément — cette réponse ne s'adresserait qu'à la seule Amy Evans niaisement importune, cette Amy Evans totalement superflue — et pas du tout à sa compagne qui, elle, témoignait enfin d'une exquise patience et, de toute évidence, voyait dans son mutisme prolongé un prompt désir de l'obliger, une charmante, loyale impulsion de rêver un peu à ce qu'il pourrait faire pour elle, mettons « élégamment mais en toute conscience » (oh! beauté de l'expression!) avant de s'engager. Elle était enchantée, il eut l'impression de sentir passer sur lui le souffle de son ravissement. Suspendue à ses lèvres, inclinée vers lui, telle Diane penchée sur Endymion endormi, elle attendait, tandis que « l'homme de lettres consciencieux qui était en lui » (comme elle aurait

dit dans son langage précieux) luttait avec la consœur la plus peccable, la plus confuse et « dégonflée » mais — jugée selon l'idéal de Berridge — tellement plus *banale* (4). Oui, à présent il pouvait tenir la tête haute, c'est-à-dire différer sa vraie réponse, il pouvait, aussi bien qu'elle, supporter la tension assez sensible qui marqua le reste de leur trajet. Il s'arrangerait pour faire de son muet détachement (cette apparence d'hommage, ce signe ostensible de prise en considération de la requête) une retraite en bon ordre. Pour elle, elle était à l'extrême pointe de sa fatuité naïve, Amy Evans, en quête de « piston », prête à combiner des niaiseries et à l'en croire capable; ou du moins, si elle ne tombait pas jusqu'à cette platitude, ce n'était pas faute d'essayer par une désolante aberration de se muer en simple mortelle scribouilleuse pour magazines, à la seule façon dont elle avait décidé qu'elle pourrait le faire pour justifier la haute estime en laquelle elle se tenait.

Vu sous cet angle, rien n'aurait pu toucher Berridge davantage (si être touché au-delà d'un certain point n'avait signifié être atterré) que l'incapacité où elle était de déceler la nature de ses pensées; et sans doute, au cours d'aucune des petites crises de sa vie, n'avait-elle trouvé dans ses propres pensées rien de plus émouvant que le bel acte auquel elle se complaisait en ce moment même (il le reconnut par la suite), l'acte de pénétrer majestueusement tous deux dans sa grande rue lisse, vide et fastueuse, à cette heure un désert, une profusion de becs de gaz lumineux et de pierre sculptée. Elle porta à ses lèvres la main qu'elle n'avait pas encore lâchée et l'y pressa un instant. Quant à lui, il ferma les yeux avec tout le détachement dont il était capable, tandis qu'il se rendait compte, en réprimant un cri de douleur, que c'était la faveur la plus expressive qu'Amy Evans lui conférait pour stimuler et récompenser son zèle. La voiture avait ralenti

(4) En français dans le texte.

et allait s'arrêter. Entre-temps, même après avoir abaissé de nouveau la main de Berridge, elle ne la lâcha point. Cela permit à notre héros (tandis qu'au bout d'un nouveau moment il se secouait pour prendre une conscience plus nette de ses entours) de nouer avec son amie des rapports plus actifs, de s'emparer de sa main à elle en retour, dans une intention d'autant plus manifeste que le gant de la Princesse avait glissé. Penché sur ses doigts sans rencontrer de résistance, il lui rendit aussi fermement et pleinement que pouvait l'exprimer toute sa sensibilité récupérée, sous sa moustache, il lui rendit la consécration que son poignet venait de recevoir; après quoi seulement, continuant d'étreindre sa paume, et ayant baissé la glace, il enjoignit au valet de pied d'arrêter.

Ils étaient arrivés; la haute *porte-cochère* (5) fermée qui occupait la largeur du mur écussonné, attendait leur approche; mais son geste fut suivi d'effet, l'auto stoppa aussitôt au bord de la chaussée. En un clin d'œil, le valet fut à la portière et l'ouvrit; puis traversa vivement le trottoir pour presser le bouton de sonnette de la majestueuse porte. Berridge, sa main à présent détachée, sentit qu'il avait coupé l'amarre. Une fois descendu de voiture, il souleva de nouveau la glace qu'il venait de baisser, referma la portière qui l'avait libéré et dont la fenêtre était restée ouverte.

Pendant qu'il faisait ces mouvements, il eut la vision de sa compagne, toujours radieuse et splendide, mais qu'on eût dite momentanément abolie, suspendue, argentée et célestement brouillée comme la lune d'été obscurcie par le voile flottant d'une nuée. Ainsi lui apparut-elle tandis qu'il se penchait sur le rebord de la glace baissée, pour prendre congé. Il s'imprégna de cette vision d'une luminosité vague, intense, emplissant le halo que le reste de la voiture formait autour d'elle. Il sentit qu'elle se trouvait réduite à cet état pour la première fois de sa vie et que

(5) En français dans le texte.

c'était lui, le pauvre John Berridge, qui après tout l'y avait mise.

— Bonne nuit, Princesse, je ne vous reverrai plus.

Le mot « vague » est insuffisant pour caractériser le désarroi de la Princesse, — encore qu'abritée dans son étroite niche elle resplendît, comme illuminée par la liquéfaction de ses perles, le chatoiement de ses larmes, et l'imprévu de sa surprise.

— Vous ne voulez pas entrer... quand vous n'avez pas encore soupé?

Il lui sourit, avec un désir de bienveillance qui de sa vie n'avait été plus grand; et au début ne put que lui sourire, sans prononcer un mot. Enfin il secoua la tête — peut-être mû aussi par une tristesse également grande.

— J'ai l'impression d'avoir soupé, Princesse. Merci, je n'entrerai pas.

Elle le regarda et cette réponse lui arracha une longue plainte inquiète :

— Et vous n'écrirez pas ma préface?

— Non, Princesse, je n'écrirai pas votre préface. Rien ne saurait m'induire à imprimer sur vous un seul mot. En fait, je ne suis pas sûr que je prononcerai jamais votre nom, de quelque façon que ce soit, aussi longtemps que je vivrai.

Un instant, il eut l'impression qu'il parlait à une idole miraculeusement humanisée, toute sacrée, toute gemmée, toute parée d'offrandes votives, mais rendue mystérieuse, dans les profondeurs de son sanctuaire, par l'épaisseur même des ornements accumulés.

Et : — Mais alors, c'est donc que je vous déplais? Tels furent les sons merveilleux qu'exhala cette idole.

— Princesse, murmura en réponse son fervent, Princesse, je vous adore. Mais j'ai honte pour vous.

— Honte?

— Vous êtes le Roman même — toutes les choses, et autant que je puis voir, tous les êtres qui vous entourent

participent à la même essence romanesque! Que vous faut-il de plus? Votre préface — la seule qui vaille qu'on en parle — a été écrite, il y a des millénaires, par la plus admirable imagination de l'homme!

Humanisée, du moins pour quelques instants, elle comprit suffisamment pour déclarer qu'elle ne comprenait pas.

— Je ne comprends pas! Vraiment pas!

— Vous n'avez pas besoin de comprendre! Ne vous abaissez pas à ces choses vulgaires! Laissez-les nous! Contentez-vous de vivre, contentez-vous d'être! Nous nous chargeons du reste!

Elle se déplaça, se rapprocha de la fenêtre.

— Mais, cher monsieur Berridge...

Il leva les deux mains, les agita vers elle, gentiment, dans un geste de profond et doux reproche : — Ne prononcez pas mon affreux nom! Par bonheur, vous ne pouvez plus rien!

— Ah, *voyons* (6)!... Je souhaiterais tant!...

Il renouvela son geste, et quand il rabaissa ses mains, il les referma sur les siennes, à présent convulsivement agrippées au rebord de la glace. — Ne parlez pas, car lorsque vous parlez, vous dites vraiment de ces choses!... — C'est vous, le Roman, prononça-t-il de nouveau avec une conviction et une persuasion intenses. C'est tout ce que vous devez avoir en commun avec lui, poursuivit-il, tandis que ses mains, pour renforcer ses paroles, pressaient violemment les mains de la jeune femme.

Leurs deux visages, ainsi, se trouvèrent plus rapprochés que jamais, ce qui ne fit qu'ajouter à la vivacité de cette désastreuse incompréhension, d'où, par un phénomène d'imprévisible perversité, sa beauté même semblait tirer une parure. Ce fut pour Berridge un serrement de cœur et presque une angoisse : la terreur qu'elle ne proférât encore quelque parole qui prouverait lamentablement

(6) En français dans le texte.

combien il avait peu réussi à atteindre ses facultés de perception. Et ses regards, chargés de blâme, d'imploration, croisèrent de tout près ceux de la Princesse, qui loin de se dérober, à présent tout embués et pleins de leur requête, semblaient presque le laver avec les larmes que leur coûtait leur échec. Il apaisa, il rassura ses mains, pour faire passer tendrement en elles son intention, tout à fait comme elle avait tantôt serré ses mains à lui pour manifester bravement son propre souhait. Durant cet instant, on eût dit qu'il s'agissait pour chacun d'eux de démontrer lequel pouvait plaider sa cause avec le plus de candeur et de passion. Uniquement occupée de son propos, elle n'en démordit point.

— Ah si seulement vous y pensiez, si seulement vous essayiez!...

C'en fut trop. Quoi? Voilà qu'elle était capable de se figurer qu'il se dérobait, s'excusait et se retranchait derrière un prétexte fallacieux, faute d'avoir l'esprit, la virtuosité nécessaires pour trousser les quelques pages agréables qu'elle lui demandait et que n'importe quel Français, maître du métier, lui aurait si volontiers et si galamment promises?... Mais si elle allait se compromettre ainsi, lui — par les dieux immortels! — prendrait les devants de la façon la plus admirablement effective, la mettant ainsi dans l'impossibilité de déroger à nouveau.

Leurs visages étaient si proches qu'il pouvait se permettre les plus grandes libertés, fût-ce un instant. Le dos du chauffeur lui servait d'écran d'un côté et sa propre carrure, amplifiée par son manteau lâche, bloquait tout le champ de la fenêtre, en sorte qu'il n'avait aucun observateur à redouter d'aucune part. Avec un gémissement profond, final, irrépressible, écho du lancinant regret de ce qui aurait pu être, il exhala le cri étouffé, le cri insistant : « Le Roman, c'est vous! »

Dans un élan intime et déréglé, il poussa son avantage, ses lèvres le scellèrent longuement, de toute la force de

son autorité, sur les lèvres de la jeune femme, après quoi il s'arracha à elle et la voiture repartit, décrivit un puissant virage à travers la chaussée. Il n'entendit plus sa compagne proférer aucun son, comme si, divinement indulgente mais humainement défaite, elle avait renoncé à sa quête pour retomber à une stupeur infinie.

Lui aussi s'effaça mais put encore agiter son chapeau tandis qu'elle disparaissait dans la grande cour à l'architecture flamboyante dont les portes se refermèrent aussitôt derrière elle.

* Cette nouvelle fait partie d'un recueil de nouvelles, intitulé *Le dernier des Valerii*, à paraître prochainement aux éditions Albin Michel.

MARCELLE AUCLAIR

Amour de traduire

Je sortais un matin de chez Adrienne Monnier avec Valery Larbaud; il me parlait de l'un de ces écrivains étrangers qu'il aimait et servait; il s'arrêta soudain, et le visage levé, rayonnnant d'une joie enthousiaste, il dit : « C'est si beau, ce qu'écrivent les autres! »

Lorsque nous connaissons la langue dans laquelle sont écrites ces choses si belles, et que nous aimons la nôtre au point de prendre plaisir à la faire scintiller de toutes ses facettes, nous éprouvons, avec la violence de la passion, le désir de traduire.

Ce désir est-il purement altruiste? Je n'oserais l'affirmer. Si j'ai traduit Garcia Lorca, si j'ai assumé l'énorme entreprise de traduire l'œuvre complète de Sainte Thérèse d'Avila, c'est essentiellement, comme eût dit la grande sainte de Castille, pour m'en régaler plus intimement. Des lecteurs plus ou moins nombreux peuvent, certes, en profiter, tant mieux donc, mais, au départ, la traduction est un voluptueux échange entre l'auteur et le traducteur, une communion aussi secrète que fervente.

Rien ne nous absorbe plus complètement que le bonheur de traduire; il est fait de tant de difficultés accumulées, de tant de problèmes à résoudre, il est si subtilement nuancé d'inquiétudes et de certitudes, le sentiment du triomphe a si tôt fait de céder au doute, que notre attention, notre passion, s'y engloutissent tout entières. Traduire, c'est s'oublier soi-même.

Etat d'esprit, — et d'âme, — fort différent de celui de la création littéraire. Ecrire est une exaltation du « moi » (même lorsque des personnages imaginaires ou historiques n'ont rien de commun avec les sentiments personnels de l'auteur), une sorte de suprême égoïsme; mais la traduction est, dans une suprême générosité, le dévouement à une œuvre étrangère. Le traducteur trouve son plaisir à exprimer la pensée d'autrui, à rendre, avec la plus grande fidélité possible, la moindre nuance d'un style qu'il aime et admire.

Le mot « nuance » est juste. Il m'arrive d'appeler la traduction en train « ma tapisserie ». On a en effet le sentiment d'assortir les mots comme on assortit des couleurs délicates, on les rapproche les uns des autres, désespérant parfois de trouver le ton « collé », comme disent les tapissiers et les couturières. Jeu fascinant, pour lequel il faut connaître les deux langues à fond, ou, plus exactement, avoir, pour les deux langues, le même très amoureux respect. Ne vouloir les trahir, ni l'une ni l'autre, à aucun prix. Pas plus que l'écrivain ne voudrait trahir sa propre pensée.

CAR l'amour de traduire, c'est aussi l'amour d'écrire à l'état pur, l'amour du style, le goût des mots. Ce plaisir, l'écrivain le goûte — ou apprend à le goûter, car ce n'est peut-être pas l'exercice préféré de la prime jeunesse, — lorsqu'il travaille à froid sur un premier jet brûlant et bouillonnant, mais il est l'essentiel de la joie du traducteur. Il est intéressant de considérer que certains grands écrivains ont été traduits en français par d'autres grands écrivains, et que ces traducteurs éminents sont toujours de ceux qui ont aimé ou aiment passionnément leur propre langue. C'est ainsi que les contes d'Edgar Poe, chef-d'œuvre du poète américain, sont aussi, dans leur traduction française, un chef-d'œuvre de Baudelaire, de même que le *Faust* de Gœthe est un chef-d'œuvre de

Gérard de Nerval. Plus près de nous, la traduction de *Ulysses* de James Joyce est un chef-d'œuvre collectif, où brillent de grands noms de notre littérature.

Exercice d'assouplissement, la traduction est une excellente « mise en train » du matin, un prélude à l'œuvre personnelle qui emplira les autres heures de la journée. Mais pour l'écrivain que les exigences de la vie — ou la multiplicité des choses à dire, — contraignent à une certaine dispersion, la traduction d'une grande œuvre sera point d'attache, nourriture quotidienne, dense, compacte, égale, puissante recharge intérieure, et mieux encore, volonté permanente de perfection.

Si le traducteur doit connaître aussi bien sa propre langue que la langue qu'il traduit, je connais pourtant l'exception, assez frappante pour être signalée, d'un traducteur qui ne savait que sa propre langue, mais à merveille. Il s'agit de Jean Prévost.

Dans *l'Amateur de poèmes,* il a traduit des poèmes du latin, du grec, de l'italien, de l'allemand, de l'américain, langues qu'il possédait à fond. Mais il en a aussi traduits de l'espagnol, et même du chinois, que nul ne pourra lui reprocher d'avoir ignoré.

Voici comment il fut procédé pour la traduction des poèmes de Garcia Lorca, de Lope de Vega, et autres grands poètes castillans, ainsi que pour les « coplas » populaires, intraduisibles semble-t-il, dont il rendit pourtant avec une exactitude parfaite non seulement la lettre, mais l'esprit, la grâce intangible :

Je traduisais pour lui les poèmes mot à mot, et je les lui lisais dans l'original. Il en possédait donc le sens, et il en captait la sonorité, le rythme, la couleur. Peut-être y était-il plus sensible qu'il l'eût été si l'idée d'un dictionnaire, même lointaine, l'avait, par moments, préoccupé. Le résultat est inégalable, et demeurera, je le crois, inégalé. Dans leur absolue fidélité au texte de Garcia Lorca,

« La romance de la lune, lune », la « Berceuse » de *Noces de sang,* ont désormais leur droit de cité dans la littérature française. Comme, grâce à Corneille, Les Sept Psaumes, l'Imitation de Jésus-Christ sont devenus de grands poèmes français.

Cette même méthode, employée pour traduire Liéou Tsong Yuang, Sou-Che, et autres poètes chinois, Jean Prévost l'a exposée dans *Essai sur mon ignorance de la Chine,* qui y prélude. Les images qu'il évoque sont encore fraîches dans mon souvenir. Je revois un jeune poète chinois, Liang Tsong Taï, tel que Jean Prévost le décrit : « Il était fort jeune, d'un visage enfantin, il ne portait, par les plus dures gelées, qu'une chemise ouverte, un pantalon et une veste fort légers, et regardait le froid comme une erreur des sens dont l'avait affranchi le jugement de la raison. Dès que nous fûmes amis, il m'apporta de temps à autre un poème chinois qu'il me chantait dans sa langue... » Je revois Liang-Tsong-Taï écartant les tulles d'un berceau, et chantant ses poèmes à un tout petit enfant qui lui tendait les mains, et riait... L'enfant, comme son père, était sensible à cette musique étrangère et ce que Jean Prévost traduisait en un français transparent, « Les fleurs du pêcher riront au voyageur », l'enfant le traduisait à sa façon, par des roucoulements.

EXCEPTIONNELLES réussites. Car la poésie est ce qu'il y a de plus difficile à traduire. Le R. P. Cyprien de la Nativité lui-même, dans sa belle traduction du *Cantique spirituel* de Saint Jean de la Croix, n'est pas parvenu à rendre le balbutiement des deux vers les plus émouvants de l'archange de la Nuit Obscure :

Y déjame muriendo
Un no se que quedan balbuciendo.

Là, par une hardiesse géniale, le poète, dans son

immense angoisse, bute sur les « que que quedan... » Ici, le balbutiement n'est qu'évoqué :

Begayent un je ne sais quoy
Qui me tue et me mets hors de moy.

En fait, la publication des poètes étrangers devrait, sauf de rares exceptions, être bilingue; le rôle de la traduction serait alors d'aider, fidèlement, le lecteur à comprendre et goûter le poème dans sa saveur native. La poésie, comme certains vins de terroir, ne voyage pas, ou voyage mal; elle perd beaucoup de son bouquet en chemin.

La traduction d'un poème peut être belle, mais peut-être faut-il, pour s'y complaire, ne pas être trop pénétré du souvenir de l'original.

LES chefs-d'œuvre en prose, dont on possède déjà plusieurs traductions, faut-il oser les retraduire? Ce travail, je le crois, devrait être fait périodiquement. Pour une raison majeure : la plupart des traducteurs traduisent dans le langage et le style de leur temps. Un seul exemple : dans son *Livre des Fondations,* Sainte Thérèse d'Avila parle d'un Carme, le P. Gracian, qui avait une si vive dévotion pour Notre-Dame qu'il l'appelait : « Mi enamorada ». En français, c'est tout bonnement et tendrement, « mon amoureuse ». Or, dans la traduction d'Arnaud d'Andilly, comme un personnage de Racine, notre Carme du XVIe siècle dit : « Ma maîtresse ». Dans la traduction du R. P. Bouix, faite dans le langage pieux des années 1900, « mi enamorada » devient : « ma céleste bien-aimée ». Lorsque avec sa familiarité coutumière Thérèse d'Avila écrit « un bon vieux », des traducteurs croient rendre hommage à une sainte canonisée en transposant : « un vénérable vieillard ». Or, cet hommage est une petite trahison.

Il est également une question de ton, de rythme, d'allure de la phrase. Le style de sainte Thérèse d'Avila

a parfois la lourdeur d'une pesante charrette lente à mettre en marche, mais au bout de quelques paragraphes, sa pensée s'échauffe, elle galope, saute, s'ébroue, et sa plume suit. Le ton noble adopté par la plupart des traducteurs la prive de l'un de ses dons essentiels : le mouvement. Je suis pleine d'indulgence à leur égard, car dans la nouvelle traduction que j'ai entreprise, je me suis surprise souvent, moi aussi, à polir instinctivement une phrase, à en arrondir les angles. Mais, à la relecture, je me hâte de lui rendre ses aspérités, qui accrochent la lumière, et le nombre impair, qui tient le lecteur en éveil, alors que le ronron des phrases balancées l'assoupit. Le style de notre temps me semble convenir à l'extrême vivacité du style thérésien; on peut donc, sans outrecuidance, entreprendre de retraduire ses œuvres complètes, pour la dixième fois. (Sur les neuf traductions précédentes, quatre ont été faites au XVII[e] siècle.)

Sans outrecuidance, et même avec humilité. Car il y avait des choses valables dans toutes ces traductions du passé, il en existe dans toutes les traductions dont on entreprend de donner, un jour, une version nouvelle. Mais une traduction n'est jamais finie, jamais parfaite. Si l'écrivain peut se faire illusion sur une œuvre personnelle, la lucidité du traducteur, toujours en alerte, lui fait admettre que, lorsqu'il a fait de son mieux, il y aurait moyen de faire mieux encore. Que de fois il lui arrive de bondir hors de son lit, pour changer un mot! Comme Pénélope sa broderie, il défait parfois la nuit ce qu'il a fait le jour.

Aussi faut-il laisser reposer une traduction, afin de la relire et corriger avec la tête froide. Et il est si agréable d'en discuter avec des personnes compétentes que je vois très bien la traduction comme un travail d'équipe. Exemple : *Ulysses*... Jamais je n'oublierai l'arrière-boutique de la Maison des amis des livres et les longues discussions, sur un mot, auxquelles je prêtais, sans me montrer, une oreille gourmande...

Pour contribuer à la préparation du Congrès de la traduction convoqué par la Fédération internationale des Traducteurs du 27 au 30 juillet 1958 à Bad Godesberg, quelques questions furent posées. Voici l'une d'elles : « Que doit-on entendre, à votre avis, par *qualité* d'une traduction? »

Puisqu'il s'agit d'amour, d'amour de traduire, la qualité première me semble la fidélité. Cela implique tout. Fidèle, à la façon d'un miroir qui représente exactement les traits de la personne reflétée. Fidèle à ses qualités, et même à ses défauts. Si l'auteur que je traduis fait des répétitions, je me ferais un scrupule de ne pas me répéter, comme lui. Sainte Thérèse a une langue assez pauvre, il lui arrive, dans sa hâte, d'écrire « chose », au lieu d'appeler par son nom l'objet dont elle parle. Le nommer, moi, rien de plus aisé, mais dans ce cas, serais-je fidèle? Le lecteur aurait-il le sentiment que cette femme écrivait souvent « aux hautes heures de la nuit », prenant sur son sommeil, ou dérangée à tous instants par ses charges de Fondatrice, de Prieure, de Directrice d'âmes? Il pourrait voir en elle un écrivain de métier, alors que le génie du style lui fut accordé par surcroît : elle n'écrivit que par obéissance aux confesseurs qui lui ordonnèrent de faire le récit de ses expériences mystiques et de ses innombrables activités temporelles. Ah non, elle n'avait ni le temps de chercher le mot propre, ni d'équilibrer une phrase bancale! Plaise à Dieu que j'ai réussi à rendre *fidèlement* le chaleureux son de sa voix.

Cette enquête adressée aux traducteurs professionnels pose une autre question: « Quel rôle joue, peut, doit jouer la critique littéraire à l'égard de la qualité des traductions? L'attention accordée à la qualité des traductions est-elle suffisante? Le critique est-il, à votre avis, un juge valable en cette matière? »

Il faut bien avouer que la valeur du jugement porté par la plupart des critiques est à peu près nul. Ils jugent de la qualité d'une traduction uniquement en fonction de l'agrément qu'on a à lire l'ouvrage, en français. Mais dans ce cas, au lieu de dire : « Ce livre est bien traduit », ils devraient dire : « Nous oublions que ce livre est traduit d'une langue étrangère... » Il m'est arrivé de demander à un critique qui comparaît deux traductions : « Avez-vous lu l'original? » Honnête homme, il répondit non... Or, celle qu'il approuvait ne donnait qu'une idée lointaine, et même fausse, du texte espagnol (car c'est d'espagnol qu'il s'agit). Nous avons vu dernièrement ce cas se produire à l'occasion d'un gros succès de librairie, dont je tairai le titre; la critique a proclamé la traduction admirable. Or, il eût fallu faire de sérieuses réserves.

Oui, à mon avis, il serait utile que les ouvrages les plus importants traduits d'une langue étrangère soient examinés plus rigoureusement. Je souhaiterais que cette critique ne soit pas négative, qu'elle ne cherchât pas à démolir un grand nombre de traductions, mais assez compétente pour que certains ouvrages particulièrement importants, bien traduits, soient signalés aux lecteurs en toute connaissance de cause.

Les traducteurs ont droit à beaucoup d'indulgence, et cela pour une raison essentielle; leur travail est si mal payé qu'ils n'ont pas le loisir de remettre leur ouvrage cent fois sur le métier.

Pour entreprendre une traduction et lui vouer les années nécessaires à ce lent polissage, il faut être fou d'amour de traduire. J'ai écrit un jour : « l'amour coûte très cher aux femmes quand il ne leur rapporte rien ». On peut dire, de même, que la traduction coûte très cher aux traducteurs, quand elle n'est pas menée assez rondement pour que la mince somme forfaitaire, généralement allouée par l'éditeur, rémunère à peu près le temps passé. Le paiement au forfait des traducteurs est la mine d'or de

nos maisons d'édition, mais un minimum garanti, plus un pourcentage, serait plus honnête. Cela seul permettrait d'exiger que toutes les traductions soient de qualité.

Quoi qu'on dise, de nos jours, sur quelque objet qu'on se penche, on en revient aux conditions matérielles. Si matérielles qu'il est très sérieusement question de machines traductrices. On nous annonce, à brève échéance, leur apparition. Leur exactitude, paraît-il, sera absolue. Mais l'exactitude mérite-t-elle le nom de fidélité? Lorsqu'il s'agit d'œuvres littéraires, elle ne l'est pas davantage que lorsqu'il s'agit des sentiments. Quelle machine, Valery Larbaud, rendrait-elle à une œuvre l'amoureuse dévotion du traducteur capable de s'exclamer comme vous : « C'est si beau ce qu'écrivent les autres! »

JEAN DIGOT

Poèmes

LA VILLE SAINTE

Dans les rues, secrètement, la nuit se met en embuscade. De rares promeneurs s'interpellent. Quelques phrases étouffées, à peine un geste de la main, chacun prend route vers le destin, laissant après lui traces d'espoir et de lumière.

Nulle chance de fuir. La nuit devient lourde. Il neige. Les lueurs s'estompent.

Contre une palissade pourrie, un enfant chante sa misère. Plusieurs femmes vont accoucher. D'autres pleurent.

Quel moyen de fuir? Mille fantômes armés paradent sur les ruines. Des hommes, non loin, s'apprêtent à la mort.

Mais la paix règne sur ce monde. Et l'enfant chante.

LA RENCONTRE

A l'aube, une jeune fille s'arrête sur la place. Sur la place flottent les toiles de tentes bariolées des forains. Longtemps la jeune fille reste immobile sous la pluie. Les

marchands la dévisagent; ils voudraient la connaître, lui parler. Elle ne les voit point, elle demeure sourde à leurs cris.

Mais bientôt un vieillard traverse les éventaires de fleurs et de légumes. Il achète un bouquet d'œillets roses, toujours au même endroit proche de la statue vert-de-grisée.

Alors la jeune fille essuie des larmes écrasées contre ses joues. Elle tend la main dans le vide, droit devant elle et l'incline d'un geste las. Puis elle repart. Des forains l'appellent, la bousculent au passage et, parfois, la frappent.

La pluie cesse de tomber. Le vieillard serre les fleurs entre ses doigts crispés; tristement il s'en va.

Toute la place est déserte.

LE RÔDEUR

Il arrive souvent, l'été, qu'un homme encore jeune pénètre au cœur de la ville. Il marche dans les ruelles enlacées autour de la Cathédrale. De vieux murs guident sa promenade. Au fond d'un porche apparaît une cour délabrée; quelques arbres immobiles y conservent leurs feuilles; s'y étale, aussi, un massif de verdure et de fleurs.

Le jour se prolonge assez tardivement. Du linge pend au rebord des fenêtres ouvertes, plaqué contre la pierre nue. L'homme avance à petits pas. Il sait bien qu'à l'angle d'une ruelle un visage d'enfant doit lui sourire. Et l'homme poursuit sa quête. Plus loin, à l'entrée de la place moyenâgeuse où son rêve prend fin, il se retourne avec hésitation. Mais les voix entendues se taisent chaque fois. L'homme attend calmement. Derrière, il n'y a jamais personne.

Et soudain, malgré lui, malgré tout, l'ombre et le silence cherchent à se confondre.

UN AUTRE MONDE

1

J'attends le jour qui vient avec l'espoir des hommes
Je n'interroge plus ma souffrance et ma peine
Il me faut parcourir les chemins difficiles
où mon angoisse seule aurait un air d'orgueil

Une autre joie existe à mêler son destin
à supporter son faix aux bras de ses semblables
J'ai dit tout mon malheur pour mieux le terrasser
Je ne peux m'exiler en ma demeure close

Mais qui m'écoutera si ma voix sait franchir
les bornes de ma vie et de ma solitude
Dois-je désespérer de ma présence même
Ai-je le tort de croire en ma force secrète?

2

Ai-je perdu tous les secrets de mon pouvoir
sur la nuit crucifiée où se ferment des ombres
Tant d'espoirs se sont clos à l'approche du jour
Tant de silence est né sous le vent d'un matin

A chaque pas meurtri chaque réveil prochain
qui retient ce visage à peine dessiné
Je n'ai pas desserré l'étreinte de mon ciel
Je ne ressens pourtant qu'un froid de solitude

Si — lointaine — une voix de ses mots insoumis
s'est fixée à l'écran du temps et de l'absence
ne me reste-t-il donc pour étayer un songe
que l'éclat déchirant la poussière des ruines

3

Je ne suis plus d'ici
où tant d'autres m'attendent
à la conquête d'un visage

Je suis déjà là-bas
plongé dans la lumière
qui me protège de la mort

Un long dialogue est engagé
entre deux mondes que j'explore
au sein profond de ma démarche

Une voix m'ouvre le passage
qui doit mener à ce domaine
où ne demeurent que des ombres

et que l'oubli n'atteindra plus

PIERRE ESCOUBE

Un sanctuaire indien

A ma mère.

La voiture roule doucement le long de la berge que hérissent les joncs. Entre les troncs pâles des eucalyptus, les eaux du Lac Sacré — dont la légende affirme qu'elles cachent encore le trésor fabuleux des Incas — jettent un si pur éclat et le ciel est si bleu que ce paysage bolivien vibre d'un accent provençal.

Voici la petite église de Tiquina et le chenal qu'il faut franchir pour atteindre, à l'intérieur des terres, à 4.800 mètres d'altitude, le célèbre sanctuaire indien de Copacabana. La traversée est courte bien que le bac — où se tassent voyageurs et voitures — n'avance que lentement entre les « balsas » (1) de jonc que leur proue effilée rend semblables à de rustiques gondoles.

L'indien Aymara qui dirige la manœuvre a hissé la voile blanche que gonfle un vent instable, prompt à de sournoises volte-faces. Etranger à tout ce qui n'est pas son bateau, il montre une méprisante impassibilité et son immuable visage de bronze, aux méplats osseux, n'a pas le moindre frémissement quand grésillent autour de lui les caméras des touristes américains.

Il y a quelques années, désireux d'assurer, dans de meilleures conditions, le franchissement du chenal, le gouver-

(1) *Balsas :* barques de pêcheurs du lac Titicaca.

nement bolivien acheta deux steam-boats. Leur service sur le lac ne dépassa pas trois jours. Au matin du quatrième jour, l'un et l'autre avaient disparu.

L'enquête de police révéla qu'au cours de la nuit précédente, les bateliers Aymaras avaient volontairement coulé les deux bateaux. Misonéisme d'une race défiante, inquiète du progrès technique, à l'égal de ces ouvriers européens des premières années du XIXe siècle qui brisaient les machines par peur du chômage? Réaction d'artisans attachés aux formes traditionnelles de leur activité et soucieux de conserver au vieux bac son antique monopole? Quoi qu'il en soit, les autorités de La Paz comprirent l'avertissement et ne s'obstinèrent pas. Aussi est-ce à l'abri de la voile blanche maintes fois rapiécée que les Buick et les Packard peuvent, aujourd'hui encore, traverser le chenal de Tiquina.

Sur l'autre rive, le même village se prolonge, mais avec moins d'humilité et plus de pittoresque. A main droite, sur un socle rocheux, l'hôtel pour étrangers dresse son orgueilleuse silhouette de grès rouge. A main gauche, un maigre bouquet d'eucalyptus adoucit à peine ce sec paysage. Entre les deux se resserre la place du marché parfaitement délimitée par une murette basse, que flanquent, à deux de ses angles, des maisonnettes aux murs blanchis à la chaux, rustiquement coiffées d'un toit de paille.

L'heure de la vive animation est passée et les paysannes des environs ont déjà regagné leurs hameaux. Pourtant cette placette garde quelque vie, une vie à la fois éclatante et sordide, très caractéristique des pays indiens. Des femmes aux lourdes jupes à volants et aux « aguayos » (2) couleur de sucre d'orge sont accroupies derrière de joyeuses pyramides d'oranges et de bananes. Un enfant déguenillé, mais dont les yeux sont de velours noir, poursuit un coq gloussant, tout hérissé de peur et de colère. Assise sur le mur bas qui barre la place, une Indienne sans âge épouille gravement la chevelure sombre

(2) *Aguayo :* morceau d'étoffe carré que les femmes indiennes nouent sur leur poitrine.

d'une petite fille, dont elle maintient de force la tête sur ses genoux.

Non loin de ce marché campagnard, sur un champ étroit qui semble miraculeusement suspendu entre le roc et le lac, un laboureur éternel guide un araire primitif. Et cette banale image des travaux rustiques, inscrite dans le voisinage de l'île du Soleil, que baignent ces mêmes eaux scintillantes, fait merveilleusement surgir à la mémoire *la Chute d'Icare,* cette étonnante toile où l'un des Breughel, par une émouvante et géniale trouvaille, a donné comme seul témoin à l'effondrement du plus haut orgueil humain l'humble et immuable paysan qui laboure au bord de la mer.

Il faut s'éloigner de ces rivages pour atteindre Copacabana et son sanctuaire. Une route y conduit à travers de lentes sinuosités. Certes sa pente est rude, mais elle ménage, à chaque halte, d'admirables échappées sur le lac clair, sans cesse couronné par le vol des mouettes. C'est la voie des pèlerinages que suivent, chaque année, d'innombrables fidèles, accourus de toute la Bolivie, du Pérou et de plus loin encore. Ils vont, pour accomplir une promesse, vers le temple fameux où règne, dans sa puissance et dans sa gloire, la Vierge noire que sculpta l'Indien Don Francisco Tito Yupanqui. Et l'espoir allège en eux la fatigue.

En ce dimanche matin, Copacabana offre, à qui l'aborde pour la première fois, l'image familière et vieillotte d'une petite ville provinciale, humide, quiète, refermée sur son quotidien mystère.

Rues étroites dont les pavés pointus, implacables aux pieds, rappellent désagréablement les galets aigus dont se hérissent les trottoirs de maintes petites villes, sur les rives de notre Garonne. Maisons aux claires façades dont l'unique étage s'accoude à un balcon de bois ajouré. Couloirs sombres et frais, étirés comme des goulots d'alca-

razas, qui s'ouvrent sur des patios secrets où flamboie l'or des genêts, à côté des inévitables pots d'œillets rouges. Les rues sont désertes et nos pas de visiteurs étrangers y résonnent comme ceux d'une ronde de police à travers une ville endormie.

Mais tout cela n'est que l'apparence et comme le masque espagnol d'un visage indien. Il faut aller jusqu'au sanctuaire pour comprendre la ville, car la ville est fille du sanctuaire, vit par lui et pour lui.

Certes, malgré son ampleur architecturale, l'édifice ne provoque, au premier regard, ni plaisir ni admiration. Face à l'*Alcaldia* (Hôtel de Ville) il développe, avec quelque ostentation, l'importance de ses portiques et de sa lourde façade. Dans cette massive et conventionnelle construction, rien ne rappelle la fantasque et délicieuse exubérance qui fait le charme des baroques églises de La Paz ou de Sucre. On songerait plutôt à une basilique de Lourdes ou de Lisieux, un peu relevée d'espagnolisme architectural. Du moins le parvis n'est pas encombré de marchands empressés à vous offrir des médailles ou d'horribles images pieuses. Il y en a, sans doute, mais qui montrent de la discrétion. Ce que l'on vend dans les *tiendas* (boutiques) aux modestes éventaires qui flanquent deux des côtés de la place, ce sont des piments rouges et verts, des pommes de terre gelées, frileusement recroquevillées sous leurs peaux ridées et qui sont à la base de l'alimentation dans ce pauvre pays, surtout des vanneries tressées avec les joncs du lac Titicaca et dont les vives couleurs font fête aux yeux.

Mais si la carapace du sanctuaire ne peut guère retenir le regard, l'église intérieure ne déçoit pas l'attente d'une exceptionnelle émotion. Voici, au-dessus du maître-autel, au cœur d'une profusion ornementale qui évoque à la mémoire l'ex-voto dans le goût espagnol inoubliablement dressé par Baudelaire : « A une madone », voici la haute châsse de verre et d'argent où s'élève, hiératique, la Vierge noire que sculpta, à la fin du XVIe siècle, au temps de Philippe II d'Espagne, Don Francisco Tito Yupanqui, prince indien et descendant des empereurs Incas.

Comme il y a, dans certaines âmes que brûle l'ardeur

d'une foi mystique, un enthousiasme religieux et comme une « folie de la Croix », il y a, chez certains êtres, une véritable obsession de la Vierge-Mère, de la consolatrice éternelle de toutes les douleurs. Représentant insigne d'une race vaincue et humiliée, Francisco Tito Yupanqui apparaît comme un de ces obsédés. D'où l'étrange odyssée de l'œuvre qui est, aujourd'hui encore, l'objet d'un culte fervent.

Il n'avait jamais appris l'art du sculpteur et jamais, avant d'entreprendre cette statue, il n'avait essayé de lutter avec un quelconque matériau pour tenter d'en extraire une forme humaine ou divine. Mais, durant des jours et des jours, il avait intensément pensé à la Mère douloureuse. Son esprit ne pouvait s'évader de cette pensée permanente où se fondaient le respect, la tendresse et l'espérance. Au long des nuits il en rêvait et il lui semblait qu'elle lui ordonnait quelque chose, qu'elle l'invitait, par son sourire compatissant, à donner forme d'œuvre à sa ferveur et à son attachement.

De tout cela, qui pesait confusément sur son âme, il chercha à se délivrer par la confession. Les prêtres espagnols l'accueillirent avec quelques réticences. Mais l'élan intérieur qui le soulevait lui donna force et constance contre l'indifférence des uns et l'ironie muette des autres. Il se mit solitairement au travail pour sublimer son obsession en une œuvre où son cœur inquiet puisse enfin trouver la paix que dispense une vocation obéie. Les échecs succédèrent aux échecs et les découragements aux découragements. Pourtant, après bien des heures de stérile désespoir, il vit apparaître quelque chose. Mais ce *quelque chose* accusait si cruellement la maladresse et l'inexpérience de l'artiste, la forme était si pauvrement ébauchée, le visage d'un modelé si grossier que la fruste image souleva un éclat de rire général. A Chuquisaca la grande métropole religieuse et administrative du Haut-Pérou d'alors, l'évêque lui-même, en face de cette dérisoire idole, ne put réprimer un sourire railleur.

Francisco Tito Yupanqui affronta courageusement cette mitraille de sarcasmes. Avec l'aide de quelques Indiens

attachés à la dynastie déchue, il entreprit de transporter l'informe statue à Copacabana, qui n'était alors qu'un village surplombant le lac Titicaca.

Ce fut un pénible voyage, à travers ces hauts plateaux des Andes brûlés par le soleil du jour, glacés par les gelées nocturnes. Mais aucune difficulté ne vint à bout de la ténacité de l'Indien et c'est sans doute cette héroïque constance qui lui valut la grâce d'un miracle digne de trouver place dans quelque *légende dorée.*

Au terme d'une longue et fatigante marche. Tito Yupanqui et sa petite escorte avaient décidé de passer la nuit dans un pauvre village perdu au cœur de l'Altiplano et qui s'appelait Ayo-Ayo. Les porteurs avaient déposé la statue dans le vestibule obscur de la plus belle maison du petit bourg, demeure du *Corregidor* (3). Rentré tard chez lui, ce fonctionnaire se heurta dans l'ombre à cette forme inattendue et, furieux contre l'obstacle imprévu, lui décocha de vigoureux coups de pied.

Réveillés par le tumulte, les Indiens de Tito Yupanqui accoururent et révélèrent à l'irascible magistrat l'identité de ce corps immobile. Honteux du sacrilège, le corregidor fit apporter des torches et, à leur fumeuse clarté, il mit un genou en terre et adora. Grâce à lui, pour la première fois, la burlesque image recevait l'hommage dû à la Mère du Sauveur. Le climat du miracle était créé.

Quand, au terme du voyage, la caisse qui enfermait l'œuvre de Tito Yupanqui fut définitivement ouverte, l'artiste sans génie fut étourdi d'émerveillement. Ce qu'il avait sous les yeux, ce n'était plus l'informe visage sorti de ses mains maladroites, au long d'un effort exténuant. C'était un beau visage vigoureusement modelé, mystérieux dans son contour hiératique. Un visage éclairé d'un reflet divin. La ferveur avait inspiré à la Vierge de Copacabana le premier de ses miracles. Elle était désormais identique au rêve de son héraut.

(3) Sorte de bailli nommé par le roi d'Espagne.

FACE aux fidèles rassemblés pour cet office dominical, elle est là cette Vierge noire si vénérée dans tout l'Altiplano que le bruit de son déplacement possible a provoqué une marche menaçante des Indiens sur la ville du pèlerinage. Malgré l'épithète qui lui est généralement imposée, le visage apparaît plus bronzé que noir, de la même teinte que celui des silencieux Aymaras qui nous firent traverser, ce matin, le chenal de Tiquina. Ses traits, un peu sévères, montrent une gravité que tempère, sourdement, une mélancolique douceur. Elle ne sourit pas, cependant. Sous le nez droit, les lèvres, sans être vraiment contractées, restent rapprochées l'une de l'autre. Ce qui frappe le plus en elle, ce sont ses paupières, presque entièrement closes, d'où filtre à peine un indéchiffrable regard. Bien qu'elle porte l'Enfant divin sur son bras gauche, c'est plus une Reine qu'une Mère, et c'est une Reine triste.

Le contraste est singulier entre ce sobre visage et l'excès luxuriant des ornements qui foisonnent aux entours. Le goût espagnol rejoint et renforce ici la passion innée de l'Indien pour les parures colorées, les somptueuses étoffes, les joyaux voyants. Vêtue de blanc, couronnée d'or, la Vierge brune de Copacabana — sœur inattendue des frêles Vierges blondes de Van Eyck — ruisselle indiscrètement de feux et de chatoiements. Les pèlerins qui accourent, d'août à novembre, au pied de son autel, pour implorer sa miséricorde ou la remercier d'une grâce, lui ont laissé, depuis près de quatre cents ans, d'innombrables témoignages de leur gratitude. Aussi les « richesses de la Vierge du Lac » sont-elles un peu devenues le trésor de Golconde de l'Amérique du Sud. Elles ont allumé d'ardentes convoitises qui, peut-être, réussirent parfois à se satisfaire. Des bruits ont couru avec persistance, des polémiques s'élevèrent dans les journaux sur les vols dont le sanctuaire de Copacabana aurait été le théâtre.

A vrai dire, cette lourde et clinquante ostentation d'ex-voto « dans le goût espagnol » aurait peut-être enchanté le Baudelaire qui bâtissait pour sa Madone...

...Une niche, d'azur et d'or tout émaillée
Où tu te dresseras, statue émerveillée.

Mais elle gêne et presque elle offense autour de cette hautaine et mélancolique figure qui porte témoignage contre toute ségrégation raciale et où s'exprime mystérieusement l'âme secrète et fermée du peuple indien.

Est-ce à dire qu'elle blesse la piété des fidèles, qu'elle tarisse en eux les sources de l'émotion religieuse, qu'elle arrête sur leurs lèvres l'aveu de leur intime douleur? J'aurais pu le croire si je n'avais assisté à une scène bouleversante et que je ne suis pas près d'oublier.

J'étais revenu dans le sanctuaire après la célébration de la messe. On avait éteint presque tous les cierges. La nef se perdait dans l'ombre. Mais, sous sa châsse scintillante, la Vierge noire rayonnait d'un éclat singulier. Je me croyais seul, lorsque j'entendis une étrange mélopée, dont le développement monocorde se cassait brusquement, pour éclater en des plaintes aiguës, puis reprenait son cours assourdi, cantilène inouïe du désespoir.

C'était une femme indienne, tête nue, comme elles le sont toujours dans les lieux de culte, agenouillée sur le dallage de pierre, tendant vers la Vierge trop ornée un visage de bronze, mais d'un métal que paraissait dissoudre la plus manifeste douleur. Ses mains décharnées, où saillaient durement les veines, comme taillées dans un vieux bois noueux, tant elles avaient pris, sous l'usure quotidienne du travail, une couleur et une nodosité végétales, ses pauvres mains d'esclave se convulsaient sur un grossier chapelet. Toute tendue vers l'impassible Madone, elle lui jetait l'offrande de son désespoir, haché de longs sanglots aigus.

Insensible à ce qui l'entourait, enfermée dans son dialogue à une seule voix, elle ne prêtait pas attention à celui qui se tenait près d'elle. C'était un petit garçon d'une dizaine d'années, debout, immobile dans son humble « poncho » de laine grise. La tête inclinée vers celle qui était peut-être sa mère, il la regardait avec la gravité ingénue et l'immense surprise qu'inspire aux êtres très

jeunes la brusque révélation de la faiblesse des grandes personnes.

Peu à peu la pauvre femme s'apaisa. Ses plaintes s'ordonnèrent selon un rythme moins véhément. Elle se mit à parler, d'un ton presque naturel, comme si elle questionnait l'immobile Madone, ou comme si elle répondait à une muette interrogation. Son visage retrouva le calme. Ses mains cessèrent de se crisper convulsivement.

De ce moment, je ne vis plus les anges de marbre, joufflus comme des amours d'Opéra, qui entouraient assez indiscrètement l'autel de la Vierge. Je ne vis plus la robe de satin blanc trop décorée de perles et l'orgueilleux éclat de la châsse scintillante.

L'image passionnément rêvée par Don Francisco Tito Yupanqui, cette image où il voulut sans doute exprimer la muette souffrance d'un peuple héréditairement opprimé et l'appel à la miséricorde de la Vierge des Sept-Douleurs, cette image mystérieuse et presque ambiguë reprenait tout son sens. Elle prouvait sa force éternelle et son inépuisable bienfaisance par cette pauvre Indienne écrasée de servage, de misère et de chagrin qui, face à l'incarnation de la plus poignante douleur, venait implorer le réconfort — et le recevait.

ROGER LHOMBREAUD

“ Ces bonnes conversations d’amis à l’écart et sans éclats de voix ”

Lettres inédites de Mallarmé

L’œuvre de Stéphane Mallarmé est, surtout depuis une dizaine d’années, l’objet d’analyses et d’exégèses — pas toujours concordantes! — mais si paradoxalement nombreuses qu’aujourd’hui, soixante années après la mort du poète, les ouvrages glosant sur *les textes mallarméens risquent d’étouffer justement — et abusivement — ces textes mêmes; on sait que s’ils sont denses, ils n’en demeurent pas moins étonnamment fluets et qu’en éditant un volume d’*Œuvres complètes *on a dû leur adjoindre, pour faire poids, et pages, des besognes « dont il sied de ne pas parler », avouait Mallarmé lui-même, que « j’ai dû faire, dans des moments de gêne ou pour acheter de ruineux canots* * *»... Si les poèmes donnent souvent lieu à de multiples interprétations, à d’abondantes* explications *(dans le sens étymologique* de ... *« dépliage » comme dans ceux de son doublet « exploitation ») l’artiste, lui, a toujours attiré l’estime des témoins et des historiens; l’homme exquis et discret, d’une distinction raffinée et pudique,*

(*) Dans sa lettre à Verlaine, 16 novembre 1885.

l'ami attentif et amène, voilà ce qui frappe tous les observateurs, et il est reposant de relire — puisque, hélas! nous ne pouvons posséder le privilège d'écouter, ne fût-ce qu'un seul mardi, la précieuse voix de ses entretiens merveilleux — ses lettres qu'il livrait aux hasards des rencontres et des exigences de la vie, ses messages qu'il traçait, toujours avec soin, pour répondre à une politesse ou à une demande. Mais jamais, pour Mallarmé, l'acte de prendre une plume n'était une tâche banale : les phrases passe-partout, les clichés courants et les formules rituelles — qui font tellement partie de nos conventions et de nos habitudes épistolaires! — il les banissait, pour créer cette prose rare, sans être précieuse, ce style neuf, étonnant, sachant traduire cet accent inédit de sincérité et d'aristocratique abandon.

Voici d'abord trois lettres — très espacées, certes, — qu'il a adressées à son ami, le poète Léon Dierx; ce dernier a publié au début de 1867 un recueil de poèmes : Lèvres Closes; *Mallarmé l'avait reçu, et lu; il en parle à Cazalis le 14 mai : « Le livre de Dierx est un beau développement de Leconte de Lisle; s'en séparera-t-il comme moi de Baudelaire? » Mais dans cet implacable exil de Besançon, Mallarmé souffrait une « longue agonie » qu'il décrit précisément dans cette lettre à Cazalis. Il ne répond à Dierx que le Jour des Prix, délivré qu'il est, enfin, du « hideux travail de pédagogue »...*

Besançon, jeudi 8 août 1867.

Mon cher Dierx,

Comment vous demander pardon? Je ne tenterai pas, ni vous parler des *Lèvres Closes* — mais je vous écris simplement parce que mon silence commence à me faire mal, à moi-même, et que vous êtes devenu mon remords — vous mon cher ami!

Je vais parmi les noirs sapins de la Suisse voisine, et n'y veux emporter de vous qu'un souvenir calmé, grâce

auquel je puisse relire votre livre en compagnie de quelques poëtes qui me suivent : et je vous écris nuitamment, ma malle faite, à la dernière heure, — comme pour vous conjurer.

Votre livre! Il est une des causes que je ne vous ai pas écrit. A toutes mes velléités je le reprenais, pour être plus près de vous en vous remerciant, et toujours je le relisais et la minute de répit de la lettre était passée — et revenait la tyrannie des souffrances.

Car la vraie cause (et j'espère, la seule que vous ayez pu supposer!) a été une saison de maladie qui attaquant le « saint des saints », le cerveau même, lui eût fait vingt fois préférer le sanglot définitif de la folie à sa douleur funeste et unique — *spirituelle* à force d'intensité. L'excès de travail pendant un hiver, pour oublier ma santé déjà malmenée par un climat hostile, m'a valu cela : heureusement que, grâce à un traitement hydrothérapique et à un mois que je vais passer à l'air naturel, il n'en résultera qu'un épuisement nerveux guérissable à la longue.

Mais je ne suis pas encore assez bien pour écrire autre chose qu'un profond et amical serrement de main, et jouir de votre livre *sans vous dire comment*. Soyez assez indulgent pour attendre quelques bonnes causeries dans un mois, si je puis aller à Paris, et croyez que je m'attriste bien le premier des ménagements qu'on m'impose. Au revoir donc, cher ami, soyez mon interprète auprès de Banville et de si chers amis que je néglige, hélas! Offrez mes respects à Monsieur de Lisle et mes hommages à Madame.

Votre
S. MALLARMÉ.

Lorsqu'en 1871 *Mallarmé s'installe à Paris, les deux amis vont avoir le plaisir d'une plus grande intimité. Mallarmé fait paraître le* 16 *novembre* 1872, *dans* La Renaissance Artistique et Littéraire, *un article sur « L'œuvre poétique de Léon Dierx », la première étude qui ait été publiée sur cet écrivain. Mais la grande amitié, la sincérité de son admiration ne vont pas sans la nuance*

d'une franchise loyale : « M. Dierx est certainement, et telle est, je crois, la seule notoriété qu'il revendiquerait, le cas échéant! l'un des poëtes qui maintiennent de nos jours avec certitude la belle tradition de notre Versification. Que cela suffise : quelques divergences quant au détail, s'il en existe véritablement, peuvent fournir un sujet à un échange amical de point de vue entre le poëte et ses confrères... »

En 1879 *Dierx a envoyé, cette fois, sa nouvelle œuvre :* Les Amants : poésies, *où, pages* 87-89, *figure un poème « Les Compagnons » dédié à Stéphane Mallarmé; la pièce est une sorte d'allégorie, assez simple : le narrateur rencontre dans la campagne la forme muette de l'enfant qu'il fut, semble-t-il, rejointe silencieusement, par l'apparence du vieillard qu'il deviendra.*

« Et longtemps, très-longtemps, tous les trois nous pas-
[sâmes,
Triple forme d'un être unique avec trois âmes!
Mais ces deux compagnons, chacun de son côté,
Me dérobant mon âme et ma réalité,
. . .
J'avançais comme un spectre inerte, une ombre vaine,
Que retient un enfant et qu'un vieillard entraîne. »

Mallarmé est plein de bonté et il associe gentiment son ami à sa propre expérience d'artiste.

87, rue de Rome. Mercredi 7 mai 1879.

Mon bon ami,

Je viens de passer plusieurs belles soirées, votre livre sous les yeux; vous êtes toujours le même, mais très-dépouillé et très-pur, aujourd'hui. Une atmosphère tout-à-fait spéciale de rêverie et de passion se dégage de vos pages ouvertes; et vous restez l'enchanteur qui l'aura créée pour la joie de nos sens poétiques. Je doute qu'on puisse mieux, plus magistralement et plus sincèrement,

représenter le poëte, que vous le faites, pour ce qui est de votre programme si noble et si vrai, à l'heure où nous sommes. De fait, je ne vois personne autre que vous, en possession d'un monde et d'une musique.

Quand nous nous verrons, je vous dirai, en feuilletant le livre qui ne quittera guère ma table de l'été (avant que je ne l'emporte en mes mois de loisir), quels poëmes m'ont particulièrement séduit. Une divination exquise vous a fait mettre mon nom en tête de certains vers magnifiques, qui devaient me séduire d'abord par ce qu'ils contiennent une vision que de mon côté je lutte depuis plusieurs années pour porter au théâtre. Je parle des *Compagnons* : il y a là, même vu différemment, un des coins du drame de la vie, dont c'est l'heure de soulever le rideau.

Au revoir. Quelle surprise merveilleuse vous préparez à l'avenir, le jour où affolé de ce que d'autres veulent qu'il soit et pris d'horreur, il se retournera vers ces richesses amassées, sans une heure de défaillance, par votre chère main que je serre, mon ami!

STÉPHANE MALLARMÉ.

Dix ans plus tard, l'éditeur Lemerre publie Les Poésies complètes, *en deux volumes, de Léon Dierx; le tome premier paraît le* 22 *février* 1889; *puis sous le titre d'*Œuvres complètes *de Léon Dierx, dont le tome premier sort le* 26 *juillet* 1895, *Lemerre donne pratiquement les mêmes textes. A l'une ou à l'autre de ces occasions, Mallarmé envoie à son ami d'un quart de siècle le touchant compliment mérité — qui suggère déjà, semblerait-il, la gloire délicate qu'obtiendra Dierx succédant à Mallarmé lui-même, en* 1898, *comme Prince des Poëtes. On se souvient que Dierx meurt en* 1912, *le lendemain d'une cérémonie à la mémoire de Stéphane Mallarmé, alors qu'il venait de lire en public son poème « Valvins » : deux âmes fraternelles qui ont décidément accordé leurs généreux dons d'amitié...*

Paris, dimanche [n. d.]

Mon vieil ami.

Ce sont-là d'admirables occasions qu'accorde la vie, puisqu'elle est faite, autrement, pour tout empêcher, même de relire; ces heures où un ami se résume, change d'édifice ou d'édition. Vous entrez, cette fois, dans l'éclatant et pur tombeau vivant avec ce petit livre au temple qui résume la divinité de votre âme, un bien chaste marbre, Dierx; mais en sa blancheur, sa perpétuité et sa sérénité resplendit la souffrance éparse et glorieuse d'une entière forêt de maux sentis en toute magnificence et le vague qui les rend vrais!

Votre main bien chèrement, dans l'attente du tome second.

STÉPHANE MALLARMÉ.

Avec Catulle Mendès la nature des liens est différente; pendant trente-quatre ans Stéphane Mallarmé a montré à Catulle Mendès un attachement entêté; mais depuis longtemps leurs routes n'étaient plus parallèles. La rareté hautaine de Mallarmé contrastait avec les activités pétulantes de Mendès qui écrivait, pourtant, à son ami le 25 mai 1871 : « Me croirez-vous si je vous dis que moi, dont la vie tourmentée, secouée, éparpillée en mille choses, peut paraître si pleine, je sens en moi un vide presque inexprimable? » En cette année 1871, Mallarmé veut quitter Avignon et s'installer à Paris. Il intervient et fait intervenir dans plusieurs directions : Mlle Geneviève Breton, la fiancée d'Henri Régnault qui venait d'être tué, Cazalis, Catulle Mendès, et bien d'autres, s'emploient à lui trouver un poste dans la capitale. Malgré l'incertitude de son avenir matériel il s'installe à Paris en juin; son fils Anatole naît à Sens le 16 juillet; et quelques semaines après il part pour Londres, invité par Bonaparte Wyse son ami félibre... irlandais... Grâce à Catulle Mendès et à quelques autres de ses amis, il semble s'être

assuré la possibilité d'une rémunération en envoyant à plusieurs journaux des articles sur l'Exposition internationale de Londres. C'est de là qu'il écrit, probablement à Mendès et à sa femme, la lettre suivante :

Alexander Square, 1 Fulham Road, W. London.

[août 1871]

Mes amis,

Où êtes-vous? Que faites-vous?

Me voici à Londres, à mon troisième jour. J'ai visité à fond l'Exposition, hier; et je vais aujourd'hui lire la Collection des choses écrites à ce propos, depuis deux mois.

Demain je serai en mesure de commencer un premier article.

Quant au Guide, je me contente de retenir la place pour l'année prochaine. Je crois que ce serait, aussi tard que nous voilà, une entreprise risquée, m'assure-t-on encore.

Je pense faire, pour mes quatre journaux, vingt articles, c'est-à-dire rester trois grandes semaines.

Je demeure à deux pas de l'exposition dans une petite maison, qui me semble confortable, ayant un jardinet sur la rue.

Quand viendrez-vous? Je crois que vous serez bien contents d'une chambre située dans ce logis. Il y a, du reste, devant mes fenêtres, et dans le voisinage, omnibus et railway pour les quartiers remués [?] de Londres, mais cela m'intéresse moins. Je compte ne pas bouger du voisinage, et, me sentant dans un état de fatigue extrême après mon séjour de Paris, à la fois me reposer et faire convenablement mon travail. Je vous ferai donc bien plutôt les honneurs de l'Exposition que de Londres.

Du reste, il y a deux heures exquises le matin, de 8 à 10, qui sont à nous, à l'Exposition, avant l'entrée du public à l'Exposition, et pour en profiter il faut ne pas s'être attardé loin la soirée précédente.

Je vous quitte pour en jouir. J'ai même retrouvé de tranquilles salles dans un musée voisin, où l'on peut faire sa besogne à merveille si l'on ne veut pas gâter, en usant le jour, l'impression aimable du gîte, à la rentrée, le soir.
Je bavarde, vos deux mains?

STÉPHANE MALLARMÉ.

Pourquoi n'avez-vous pas répondu à ma première lettre, remplie de détails, que j'ai fait mettre, par un chef de gare, à la boîte d'une station située entre Paris et Sens : explication du timbre. Chose importante : hâtez-vous. Je tiens de Sommerard qu'on va commencer un travail de Catalogue dans l'*Officiel*.

Il apparaît que Mallarmé était trop optimiste, car plusieurs des journaux lui font faux bond. M. Henri Mondor a publié — avec le tact et le respect qu'on connaît — des fragments de deux lettres de Mme Mallarmé à son mari : le 25 août elle écrivait : « Ce qui me navre surtout, c'est la pensée que tu es là-bas sans argent et que tu souffres des premières nécessités. » Et le 2 septembre : « Aujourd'hui je suis encore tourmentée davantage, pauvre ami, et dire que je ne peux pas t'aider... Que je souffre de ne pas pouvoir t'envoyer ce qu'il faut; de mon côté, je n'ai aussi que quelques francs dans ma bourse... » On connaît les trois lettres sur la participation française à l'Exposition internationale de Londres que Mallarmé a envoyées sous le pseudonyme de L. S. Price au journal Le National *qui les publia en octobre et novembre 1871. Mais y eut-il d'autres articles, puisque Mallarmé en projetait vingt, imprimés ailleurs, sous d'autres noms de plume? Et Mallarmé collabora-t-il, grâce à M. du Sommerard, Commissaire du gouvernement français près de l'Exposition de Londres, au* Catalogue officiel *de l'Exposition de 1872?*

Toujours est-il que rentré à Paris, il apprend, enfin, avec soulagement, qu'il est nommé chargé de cours d'anglais au lycée Fontanes. Il annonce la nouvelle sans tarder à

son ami Catulle Mendès qui avait tant cherché à l'aider. Et l'on constate dès cette lettre l'atmosphère intellectuelle, le climat d'émulation et d'amitié où Mallarmé commence à vivre : il va chez Leconte de Lisle, y écoute la première partie des Erynnies *que le Maître vient de composer. Pourtant, comme le dit M. Henri Mondor, Mallarmé préférera sa petite route, sa vie sans romanesque, se mêlera timidement à la vie des Lettres.*

Vendredi soir [1871]

Cher ami,

Deux choses : d'abord je vous serre les mains et vous remercie, parce que vous allez être très-content. J'apprends ce matin, par Mademoiselle Breton à qui le ministre a écrit pour le lui annoncer, *ce fait* que la position ambitionnée m'est donnée. O longue enfilade d'heures de travail, reposées de soucis, à travers laquelle je vois, enfin!

Maintenant, venez, demain soir, chez Leconte de Lisle, parce qu'il lira la première partie de son œuvre dramatique, ainsi que me l'affirme Hérédia.

J'avais été à tout hasard, chez Lemerre pour vous dire la première de ces choses : mais je vous ai manqué. Je passerai la journée de demain à la bibliothèque, Madame Mendès y viendra-t-elle? Ah! j'y pense, non! j'ai bien peur, car ce sera, pour elle, le jour fatal de la copie.

Au revoir

[*sept lignes barrées*]

(Ce que je fais là est très impoli, je sais.)

Votre main.

STÉPHANE MALLARMÉ.

Mallarmé avait rencontré à Londres en 1871 *John Payne, cet avoué londonien et aussi poète qui venait de publier, dédié à Théodore de Banville, son second recueil de sonnets :* Intaglios. *Banville avait lu les poèmes de son admirateur en compagnie de Mallarmé, qui profita de*

cette occasion pour exprimer de vive voix au poète anglais son estime et celle de ses amis (1). *C'est ainsi qu'a commencé cette longue « fraternité » (comme ils l'appelaient!) entre Mallarmé et Payne; ce dernier ne tardera d'ailleurs pas à tutoyer son nouvel ami. En* 1873 *John Payne vient à Paris : Mallarmé — qui l'accueille chez lui — le présente aux principales personnalités du monde littéraire parisien; en* 1875, *quand Mallarmé revient à Londres, il descend chez son « frère ». Et beaucoup plus tard, vers* 1888, *le* solicitor *londonien sera à ce point épris de Geneviève Mallarmé qu'il songera sérieusement à l'épouser... Mais il avait exactement le même âge que son père!... C'est Payne qui a donné à Mallarmé les qualificatifs les plus beaux qu'on lui eût jamais offerts :*
« One of the sweetest souls that ever sanctified humanity » (2).

En juillet 1872 *Mallarmé donne à un ami parisien, Michel Baronnet, qui se rend à l'Exposition de Londres, ce mot d'introduction destiné à John Payne. Et dans un désordre hâtif — si rare chez lui! — qui témoigne de sa fatigue* (*« je suis excédé et ahuri! »*), *Mallarmé donne les dernières nouvelles de Paris.*

Paris, 29, rue de Moscou.

Mercredi matin [juillet 1872].

Mon cher ami,

Il y a bien longtemps que j'aurais dû répondre à votre bonne lettre; et je l'avais, du reste, fait une fois, par quelques mots, que devait vous remettre une personne de connaissance ayant encore le timbre de ma voix dans l'oreille. Ce voyage n'a pas eu lieu, et la lettre a été détruite.

Je ne recommence pas, quoique je me serve d'un autre messager amical. M. Michel Baronnet, qui vit au milieu

(1) Lettre inédite de Banville datée du 19 juin 1871.
(2) Dédicace à Mallarmé en tête de la troisième édition du *Villon* de Payne (1892).

de nous et nous aime, vous parlera de Mendès, lequel attend votre volume pour l'adresser lui-même à Wagner, et de moi.

Je voudrais bien aller rejoindre Baronnet, un jour ou deux, à propos de l'Exposition de Londres. Si cela se fait, vous me verrez apparaître vers le milieu du mois. Osé-je y compter, cependant?

Je vous apporterais les œuvres complètes de Leconte de Lisle. Banville me parle de vous chaque fois qu'il m'est donné de le voir.

(Ah! mon ami, je suis excédé et ahuri!)

Ce n'est pas Gautier qui connaît Wagner : vous savez que le pauvre maître est fort malade.

Pourquoi n'a-t-il pas la glorieuse maturité d'Hugo, dont vous avez lu l'*Année Terrible*, certainement. Sinon, lisez-la, que nous en parlions.

Quoique nous ayons à parler de bien d'autres choses, déjà, n'est-ce pas? Quant à Baronnet, que cette lettre avait l'intention de vous présenter, il se présentera très-bien de lui-même. Vous verrez. Au revoir : si je ne viens pas, venez.

Votre main, cher ami,

Stéphane Mallarmé.

Ce Michel Baronnet est un ingénieur qui resta lié avec Mallarmé pendant vingt-cinq ans. Amateur d'art et de beaux livres, ami de plusieurs autres écrivains, tels Catulle Mendès et Villiers de l'Isle-Adam, voyageur et gourmet, homme de goût et de cœur, Baronnet a reçu des lettres ou des billets dans lesquels Mallarmé rendait, de sa royale manière, politesse pour politesse. Il ne s'agit plus là d'une correspondance littéraire, d'un pressant intérêt biographique : ce sont des mots agréables et attentifs qu'échangent deux hommes de bonne compagnie : et ce côté-ci de Mallarmé nous séduit également et nous paraît révélateur de l'être quotidien qu'il était pour tant de ses contemporains.

Paris, 29, rue de Moscou. Mercredi matin [1872].

Mon cher Baronnet,

Catulle, hier soir, mardi, me demande d'écrire un mot d'introduction que vous porterez à mon ami John Payne, 37, Upper Marylebone Street. Vous attendiez ce mot, ajoute-t-on. Merci de compter sur moi, et de me donner l'occasion de vous être agréable.

Vous savez le très remarquable poëte qu'est Payne. C'est un des nôtres, ayant inventé parallèlement à ceux de notre âge, tous nos enthousiasmes de ce moment-même et nos préférences. Il connaît la littérature française mieux qu'aucun d'ici, et adore et vénère Wagner.

De plus, un camarade exquis.

Voyez-le, avec le mot joint à ce billet et parlez-lui de Paris.

Je ne vous écris pas plus long pour vous écrire de suite. A vous

STÉPHANE.

Au revoir, peut-être, et dans le cas, sous peu de jours.

Paris, 87, rue de Rome.

Mon cher Baronnet,

Je vous serre bien cordialement la main.

Votre lettre de faire-part est arrivée à la maison à l'heure où vous conduisiez votre pauvre père au cimetière; et j'étais pris tout le jour par mes classes.

Mais j'ai sympathisé avec vous de tout cœur, d'abord comme votre ami, et aussi parce que la bonne figure, amicale, franche et fine, de votre père (que j'avais vu une fois à Londres, vous vous rappelez?) est de celles que je n'ai pas oubliées. Je ne l'oublierai pas maintenant : il n'y a pas de consolation à vous offrir, autre que cette certitude que l'homme de bien charmant qui fut votre père laisse un souvenir durable chez ceux qui vous approchent.

Au revoir, mon ami, nous nous rencontrerons au premier jour; et je vous presserai la main plus efficacement.

STÉPHANE MALLARMÉ.

Dimanche 24 février 1878.

Paris, 28 janvier 1888.

Mon cher Baronnet,

Vous avez cette intuition amicale du plus vieux de mes rêves, manger quelques dattes chaque jour présentées par une main charitable et vivre sans plus de souci.

Il me semble un peu que cela ait lieu, mais plus délectablement que je ne m'attendais, n'ayant pratiqué ce fruit que sirupeux et dû à l'épicier. Vraiment, c'est prodigieux de douceur et du luxe de nutrition qu'on sent y sommeiller. Ces dames, qui se guérissent d'un rhume avec, vous remercient de grand cœur, comme moi. Voici une plaquette qui fait partie d'une anthologie belge et n'est pas trop mal pour son prix d'impériale d'un omnibus.

Je n'ai pas l'impression que vous vous ennuyiez trop là-bas. Car, outre vos besognes, vous savez vivre seul, même je vous envie, ah! si le fond de la boîte où s'étagent les dattes répandait un peu de désert autour de moi. Mon cher, que c'est difficile de s'isoler autant qu'il le faut, pour un travail même jaloux, comme celui qui me captive cet hiver! Nous en causerons à votre retour. Bien fort votre main.

STÉPHANE MALLARMÉ.

C'est peut-être à cette occasion que Mallarmé joint à sa lettre ce carton portant ces vers de circonstance :

Lettre, il faut que tu t'andidates
Pour ne pas trop tard conter qu'on est
Avec ou sans caisse de dattes
Pas plus charmant que Baronnet...

Y *joignait-il, tardivement, un exemplaire de l'*Après-midi d'un Faune?

Fallait-il que tu t'assoupisses,
Faune qu'aujourd'hui l'on connaît,
Pour attendre ces temps propices
Avant d'aller chez Baronnet?

La lettre suivante est datée par inadvertance, semble-t-il, 14 juillet 1889, *alors qu'il faut très probablement lire* 14 *avril; il s'agit de la terrible maladie et de la grande détresse de Villiers de l'Isle-Adam; Mallarmé avait frappé, on s'en souvient, à toutes les portes suppliant tous ses amis d'aider matériellement Villiers. A Pâques* 1889, *Villiers vient de s'installer* 15, *rue de la Croix, à Nogent-sur-Marne, et c'est ce* 14 *avril* 1889 *que Mallarmé écrit aussi, entre autres, à Octave Mirbeau :*

Dimanche 14 avril.

Merci pour notre pauvre Villiers, absolument atteint : il va pour la première fois passer une saison dans un jardin, en paix, vous et quelques-uns le permettant.

STÉPHANE MALLARMÉ (3).

et à Léon Hennique :

Merci pour Villiers, atteint : il délire joliment, de fleurs, comme Ophélie, ce n'est pas pour lui, n'est-ce pas? et vient de partir pour un jardin à Nogent. Je crois que nous lui avons la paix de cet été (4).

Donc à Michel Baronnet il écrit :

Paris, 14 juillet 1889 [*sic*].

Mon cher Baronnet,

Merci. Il est absolument atteint, le pauvre ami évadé de Paris, ce matin, pour un jardinet à Nogent-sur-Marne, comme cela lui ressemble, n'est-ce pas? L'estomac atone et distendu, et un fonds de maladie de poitrine, voilà :

(3) Collection Jacques Doucet.
(4) Même date; in G. Jean-Aubry : *Une amitié exemplaire : Villiers de l'Isle-Adam et Stéphane Mallarmé*, p. 97.

une maigreur, le teint gris! L'important est que les soucis chôment, et je crois que nous lui tenons un été paisible.

A bientôt, vous allez comme toujours, vous?

La main,

STÉPHANE MALLARMÉ.

Paris, vendredi [n. d.]

Bon Baronnet,

Ce coin de rhinocéros est une conserve admirable, dont ces dames usent depuis la matinée. Je vous remercie fort. Le livre de Verlaine intitulé *Femmes*, est, en effet, léger : il a paru chez Kistemaekers, de Bruxelles, à qui je crois qu'il faudrait écrire, vous servant, au besoin, de mon nom (je n'ai pas d'exemplaire) pour obtenir celui-ci à dix francs, le prix de mise en vente. Je sais les bibliophiles d'ici cotent cela déjà très-haut.

Votre main, à bientôt,

STÉPHANE MALLARMÉ.

[carte de visite, n. d.]

STÉPHANE MALLARMÉ
89, rue de Rome, Paris

Hélas! mon cher Baronnet, voici une mauvaise réponse de Bruxelles, j'y devine le contre-coup de la vente récente de Paris, qui a fait monter les prix. Je ferai par un ami, et sans que votre nom soit dit, sonder Vanier, avec qui je suis mal moi-même, sur ses velléités; et, s'il y a lieu, vous mettrai au courant.

Votre main,

S. M.

[carte-lettre : 22 novembre 1892]
à M. Baronnet, 64, rue de Rome.

Mon cher ami,

J'ai attendu, pour vous répondre : toutes mes matinées sont jusqu'à vendredi prises par le collège et par une

bousculade. Mais vendredi matin, si vous voulez, je rentrerai à 11 heures, pour avoir le plaisir de vous dédicacer les deux livres.

Votre main,

STÉPHANE MALLARMÉ.

Mercredi [n. d.].

Mon cher Baronnet,

Un écroulement de besogne sur ma tête principalement de dimanche où l'on vous trouve, voilà mon existence ces derniers temps, et les jours de Pentecôte vous étiez absent. Ci-joint, en attendant qu'on se revoie, une entrée pour l'Exposition de la rue Lepelletier, bien propre à reposer du Salon; vous êtes, je crois, de retour à temps.

La main,

STÉPHANE MALLARMÉ.

Et voici une série de sept lettres adressées d'une part à Félix Nadar (l'ami, le bon ami fantasque de Baudelaire!) et à son fils Paul, d'autre part. La première prise de contact a pour occasion la demande d'un portrait que Mallarmé destine à la poétesse américaine Sarah Helen Whitman qui avait été sur le point d'épouser Edgar Poe en 1848, *et avec laquelle il est depuis de nombreuses années en correspondance; elle a, en ce début de* 1887, *soixante-quatorze ans, elle meurt le* 27 *juin de l'année suivante. Mallarmé, qui prépare depuis vingt ans la traduction des poèmes de Poe, a pour ainsi dire achevé sa tâche, mais se querelle avec Vanier l'éditeur éventuel du recueil, et va commencer des démarches auprès de Deman. Son* Album de Vers et de Prose *vient d'être publié, il l'envoie en hommage à Nadar. Quant à Paul Nadar, qui régularise une situation de fait* (Clairon *est la fille de sa femme) en* 1894, *c'est un voisin de Mallarmé, puisqu'il a un « ermitage » à Samois.*

C'est à ce ménage que Mallarmé offre plusieurs de ses vers de circonstance, *tels :*

Le souci qui toujours varie
L'an nouveau saura l'apaiser

Si Claire aux deux fronts de Marie
Et de Paul met son clair baiser,

sur une carte de vœux le 1er *janvier* 1896, *et la limpide évocation digne d'un Manet :*

Le bachot privé d'avirons
Dort au pieu qui le cadenasse...
Ce brusque mouvement....
Est Paul Nadar debout et vert
Jetant l'épervier grand ouvert.

[à Félix Nadar]

87, rue de Rome. Paris, le 5 février [1887?].

Monsieur et cher Confrère,

Je me rappelle, peut-être fort indiscrètement, l'offre bienveillante que vous me fîtes (un jour, l'autre année, j'étais chez vous avec deux amis), de me photographier. Mon excuse est que je suis en relation (à propos d'une traduction des Poëmes de Poe que j'achève) avec celle qui a dû être la seconde femme du génie admiré de vous et de moi, cette excellente personne, qui a soixante-seize ans, comme tout s'en va dans le passé! m'a gracieusement demandé un portrait. Il ne fallait rien moins que le désir presque pieux de satisfaire à ce souhait pour me décider à vous importuner.

Maintenant comme il est plus que probable que vous avez oublié la circonstance à laquelle je fais allusion, et moi-même, voulez-vous me permettre de me rappeler à l'auteur des plus beaux poèmes en prose écrits depuis Baudelaire, en vous adressant, avec ce billet, un mien, seize pages, curieusement illustrées et habillées, voilà tout.

Croyez à ma bien vive sympathie littéraire, en attendant que j'aie peut-être le plaisir de mieux faire connaissance avec vous.

Stéphane Mallarmé.

[carte de visite n. d.]

Mon cher Nadar,

Je vous adresse, sur la demande qu'elle m'en a fait, Madame Méry Laurent; à qui je vous prie de réserver des conditions d'artistes et de donner des soins particuliers comme à une de mes excellentes et très chères amies. Merci à l'avance et votre main,

STÉPHANE MALLARMÉ.

[à Félix Nadar]

Paris, mardi [18 mars 1890]

Cher Monsieur Nadar,

Votre lettre toute affectueuse, me touche, me charme : oui, j'ai, sans presque vous connaître, pour vous qui fûtes l'ami de tous ceux que j'aime dans le passé, le sentiment qu'il faut, et votre belle figure ne m'échappe pas tout à fait.

Si, je serai toujours heureux de vous rencontrer! Voulez-vous, seulement, au lieu que ce soit à la campagne, merci de votre cordiale invitation, où je ne saurais me rendre, très brisé d'insomnies et penché sur un travail, par exemple que notre excellente amie Méry Laurent me prévienne de votre prochaine visite chez elle, pour que je réponde de grand cœur à votre pressement de main. Un de ces après-midi, dans un de vos voyages à Paris : je serai là.

J'attends et me dis,

votre,

STÉPHANE MALLARMÉ.

[à Félix Nadar] [carte : 3 décembre 1894]

Paris, 89, rue de Rome.

Merci, cher Monsieur Nadar; vraiment la couronne charmante, avec quelle noble piété dans le geste de reconnaissance, par vous placée sur la tombe spirituelle de celui qui fut lui-même en fournit la principale fleur...

Ce petit poème est d'une saveur, et, comme vous le dites, hante de droit, dorénavant, toute anthologie : si français à la fois et de terroir! Je range donc l'*épître au Curé* au bon coin de la bibliothèque, connais « Monsieur Augeron » et vous sais un gré amical.

Votre tout dévoué,

STÉPHANE MALLARMÉ.

Décembre 1894.

[à Paul Nadar]
[juillet 1894]

Chalet Suisse, route de Trouville, Honfleur (Calvados).

Mes chers amis,

Nous sommes sur l'herbe depuis deux jours et j'y fus envahi d'une telle nonchalance que, malgré mon grand désir de vous presser tout de suite la main, je n'écris qu'aujourd'hui. Un gouffre de feuillage et la mer, voilà le paysage auquel j'en veux, oui si qu'à la sérénité subite au ciel, que ces merveilles et leur repos nous aient soustraits à vous, au moment de la vie où peut-être j'aurais le mieux aimé vous côtoyer. Je nourris encore je ne sais quel espoir, mais non, ce ne serait plus amical, que nous serons rentrés à Paris avant que vous n'ayez réuni toutes les pièces de votre mariage, vers la fin de juillet. Allez, ne tenez pas compte de ceci et hâtez-vous d'être, pour la loi des époux charmants comme depuis longtemps vous l'êtes pour les gens, je veux dire pour vous et vos amis. La seule ombre, je la garde pour moi et nous avons le reste du temps pour la dissiper, persuadez-m'en. Vous me direz, dès que vous la posséderez, la date : que je sois avec vous, à travers l'absurde distance, un peu.

Comment allez-vous en ce moment, mon cher Nadar; la crise, à mesure que s'éloigne le souvenir des contrariétés prend-elle fin; et vous, chère Madame, toute la fatigue? Ma femme, Geneviève vous embrassent, ma foi, j'en fais autant.

Tendrement, mon cher Nadar,

STÉPHANE MALLARMÉ.

Bonjour, Clairon.

[à Paul Nadar]

Valvins, dimanche [mai 1896].

L'invitation est gentille comme vous deux, chers amis. Vous avez compris mon absence et deviné mes regrets. Je suis aujourd'hui et demain dans le camp de feu, avec mes ouvriers, avant de repartir mardi matin chercher ces Dames. Il est si difficile de réunir un menuisier et un maçon, qui, tous deux, font de la peinture, que je les verrouille et ne les quitte pas de l'œil. Vraiment, Paul, vous avez été souffrant; le temps qu'il fait et Samois vous remettront. Ah! si vous aviez une minute pour venir jusqu'ici; mais la dame ne marche que peu.

A cet été, on revoisinera, pendant vos apparitions.

STÉPHANE MALLARMÉ.

[à Paul Nadar]

Mercredi, vite [n. d.].

Mon cher ami,

Un gros travail pressé qui ne me laisse pas une minute aujourd'hui ni peut-être demain m'empêche de me rendre chez vous : je ferai mon possible, cependant, pour aller vous serrer la main, tout de même, demain, jeudi, tout à fait à la fin de la journée. Sinon, si quelque chose d'immédiat, prévenez m'en par un mot. L'amitié de tous trois aux deux.

STÉPHANE MALLARMÉ.

Ainsi venons-nous de surprendre ces « conversations d'amis, à l'écart et sans éclats de voix »; ces quelques documents (5) *représentent trente années de rectitude, de bonté, de finesse; ils ne découvrent pas d'énigmes, il est*

vrai; ils ajoutent simplement à ce que l'on savait par d'autres pages : ils confirment la retenue de l'homme et l'élégance de l'artiste, avec le cœur de l'ami; puis-je espérer qu'ils nous rappellent l'impression que ressentait l'un de ses admirateurs britanniques, Arthur Symons?

« Il était impossible de sortir de chez Mallarmé sans subir une influence apaisante de ce calme endroit, sans éprouver une ambition impersonnelle pour l'excellence, sans prendre au moins la résolution d'écrire un sonnet, une page de prose qui serait, à sa manière, aussi proche de la perfection que possible, digne de Mallarmé. »

(5) Les lettres de Mallarmé à Léon Dierx, Catulle Mendès, John Payne, Michel Baronnet sont conservées au Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale (legs Moreau-Nélaton) sous la cote n.a.fr. 11908; celles à Félix et Paul Nadar sont au fonds Nadar, à la Bibliothèque Nationale, n.a.fr. 24277 (ff 147-177); la lettre à Octave Mirbeau provient de la Bibliothèque Jacques-Doucet. Certains brefs extraits, grossièrement fautifs, de quelques-unes de ces lettres (ainsi que de celles adressées à Mallarmé par Villiers de l'Isle Adam, publiées par moi-même en août 1955 dans dans la *Revue de Paris*, sont passés, en 1956, dans une publication de l'Institut de philologie française et romane de la Faculté des lettres d'Istamboul.

MERCVRIALE

MÉMOIRE D'AUJOURD'HUI

LES TROUS DES REVES. — Ce qui rend les rêves irracontables c'est que, étant souvent plusieurs pendant la même nuit et pour un seul dormeur, ils manquent entre eux de lien sans qu'on puisse affirmer pourtant qu'ils n'allaient pas de pair, ou bien de suite. « J'étais dans une grande chambre, toute vitrée et plutôt basse, remplie de plantes vertes », dira celui qui aime à raconter ses songes (cela se fait un peu moins à présent, mais c'était très à la mode, vers les années trente). « Dans une serre? » direz-vous. « Hé non, justement, pas tout à fait dans une serre, enfin si quand même, une serre, encore que... » Suivent explications et descriptions, après quoi, tout à trac : « ...et alors Bernard était dans le soixante-trois »... Hé, justement, pour qui écoute ou tente de saisir, tout l'attrait, tout le sel de la chose eût été non dans chacune des scènes rêvées, mais dans l'instant, la fraction de seconde ou éventuellement le long enchaîné qui menait des plantes vertes à ce Bernard inopinément installé dans l'autobus.

L'art (avec majuscule si on veut) ne consiste peut-être jamais qu'à trouver le lien ou plutôt le créer entre les deux fragments d'un réel illusoire. La qualité d'un roman, d'un tableau, de quoi que ce soit d'inventé tient à ce qu'il sert de liaison entre ce qu'était le monde avant et ce qu'il va être ensuite, entre ce que nous fûmes et deviendrons, ce que l'on peut croire et ce qu'il faut imaginer, ce qu'on a pressenti et qui, sitôt après, chute dans la mémoire.

Et, à l'intérieur de l'œuvre d'art, même phénomène en réduction, ou même procédé. Plus que les scènes traitées, le sujet convenu, les personnages élus ou tactiquement disposés, l'essentiel encore gîte dans ces zones interstitielles où s'établissent, quelquefois s'éclairent, souvent aussi s'enténèbrent à dessein les rapports entre auteur et lecteur, auteur et personnages, lecteur et personnages — rêveur donc et interlocuteur... Espaces insterstellaires en somme dont la composition échappe à l'analyse, que la critique plus souvent survole, pressée

qu'elle est de mettre pied sur quelque astre solide (1). D'autant que, suivant les auteurs, que dis-je, parfois chez un même écrivain, le procédé varie pour tendre ce lien. Tantôt c'est le dialogue qui fait cet office, ou plus exactement l'intervention du langage entendu (on a toujours tort de parler de « langage parlé » dans le roman), tantôt c'est la description qui ne sert nullement — ou fort peu — à exalter le sentiment de la nature (si c'est un paysage) mais à régler le mécanisme des rapports susdits, et puis à préciser la texture d'une matière sur quoi apparaissent les gens de la fiction. Cela est vrai surtout chez les romanciers russes (2), par plusieurs raisons, la première ou seulement l'une d'elles étant que, chez eux; le dialogue n'y peut servir, puisque le langage parlé est idéalement (chez Tolstoï et autres) le français, ou alors un langage plus primitif (le vrai russe) si pittoresque qu'il intervient comme un élément littéraire tout à fait hétérogène. La description est donc pour eux le moyen d'établir une certaine harmonie sinon du réel du moins du visible, sur quoi se fixe et se rehausse la singularité des caractères. D'ailleurs, justement, on n'a eu besoin de « la nature » que quand le roman, dégagé de la forme épistolaire, s'est mis à éclairer le dedans de ses gens.

Il en va de même, mais en tout petit, pour le moindre article, le plus infime écrit. Faute de ce lien ou liant, voici le thème en miettes. On avait quelques idées, notables seulement à condition que quelque substance fusible en vînt sceller le tout. Faute précisément d'espace interstellaire ne restent que bribes de pensée, chiffres tronqués d'une formule, demi-couleurs, ombres de forme. Et comme nous savons désormais que temps et espace ne font qu'un, nous pouvons tout aussi bien dire que c'est tantôt le manque de temps, tantôt son « étirement » abusif qui modifie si fâcheusement le contour de ces indispensables et fécondes lacunes. Il faut au chroniqueur les heures et le nombre de pages, non point excessifs mais juste suffisants à passer d'une vue précise à une soudaine impulsion, d'un silence au goût de dire, puis à la peur de nommer, de la mire à l'esquive, du regret au désir.

Ceci m'occupait l'autre jour pendant que j'attendais l'autobus. En général à cette heure-là (il était bien plus de midi) les véhicules se suivent de cinq en cinq minutes, et sont à peu près vides. Mais cette fois l'intervalle fut plus long, je m'impatientai et cette idée de rêves à trous me quitta, s'accommodant mal sans doute de la moindre irritation, fût-elle de surface. Je me mis à faire quelques pas et me

(1) De là vient que, lorsqu'il s'agit de faire des coupures dans un écrit, qu'il soit roman, pièce de théâtre, article ou même texte de radio, on enlève ces passages-là — convaincu que n'étant pas « nécessaires à l'action », ils disparaîtront sans dommages. Pas nécessaires à l'action... Sans doute. Mais indispensables à... tout le reste.

trouvai devant un monument aux morts. D'où, sans lien ni pont ni transition, ce second paragraphe :

SCULPTURE. — On a tout dit et quelquefois écrit sur la laideur des monuments aux morts, élevés après Quatorze et après Quarante-Cinq. Mais après Quatorze surtout. On sait qu'ils sont responsables, entre autres choses plus graves, de la désaffection, que dis-je, du total aveuglément de nos compatriotes en ce qui concerne la sculpture. A force de rencontrer jusque dans le moindre village la pleureuse au sein nu sous son voile de marbre, l'oiseau de bronze coiffant le casque en grès des Vosges, on en est venu à ne plus les regarder, puis à ne plus les voir, et à cesser, par extension, de lever jamais les yeux sur quoi que ce soit qui rappelle la pierre taillée, le fer forgé, la stèle. Il est fort banal de dire que ces monuments sont, à l'égal de l'imagerie sulpicienne, une offense à ce qu'ils prétendent glorifier et ne symbolisent rien du tout. (Une remarque cependant : les monuments aux morts des guerres que l'on perd sont moins laids que les monuments aux morts des guerres que l'on gagne; ceux édifiés en Allemagne après mil neuf cent dix-huit sont fort acceptables, il y en a même de beaux. C'est peut-être ainsi que s'explique que, chez nous, la guerre 1939-45 étant sujette, du point de vue de la victoire, à quelque controverse, les monuments ne soient pas toujours absolument laids). Symboles de rien donc. Or, tout à coup, comme d'une part ce soixante-trois n'arrivait toujours pas, que de l'autre le monument groupait allégoriquement les combattants de toutes nos guerres, heureuses ou malheureuses, métropolitaines et autres, depuis le début de ce siècle, que mon humeur devenait méchante, il m'est soudain apparu qu'au rebours de ce que j'avais jusque-là affirmé et même écrit, ces œuvres d'art lithique étaient parfaitement symboliques — mais non pas de ce qu'elles cherchaient à célébrer. Symboliques de l'inanité des guerres. Ce mou dans le granit, ce vague du geste par quoi le blessé immortel lance à jamais sa dernière grenade, tandis que sa mère à moins que ce ne soit la Vierge ou la patrie cherche à le soutenir sans lâcher le drapeau, pourraient certes, aux yeux d'un peuple pacifique, figurer à la perfection la vanité de tout combat. Notez en outre que, durant qu'on les regarde, ces monuments, on n'ose les trouver risibles, parce qu'on se souvient qu'à ce massacre de l'art, la mort des hommes, par milliers et millions, a servi de prétexte. C'est seulement après, dans l'autobus, qu'on se met à ironiser...

Car il était venu ce véhicule dont le retard était cause de la déviation de ma chronique initiale. Un homme à côté de moi prit place et il ouvrit un journal et....

PHOTOGRAPHIE. — ... je regardai ce qu'il regardait. Lorsque je n'ai pas sur le nez mes lunettes je ne puis désormais rien lire de ce qui est écrit, fût-ce en capitales, pas même les gros titres de ces temps derniers, pour Ike, la Lune et la réponse du GPRA. Mais je vois bien les images, et, à la page des spectacles, elles me mettent dans la perplexité. Ces scènes prétendûment prises sur le vif, pendant des répétitions et où, pour le photographe, les acteurs miment la scène, écarquillant les yeux, levant le sourcil, montrant les dents, avec une expression qui, s'ils la gardaient à la représentation, les rendrait tout à fait ridicules, ce regard néanmoins braqué vers l'objectif... Qui croit-on abuser?... De même à la télévision, on nous présente maintenant parmi les actualités, ces sortes d'avant-premières ou l'on feint de « surprendre » des comédiens en pleine répétition, troublant leur échange de répliques, le reporter s'introduisant sur la scène et tenant, impromptu, comme un petit rôle lui aussi, tandis qu'en manches de chemise le metteur en scène de la pièce fait semblant d'avoir remarqué quelque défaut dans le jeu de « ses enfants » et les prie, en mimant l'extrême concentration, de tout reprendre da capo... Et c'est ainsi que...

QU'ALLEZ-NOUS VOUS CHANTER? — Non ce n'est pas une coquille. « Nous » d'abord et « vous » ensuite. Cette phrase en effet fut prononcée, avec ce lapsus, par une présentatrice qui, on l'aura compris, inteviewait un chanteur. Elle lui avait déjà fait les énormes compliments qui ne sont plus, en ces occasions, que menue monnaie; lui-même venait de dire qu'il « avouait franchement » je ne sais plus quoi, et était « particulièrement heureux » de participer, etc... Le pataquès final arrangea tout à mon sens, et désormais pourrait servir de titre aux émissions de ce genre où l'on ne sait plus qui va faire quoi et pour qui... « Qu'allez-nous vous chanter?... » cela est parfait. D'autant que la même formule servira, en termes tout semblables, à la prochaine émission; que la même « question indiscrète » va être posée, et toujours impromptu, à la même personne, dans Paris Vous Parle, suivi peu après de Télé-Paris, et puis de la Vie Parisienne, de Soyez les Bienvenus, Entre Nous, Rendez-vous à Cinq heures, et qu'inlassablement le questionné feindra la surprise, voire la gêne devant cet épisode par lui-même réglé.

Lorsque nous étions enfants, nous jouions ma sœur et moi à « nous rencontrer ». On sait ce que c'est. Chacun fait, en sens opposé, le tour de la maison, ou du jardin. Auparavant on prépare la fortuite rencontre. Tu me verrais la première — Non, moi — Bon, si tu veux... et alors tu me demanderais si je suis la marchande et je dirais que oui... — Et alors je te demenderais si tu vends des carottes et... —

Je te dirais que j'en ai un petit peu et tu me dirais qu'elles sont trop chères et alors on se disputerait... On n'arrivait jamais au stade de la dispute, l'intérêt et le sel de la chose s'étant, bien plus tôt, éventés...

LONGUEURS. — Oui, je sais, ce paragraphe, depuis un moment déjà, tout à la fois s'allonge sans raison et tourne court. C'est que j'essaie de me défendre contre un autre « item » qu'il me faut à tout prix tenir hors de cette chronique. Il s'agit d'ailleurs moins d'un sujet que d'un simple fait. Je bâille en écrivant ces lignes, comme un lecteur qui s'ennuierait fort, ce qui d'ailleurs peut-être, ce numéro paru, adviendra en effet... Mais je ne bâille que parce que j'ai sommeil et si j'ai sommeil c'est que la nuit, depuis quelque temps, un monsieur joue aux billes au-dessus de ma tête. A quoi bon le raconter... mais voilà qui est fait. S'il ne joue pas aux billes du moins est-ce ainsi que la chose s'entend. Au-dessus de ma chambre il y a un grenier, récemment aménagé en pièce d'habitation mais dont le carrelage, pour peu qu'on y fasse tomber ou rouler quelque chose, rend un son très vif. L'inconnu qui loge là fait de nuit rouler je ne sais quoi, qui ressemble à des billes. Cela fait des trous dans mes rêves, met en lambeaux mes nuits et pis que tout vient rouler jusqu'à l'intérieur de mes chroniques. Ainsi éveillée, je me refuse à écrire, et même à lire quoi que ce soit de sérieux, et m'en tiens, pour passer le temps jusqu'à l'aube où le joueur se lève et où je me rendors, à ces rubriques des journaux qui occupent l'imagination sans pour autant solliciter la réflexion.

MESSAGES ET ANNONCES... — La rubrique des pertes et trouvailles, dans le Figaro, par exemple. Elle est toujours très brève. Une annonce ou deux. Il y a une manière de constance, d'équilibre, dans la fréquence modérée de ce contretemps. Et même, statistiquement parlant, on pourrait conclure qu'on ne perd, en fait, que des clips, et, de loin en loin, quelque chien. Une seule fois, tout récemment, ce fut un perroquet. Autrement, des clips — et, presque toujours, du côté de la Madeleine... Je suis fort au courant aussi, par les annonces de France-Soir, du marché du travail. On demande, ces temps-ci, moins de perceurs-tourneurs, mais des tôliers débosseleurs, des aviveurs, des testeurs, une laborantine polyvalente, ainsi que des fraiseurs-moulistes et quelques décolleteuses semi-auto.

Mais ce sont surtout, durant l'été, les messages-touristes du Figaro précité qui ont occupé, faute de rêves, mes nuits. Demeurée à Paris en août, j'ai pu suivre en pensée de nombreux voyageurs, qui, de toutes provinces et même pays étrangers ont donné de leurs nouvelles

à leurs parents, et du même coup, à nous tous. Malgré la brièveté de ces messages, voire de chacun des mots qui les composent et sont souvent réduits à une demi-syllabe, on se fait une idée des caractères. (Ceci d'ailleurs contredirait tout à fait la théorie exposée en début de chronique.) Dans une même région et pour un même jour, les uns annoncent que le temps est médiocre et qu'ils repartent, d'autres qu'il est agréable et qu'ils vont demeurer. De même d'ailleurs, pour les tronçons de famille restés parisiens : sans songer que, dans une autre page, le journal annonce les températures réelles, les uns se plaignent que la chaleur dans la capitale soit intenable, les autres se félicitent que la fraîcheur s'y maintienne. Certains parents ou grands-parents, restés au logis pour garder des bébés, des chiens ou quelque bachelier malheureux, sont généreux et souhaitent « bon. contin. », d'autres sont grincheux et redresseurs de tort « Etiez préven. pour valises, avez été imprud. »...

J'ai longtemps suivi un couple, très épris je crois, qui se dirigeait initialement vers l'Espagne et qui, pris sans doute d'une intuition, modifia soudain son itinéraire (en quoi il fit bien puisque peu après les Ch. de Paris-Neuilly nous annoncèrent des inondations en Catalogne). Mon couple donc bifurqua, vers la Yougoslavie. Et puis, après quelque temps, plus rien. Sont-ils rentrés, plus tôt que prévu, malgré les TVB? Je tremble qu'ils n'aient cessé de s'aimer... Aux dernières nouvelles ils faisaient de l'auto-stop du côté de Skoplie, me semble-t-il... Ce mode de voyage ne présente plus guère de dangers. Alors?...

Il y a cinquante ans à peu près mon père parcourait, à pied et à dos de mulet je crois, le Montenegro. On le mit en garde, alors qu'il s'apprêtait à traverser quelques montagnes, contre les bandits, les rebelles de toutes sortes, en un mot les dangers qu'il pouvait courir et qui allaient jusqu'au trépas. Mais, avant cette équipée, il fut invité par un potentat du lieu qui lui dit : « Partez tranquille. Si jamais il vous arrivait malheur et que vous ne revinssiez pas, vous seriez vengé! Je vous le jure... » Il revint, heureusement, vécut encore et procréa, la preuve...

Le dernier message que je lus, fin août, m'a fait rêver longtemps. Il était ainsi rédigé, et signé d'un Monsieur : « Germaine très malade. Mauvais temps. Je rentre. »

Nicole Vedrès.

LETTRES. ACTUALITÉ

FRANÇOISE SAGAN, OU L'ECRIVAIN MALGRE EUX. — Il est bon de mettre des idées exactes sous de certains noms qui reviennent souvent et celui de Françoise Sagan est assez répandu pour donner le

prétexte que nous cherchons. Françoise Sagan, qui n'a pas vingt-cinq ans, vient de publier son quatrième roman (1). Plusieurs centaines de milliers de lecteurs sans doute s'apprêtent à lire *Aimez-vous Brahms?* Ce public étendu, ces jeunes écrivains qui si gentiment accompagnent l'auteur, sont-ils seulement attirés par l'éclat des feux de la publicité? On cherche vainement quelqu'un de sérieux qui puisse sérieusement décrire la cause et l'effet de ce phénomène. Les critiques, considérant le fabuleux succès, perdent, pour la plupart, leur esprit, si toutefois ils conservent leur sang-froid. Ceux qui expliquent — si peu nombreux qu'ils soient —, ceux qui blâment et ceux qui louent, tous se flattent d'obéir à quelque principe littéraire, alors qu'ils ne font souvent eux-mêmes que de subir des relations de société.

L'observation n'est pas nouvelle. Mme de Staël le remarquait déjà : en France, on ne lit guère un ouvrage que pour en parler. La littérature est le jeu de la société. Les hôtels du XVII° et les salons du XVIII° qui fixaient autrefois le goût, faisaient aussi l'opinion, assurant le succès ou l'échec d'un ouvrage. Cette forme de la critique littéraire était brillante et passionnée. Chacun dans la société de ce temps-là savait en parlant distinguer les esprits par leurs seules vertus et qualités particulières. Il est vrai que la littérature d'alors ne se plaint pas, ne gémit pas, ne s'ennuie pas. Il va sans le dire que les choses sont aujourd'hui absolument changées. La diffusion de l'information fait rapidement l'opinion moyenne, qui est l'opinion commune et, souvent, la plus basse. On ne porte plus sur les ouvrages que des jugements de valeur : une œuvre est meilleure ou elle est pire. La faculté de distinguer disparaît par une sorte d'affadissement du goût dans une société raffinée et polie par l'égalité des ordinaires plaisirs de la vie. Ecoutez parler Cécile, l'héroïne de *Bonjour Tristesse* : « J'entrevis notre vie à trois, une vie subitement équilibrée par l'intelligence, le raffinement d'Anne, cette vie que je lui enviais. Des amis intelligents, délicats, des soirées heureuses, tranquilles. »

Suivant l'écoulement de ces humeurs tranquilles et toutes semblables, la sensibilité de chacun est devenue la sensibilité de tous. C'est en littérature la confusion et l'égalité des styles et, plus précisément, dans le roman, l'apparition de personnages qui, perdant le caractère qui faisait leur singularité, ne sont plus que des types : l'un est seulement ambitieux, l'autre est indifférent. Quant au troisième, il ne trouve rien dans le monde qui puisse éveiller la curiosité ou entraîner l'admiration. L'ennui est une vertu qui plaît. Ces héros exsangues sont des modèles dont la vue n'effarouche pas celui qui, si facilement, peut les reconnaître, sinon les imiter. Pour survivre, il est nécessaire

(1) Aux éditions René Julliard.

de paraître plutôt que d'être. L'habit pour une fois fait le moine. Les passions elles-mêmes sont affaiblies. Qui oserait parler de l'amour à la façon de Chamfort lorsqu'il écrit : « Quand un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, il me semble toujours que, quels que soient les obstacles qui les séparent, un mari, des parents, etc., les deux amants sont l'un à l'autre, de par la nature, qu'ils s'appartiennent de droit divin, malgré les lois et les conventions humaines ». En littérature comme dans la vie, les amants ne négligent pas, de nos jours, d'observer les lois et les usages de la société qui les occupent. L'uniformité dans l'égalité des mœurs a remplacé la liberté absolue de l'amour et détruit le pouvoir du langage qui la décrit.

Le petit monde de Bonjour Tristesse appartient, comme il se doit, à la société qui le fit naître, mais l'auteur du livre se tient en retrait, imaginant par défaut plutôt que par excès d'invention, et les silhouettes que le lecteur aperçoit rappellent le dessin de ces épreuves, que l'on dit négatives, de la photographie. C'est même l'attrait du livre que la découverte de cette sensibilité presque muette. Il faut dire qu'une critique courtoise et judicieuse de Bonjour Tristesse a tardé de se produire pour faire remarquer que le livre était d'abord l'expression — maladroite et timide, il est vrai — d'un esprit délicat qui se satisfaisait mal de l'uniformité. La société sait retenir qui tente de lui échapper. L'opinion, toujours indifférente à l'invention, à la composition, à l'art d'écrire, bien imparfait, vanta surtout la maturité de ce jeune talent. Puis, déroulant le fil qui attache plus qu'il ne retient, on fit de Bonjour Tristesse le témoignage des mœurs de la jeunesse du temps. Flatter ainsi l'auteur et le public, c'était entraîner, certes, le succès du livre, mais, dans le même instant, plaider le faux pour dissimuler le vrai, faire de l'accessoire du livre le principal de l'ouvrage. Ces éloges indiscrets laissèrent l'auteur dans l'incertitude des moyens qu'elle avait d'écrire.

La faveur du public, précédant cette fois l'opinion, a déjà fait le succès du récent ouvrage de Françoise Sagan Aimez-vous Brahms? L'engouement ne surprendra pas si l'on sait que les trois personnages du livre, Paule, la femme de trante-huit ans, Roger et Simon n'ont pas de traits particuliers qui les séparent des types que nous découvrions ensemble tout à l'heure. Pourtant le jugement du public semble aller dans le sens le plus favorable à l'exercice de l'écriture, comme si, écartant le faible intérêt du récit, le public attendait seulement la description plus discrète et plus ferme de la solitude qui, dans le monde moderne, a tous les attributs de la tristesse. Ce crédit qu'on accorde à l'écrivain, ce répit qu'on lui donne, ne sont pas inutiles puisque le lecteur découvre la nouvelle douceur des passages qui font les transitions du livre. La sensibilité de l'écrivain s'éveille. Du moins,

nous sommes loin de George Sand qui tentait d'assurer par les tirades échevelées la postérité de ses écrits et de ses amours.

André Dalmas.

L'amour est une aventure, par **Jacques Massa;** 14 × 19 cm., 320 p., 990 fr. (Julliard). — Ce n'est pas seulement le sujet : le roman lui-même, la manière dont il est conçu, l'idée de l'écrire relèvent eux-mêmes de Rocambole. Rocambole comme symbole d'un thème et d'une méthode : les analystes de la littérature (je ne parle pas de l'histoire littéraire) l'ignorent, ils ont bien tort; comme un traité de cuisine qui négligerait l'ail, motif pris de ce que l'odeur des capitaines vainqueurs ne se porte pas en société. — Revenons. On a dit : une parodie du feuilleton. Ouais, une simple parodie se tolérerait durant dix pages; et après, la barbe. Tandis que ce gros roman, plus fantasque que farfelu, plus canularesque que fantasque, et, plutôt, loufoque (la loufoquerie considérée comme un avatar du baroque), — ma foi, vous le lisez et vous le continuez. Avec, bien sûr, une moue amère et superbe, à la pensée du temps perdu; mais aussi, avouez-le, en vous amusant beaucoup, par moments. Et je ne vois pas pourquoi un Jacques Massa n'irait pas concourir à son tour pour quelque Prix du Nouveau Roman. Son livre pourtant ne ressemble apparemment à rien de ce qui se fait dans ce noble genre. Mais songez à ce qu'est le type classique du roman: une constance dans le dosage des éléments du romanesque; le nouveau roman désagrège la formule, et met ici 85 % au lieu de 30 %, là 3 % au lieu de 20 %, etc. Or ce roman-ci est aussi le produit d'une désintégration. Parmi les débris, vous ramassez l'élément événements-aventure, et vous le passez sous le microscope électronique. Le vieux feuilleton le faisait déjà? Oui, sans doute — en partie. Impurement. Avec des soucis, encore, de vraisemblance, de logique, de peinture de mœurs, et certes de morale, etc.; enfin tous les hommages que le vice croit devoir rendre à la vertu. Et avec les arrière-pensées du parent pauvre. M. Jacques Massa s'est déchargé de ces arrière-pensées. Voulait-il seulement s'amuser? Je doute qu'il ait prétendu nous livrer le fruit d'une grave recherche expérimentale. Hé bien, disons qu'il la fait sans le savoir, en s'amusant, en nous amusant — et avec un drôle de mordant. — Sully - Perdrier.

Les Enfants de New York, par **Jean Blot,** 275 pages, 950 fr. (Gallimard). — Un journaliste français qui voudrait oublier la guerre et le regard d'un Allemand qu'il a un jour tué, atterrit en Amérique où il fait la connaissance d'un jeune couple ainsi formé : une juive serbo-croate et un fils de nanti qui, lui non plus, n'a pas oublié la guerre. Ce couple représente l'ivresse de la passion opposée au bonheur conformiste, l'échec opposé à la réussite, le poids du temps opposé à l'avenir offert, bref un début de conscience venu d'Europe qui ne peut que végéter et mourir au sein d'une Amérique encore solide sur ses bases. C'est là un beau sujet d'essai et non pas de roman, la frêle armature de l'intrigue étant écrasée sous d'énormes paragraphes d'analyse spectrale où l'esprit s'enlise souvent avant de trouver pas mal d'idées justes et d'images frappantes. — Georges Piroué.

Le dîner en ville, par **Claude Mauriac**; 13 × 20 cm, 288 p., 800 fr. (Albin Michel). — Le plan de table. Huit convives. Ce qu'ils disent (ce qui n'est déjà, évidemment, pas trop cohérent). Et puis les pensées que chacun d'eux, à part soi, forme en marge de ce qui est dit. Et puis les chemins battus de leurs rêveries : ils ne cessent d'y retomber, pour en jaillir dans un bref sursaut. Tout ce qui court et grouille au-dessous de la pensée et même de la rêverie; jolie collection de tics et d'obsessions. Un roman tout à fait dans la ligne de ce qui se fait ces années-ci pour affranchir l'art romanesque. S'agit-il simplement, en attendant mieux, de casser de vieilles machines à mensonges? S'agit-il de vérités nouvelles découvertes ou à découvrir sur l'homme? On verra cela avec du recul, dans dix ans. — S. P.

Les dupes, par **Jean Dutourd**; in-16, 168 p., 500 fr. (Gallimard). — Celui-là est une dupe, selon Retz, Saint-Simon et Stendhal, qui se comporte dans la réalité comme si la réalité allait du train dont il imagine qu'elle va. Cette définition est le trait commun des trois contes ici réunis. Rapides, percutants, écrits dans trois registres très différents, mais égaux par le talent, qui est ici parfaitement au point. Reste à savoir si les dupes — ou certaines dupes privilégiées — ne font pas le sel de la terre; auquel cas M. Jean Dutourd serait un de ces affreux bourgeois dont Clément Vautel jadis prenait le parti : mais il est assez fûté pour jouer ce jeu-là comme un jeu; et son talent l'y trahirait. — D. G.

Trois pierres chaudes en Espagne, par **Jacques Bureau**; in-16, 260 p., 840 fr. (Robert Laffont). — L'auteur a une certaine idée de roman, et il exécute coûte que coûte son projet. C'est ce qu'on appelle l'affabulation. Et le lecteur se dit qu'il s'en passerait très bien. Et puis il y a l'impulsion qui pousse le romancier à écrire : ce à partir de quoi un écrivain peut être vraiment dit écrivain. Voilà qui est tout à fait sérieux. M. Jacques Bureau a cette deuxième force : notre seul regret est qu'il ne s'y abandonne pas tout à fait; il n'a que faire de la première. A propos de lui on a beaucoup parlé de Giraudoux. On avait raison (semble-t-il), à condition de considérer que Giraudoux bien compris, c'est une méthode pour partir à la découverte de soi. Mais Giraudoux lui-même reste à découvrir — non pour M. Jacques Bureau qui, l'ayant découvert, a du coup franchi toutes les épreuves éliminatoires. — S. G.

Les filles, par **Jean Freustié**; in-16, 224 p. (La Table ronde). — Net, clair, parfaitement détendu, mené avec vitesse et sûreté, ce récit a cependant quelque chose d'hallucinant. Ces garçons, à Cannes, qui viennent de participer au Débarquement, ces hommes-loques qui ont collaboré par veulerie et selon la commodité du moment, ces règlements de comptes, cet état social qui se décompose en attendant la prochaine recomposition, tout ce fond de fluidité commandé par de grandes forces incommensurables et lointaines s'accorde si bien avec ces peintures osées de la frénésie sexuelle. Tudieu, les belles filles, si chaudes, et, comment dirais-je, si ouvertement compréhensives! — S. P.

Constance, par **Jérôme Peignot**; 13 × 18,5 cm, 168 p., 600 fr. (Editions du Seuil). — Un livre accompli, je ne crois pas; mais intéressant, certes. Intéressant par la manière qu'a l'écrivain — comme M. Jacques Bureau, mais suivant d'autres voies — de partir, lui aussi, sous le couvert du romanesque, à la quête de lui-même. En prenant ses distances à l'égard des enchaînements logiques et des séries « événementielles ». — A tort ou à raison, on songe en le lisant à la manière de Bernard Frank, et d'un autre côté à un certain gobinisme — justement le livre est dédié à François-Régis Bastide. — S. G.

Les marchands, par **Nicole Louvier**; in-16, 224 p. (La Table ronde). — L'envers du music-hall : le music-hall considéré comme une « affaire » (plutôt que comme un « commerce », que laisserait supposer le titre). Ce n'est pas tout à fait un reportage, du fait que l'affaire est vue du côté des artistes en leurs coulisses. — D. G.

Fernand Fleuret et ses amis, par **J. de Saint-Jorre**; 14 × 19 cm,

224 p. (Imprimerie P. Bellée à Coutances). — Un livre qui réussit à être excellent sans se guinder (beaucoup plus volumineux d'ailleurs qu'il n'y paraît : la typographie est fort dense; mais il manque une table). Fernand Fleuret surnagera : esprit charmant et apparemment fort livresque — mais de cette famille à laquelle appartenaient aussi Gourmont, Apollinaire ou Régnier, et chez qui les affectations de la culture masquaient des curiosités beaucoup plus que curieuses. Leurs benoîtes allures couvraient de singuliers excès. — S. P.

LETTRES. DOMAINE CLASSIQUE

A PROPOS D'UN ANNIVERSAIRE : UN GENIE INGENU. — Les loisirs de l'été conviennent à la poésie et à sa lecture. La contrainte du temps un peu allégée, on redécouvre combien le poème digne de ce nom, qu'il soit d'hier ou d'aujourd'hui, est éminemment actuel; le poème est toujours en train de surgir.

C'est ainsi que, pendant les vacances, relisant l'œuvre de Marceline Desbordes-Valmore, je me disais : « Non, la voix qui chanta avec tant de jeunesse et de pureté, ne quitta point ce monde, voici cent ans, le 23 juillet 1859, c'est en cet été même qu'elle résonne si tendrement, aussi proche de nous — parfois plus proche — que celles des poètes qui nous entourent. »

Et pourtant, celle qui fut avec Louise Labé la poésie faite femme, fait entendre cette voix si actuelle alors que Vigny, Lamartine, Hugo, Musset n'en sont qu'à leurs balbutiements rhétoriques.

C'est bien un génie ingénu qui vit dans ces vers préservés des outrances ou du côté littéraire du Romantisme, dans leur accent irremplaçable, dans leur écho qui sans fin se répercute en nous, éveillant je ne sais quelle nostalgie originelle, rayonnant une lueur de fraîche éternité. Et ce génie ne se présente pas seulement, de la jeunesse à la vieillesse de Marceline, avec une sorte d'ingénuité dans la grâce aussi bien que dans la profondeur — d'ailleurs tout génie, même le plus violent, même le plus inquiétant ne se sépare pas d'une certaine naïveté, d'un certain caractère d'enfance — mais encore, il est, semble-t-il, rendu possible et sauvegardé par une ingénuité vis-à-vis de la littérature, **et, plus étrangement, par une ingénuité fondamentale devant la vie même. « Pour me sauver, j'étais trop peu savante », a dit Marceline. Se perdant sur le plan de l'existence, par défaut d'habileté et de science, par ce même défaut elle s'est sauvée en poésie.**

Son premier recueil paraît en 1819. Il précède donc Les Méditations **de Lamartine et** Les Odes **de Victor Hugo. Elle a vingt-trois ans alors, et déjà son chant a trouvé sa juste mélancolie, ses beaux éclats d'élan, de passion (« les explosions magiques de la passion », dira à son propos Baudelaire), ses thèmes enfin.**

Ce chant se fera au cours des années plus pur, plus tragique parfois, il restera cependant essentiellement fidèle à lui-même, à son ton, à sa source, comme Marceline sera demeurée fidèle à l'événement qui, au sortir de l'adolescence, la révéla à elle-même en même temps qu'il la foudroyait : illumination et brûlure indissociables, inépuisables.

Cet événement, on le sait, ce fut l'amour : un amour avec son enthousiasme d'abord, puis, trop vite, son malheur. A cet enthousiasme comme à ce malheur de la passion, sa vie très dure, souvent misérable, d'actrice astreinte aux médiocres tournées, son mariage, ses enfants, ses peines d'épouse, de mère, rien ne pourra jamais l'arracher.

Cette mal-aimée, sœur aînée du subtil Apollinaire, chantera jusqu'à la mort celui qui, en l'abandonnant, arrêtera le temps en son cœur; toujours elle le chantera et toujours elle taira son nom. Ainsi restera-t-il désormais présent avec le seul invisible et rayonnant visage de l'amour, ce démon tourmentant et ce dieu, dans la longue plainte enchantée du désenchantement.

Quel contraste entre l'échec presque constant d'une existence et le triomphe d'une poésie qui se nourrit de cet échec et le dépasse. « Je vais à travers toutes choses comme un soldat », écrivait Marceline à son mari, l'humble comédien Valmore. Comme un soldat, en effet, elle se bat pour surmonter la pauvreté, les deuils, la fatigue, le regret incessant enfin d'une autre vie où la passion eût brûlé au grand jour. Ce regret, voilà qu'il maintient sous la cuirasse de cette femme-soldat, une extraordinaire source de fraîcheur, de jeunesse, d'abandon et de grâce. Le temps éprouve cruellement Marceline : chaque année ajoute de nouvelles douleurs qui l'éloignent toujours plus de cette enfance heureuse qui fut la sienne, et pourtant, vrai miracle, intérieurement, et dans le chant profond qui l'exprime, elle gardera toujours, elle revivra toujours l'âge de Juliette marqué par l'épanouissement des sortilèges tendres de l'enfance en ceux ardents de l'amour. A soixante et onze ans, et celui qu'elle aimait en vain depuis un demi-siècle, étant mort, elle écrira :

> Votre nom seul suffira bien
> Pour me retenir asservie,
> Il est alentour de ma vie
> Roulé comme un ardent lien.

Ce « lien de feu » l'aura protégée de tout ce qui n'était pas poésie. Le langage de l'être profond qu'il ne lui aura pas été permis d'épancher dans sa vie, se métamorphosera en ses poèmes; la tension que tant de solitude et de silence imposaient à son appel secret se dénouera dans ses vers.

Les « grands » romantiques français, trop souvent, hélas! semblent parler à quelque lecteur hypothétique, complaisant, plein d'admiration, à quelque avantageux reflet de leur personne; ils discourent devant un miroir où ils guettent leur effet. Rien de tel chez Marceline. Gentiment elle loue la littérature chez ses contemporains, mais ne se juge pas capable d'y accéder, et son chant ne cherche nul écho sinon celui à jamais égaré d'une voix qui s'est tue. Ce chant sans fard qui s'exhale d'une blessure, intarissable fontaine de peine et de vie, comme de la fleur froissée le parfum; ce chant du cœur, de l'âme et de la chair condamnés à voir leur don refusé; il n'est pourtant jamais monologue ni monotonie. Un si violent élan vers l'autre s'y trouve, tantôt pudiquement contenu, tantôt jeté comme un cri, que nous ne pouvons point ne pas nous sentir mis en cause par un appel aussi pathétique.

Cette voix qui dans la vie demeura sans réponse, une voix en nous s'élève vers elle, celle que tout être porte en soi de ses espoirs inassouvis, de son espérance trop vaste pour être comblée. Plus qu'une réponse à la prière qui se confond avec le souffle même du poète, c'est encore une interrogation du cœur qu'éveille en nous le chant de la mal-aimée, interrogation qui dépasse le domaine de la passion malheureuse pour atteindre l'univers de l'amour.

Malgré les cruautés de l'existence, Marceline Desbordes-Valmore ne laisse pas d'aimer la vie. Elle aime le royaume tranquille de l'enfance que, même à travers ses crises les plus graves, elle ne perdra jamais tout à fait de vue, comme si, au sein des tempêtes, elle continuait à percevoir le village heureux des premières années. Elle aimera encore la nature, et là encore d'une façon plus simple et sincère que celle de ses amis romantiques; elle ne la sépare pas de l'harmonie d'enfance : la terre natale lui est maternelle. Elle aime enfin le peuple. Elle ne s'enferme pas dans sa propre peine; son malheur ne lui cache pas celui des autres, celui d'un peuple affamé, révolté, puis assassiné, le peuple des ouvriers lyonnais, par exemple, dont elle partage le calvaire en 1831 et 1834. « Tout a été horrible ici, écrit-elle. Après six jours et demi de tocsin, d'incendie, de massacre inutile (car les femmes, les vieillards, les enfants étaient égorgés) et six nuits plus épouvantables pendant lesquelles nous nous attendions à sauter dans nos maisons après avoir vu tout ce qu'on peut voir sans mourir, nous nous sommes retrouvés vivants, et comme tristes d'avoir survécu à ce grand fléau... » Bien sûr, Gide pouvait dire que les bons sentiments ne suffisent pas pour écrire de bons livres, il n'en est pas moins vrai que la bonté peut donner à la poésie grandeur et force : ainsi pour Apollinaire, ainsi pour Eluard, ainsi pour Marceline Desbordes-Valmore.

Ses poèmes offrent le rare prestige d'une voix et d'un cœur égale-

ment purs. Ici, beauté et bonté se confondent : le mot, le rythme, le silence sous le vers, l'image ont une telle justesse que nous les percevons comme un langage qui serait battement du sang. Marceline use d'un petit nombre de mots, et parmi les plus simples, voire les plus rebattus : amour, âme, tendre, attendre, flamme, vie, envie, tourment, sentiment, amant... et pourtant ces syllabes banales, elle sait les métamorphoser par son chant, en tirer une mélodie entêtante et jamais monotone qui semble la spontanéité même et dont la musique est plus d'une fois proche de celle de Racine, un Racine qui ignorerait les ressorts de la haine et de la cruauté. L'exercice du théâtre aurait-il apporté à Marceline, en même temps qu'une intime et longue familiarité avec les héroïnes comme elle délaissées : Bérénice, Phèdre, leur sens de l'invocation et de la plainte amoureuses? (l'imprécation restant décidément ignorée de la douce tragédienne).

A la musicalité et à la présence de sa voix, Marceline Desbordes-Valmore sait encore ajouter souvent une magie, à la fois plus moderne et plus ancienne que les sortilèges romantiques, qui annonce Verlaine, Apollinaire en même temps qu'elle évoque certains lais médiévaux et le lancinant Villon. Une telle magie naît des litanies de l'amour blessé qu'égrène le poète; des répétitions de mots, de tournures, de rimes, de vers même et parfois de strophes tracent les cercles autour de nous d'un envoûtement sans maléfices. On songe, comme le voulait Mallarmé à propos du simple jeu de la rime, aux ronds des fées sur l'herbe nocturne. C'est bien une ronde mélancolique avec le retour de ses refrains qui chante et tourne à travers maints poèmes de Marceline, la ronde jamais dénouée d'un amour, à laquelle quelques notes suffisent pour s'élever, d'échos en échos :

Vous aviez mon cœur,
Moi, j'avais le vôtre;
Un cœur pour un cœur,
Bonheur pour bonheur!

Le vôtre est rendu,
Je n'en ai plus d'autre;
Le vôtre est rendu,
Le mien est perdu!

La feuille et la fleur
Et le fruit lui-même,
La feuille et la fleur,
L'encens, la couleur,

Qu'en avez-vous fait,
Mon maître suprême?
Qu'en avez-vous fait,
De ce doux bienfait?

« La feuille et la fleur, l'encens, la couleur », ne croit-on percevoir là comme un souvenir de chansons très anciennes, de ces chansons populaires qui ne sont point si gauches mais bien plutôt justes et claires dans leur fraîcheur? Il me semble que les jeunes héroïnes de Sylvie eussent pu chanter ces strophes, et, les chantant, ravir l'âme à jamais enfantine de Gérard de Nerval. Il y a aussi dans ma propre province, le Limousin, des chansons de « cueillette » qui disent : « la poire, la pomme et le raisin doux »; « la feuille et la fleur — Et le fruit lui-même », ne dirait-on pas une chanson de cueillette? Au vrai, Marceline a dû garder de son enfance bien des souvenirs de chansons, et, pour dire la tendresse et la douleur de sa vie, de son cœur que l'amour a « cueilli », peut-être a-t-elle tout naturellement retrouvé le ton tour à tour émerveillé, blessé mais toujours pudique, des voix anonymes qui de siècle en siècle ont dit l'espoir ou la peine des cœurs épris.

Marceline Desbordes-Valmore appartient au Romantisme par le temps de sa vie et encore par la longue « confession » amoureuse que son œuvre fait entendre, mais elle dépasse le Romantisme aussi par la sincérité et la pureté de son chant qui échappe aux modes et aux thèmes d' « époque ». Sa poésie, comme je le notais tout à l'heure, retrouve parfois les sources du folklore, elle semble encore faire refleurir l'ardeur mélancolique des premiers hymnes amoureux des troubadours, en particulier de Bernard de Ventadour, elle est sœur par sa volupté, par sa douleur, par sa musique, du verbe racinien, enfin elle annonce plus d'une fois l'inflexion d'un Verlaine ou d'un Apollinaire. C'est assez dire, je pense, que, par ses poèmes, Marceline Desbordes-Valmore, au-delà de la mort comme au cours de sa vie, aura opposé au temps le pur et victorieux démenti d'un chant fidèle à sa source.

G.-E. Clancier.

THÉATRE

LE CAS DOBEDATT (Le Dilemme du Docteur), quatre actes et un épilogue de Bernard Shaw, adaptation de Jacques Deval (Théâtre des Bouffes Parisiens) ; **LES SEQUESTRES D'ALTONA**, cinq actes de Jean-Paul Sartre (Théâtre de la Renaissance). — Le Cas Dobedatt? Pourquoi avoir choisi cette appellation vague? Quoiqu'on fasse, la pièce demeure bien rigoureusement ce que Shaw en a dit : le dilemme du docteur. Un dilemme qui fut inventé sans doute il y a quelque cinquante ans, et dont l'agencement préalable porte visiblement la marque

de son époque. Sir Dennis Ridgeon, médecin, vient d'être anobli pour sa découverte d'une drogue qui guérit la tuberculose. Mais il ne peut encore en généraliser l'emploi, qui comporte des risques. On est au stade expérimental. Il a soigneusement choisi dix malades qui absorbent tous ses soins : impossible d'assumer une cure de plus. Or, voici que surgissent deux cas imprévus : le peintre Dobedatt, dont les croquis annoncent peut-être du génie, mais dont les agissements sont ceux d'une canaille, et le docteur Blenkinsop, médecin de quartier pauvre, épuisé par une vie d'obscure abnégation. La jeune femme du peintre brûle d'un enthousiasme contageiux — et elle est belle. Sir Ridgeon lui laisse espérer qu'il va prendre en charge supplémentaire la cure de son mari — mais devant la vilenie de celui-ci, il choisit finalement son ancien condisciple, le médecin de quartier, et abandonne le peintre à la nullité infatuée d'un illustre « officiel ».

Le dilemme est tranché selon le souhait de notre cœur... Mais Shaw, diabolique, prend soin d'empoisonner la conscience de son héros : la beauté de Mme Dobedatt, sa candeur pathétique l'ont ému de bien autre chose que la pitié. Est-il bien sûr dès lors d'avoir décidé en toute équité?

Dobedatt est sur le point d'être poursuivi pour bigamie et escroqueries diverses : seule sa femme l'ignore, et continue de l'adorer. Il n'a plus que quelques semaines à vivre : Ridgeon s'emploie de toutes manières à retarder poursuites et scandale, pour que ne soit pas détruite l'illusion qui possède la jeune femme. Une fois le héros mort, elle accusera le chevaleresque et trop discret Ridgeon d'être la cause volontaire de la catastrophe, et deviendra la plus exaltée des veuves, en même temps que la plus vindicative...

Shaw a peuplé sa pièce d'un quatuor de médecins (outre Ridgeon et Blenkinsop) dont les caricatures égalent les pires férocités de Molière. On peut se demander s'il n'eût pas mieux valu demeurer jusqu'au bout dans le sarcasme et mener même ce dénouement dans le ton de l'ironie diabolique. Il me semble que nous l'eussions parfaitement supporté, car, de notre temps, on nous en a fait voir bien d'autres. Mais Jean Mercure, qui est un tendre, et qui assume le rôle de Ridgeon, a pris son personnage plus qu'au sérieux, et aussi celui de l'épouse visionnaire, qu'il a confié à la pureté un peu monocorde de Mme Jandeline. Comme, d'autre part, en tant que metteur en scène, il poussait ses excellents comédiens à ciseler et accentuer les détails satiriques de leurs fantoches, il en résulte finalement une manière de porte-à-faux où le pathétique s'inscrit en creux, et nous laisse perplexes et insatisfaits...

●

Insatisfaits : nous l'étions encore, mais pour d'autres raisons, en quittant, après quatre heures de cohabitation, les Séquestrés **de Jean-Paul Sartre. Non que nous ayons espéré — ni voulu — de son curieux génie les douceurs d'un après-dîner confortable. Voici en effet largement vingt ans que Sartre nous démontre avec une vigoureuse constance l'horreur de la condition humaine... et qu'il y gagne de conquérir tous les biens qui font la douceur de vivre — parce que le talent, Dieu merci, se moque de la logique.**

Mais c'est ce talent, précisément, dont l'aspect profus, inégal, mélangé du meilleur et du... moins bon, nous a déconcertés cette fois. Nous n'avons retrouvé ni la souveraine rigueur de Huis-Clos, **ni l'adresse des** Mains Sales, **ni les hardiesses désordonnées du** Diable et le Bon Dieu **— ni même les traits épars dans** Nékrassov...

C'est à se demander s'il ne serait pas honnête d'attendre, pour se faire une opinion, l'épreuve de la lecture. Peut-être, en effet, Reggiani mis à part — et très haut — aucun des personnages de Sartre ne s'est-il trouvé réellement incarné devant nous par les interprètes, ni bien éclairé par la mise en scène.

Le vieux Von Gerlach, magnat allemand des constructions maritimes, va mourir. Un cancer de la gorge lui laisse à peine six mois de vie. (Je me demande en vain pourquoi Sartre a choisi cette maladie, étant donné que son vieux Gerlach parle, tout le long de la pièce, de la plus belle et pleine voix du monde... à peine une ou deux petites toux, et encore au dernier acte...) Il veut imposer à son fils Werner, à sa bru Johanna, de le continuer à la tête de ses entreprises et d'habiter désormais l'affreuse et solennelle maison familiale, à Altona, où il vient de les convoquer, en compagnie de sa fille Léni. Johanna devine la ruse : le frère aîné de Werner, Franz, qu'on dit avoir trépassé en Argentine en 1956, est en réalité vivant, enfermé depuis 1946 dans une chambre haute où seule peut l'approcher la farouche Léni. Pourquoi le cache-t-on? Pourquoi se séquestre-t-il? C'est que l'aspect de son pays ruiné et dévasté, tel qu'il l'a vu à son retour de Russie, l'a rendu à demi fou; c'est aussi qu'il a brutalisé un soldat américain de l'armée d'occupation, c'est encore qu'il a maltraité des paysans prisonniers pour obtenir d'eux des renseignements, pendant les dernières semaines de la débâcle militaire; c'est enfin qu'engagé à dix-huit ans il a, par amour de l'action, pendant un temps adoré Hitler... Nous apprenons cela peu à peu, au cours de prodigieux monologues où alternent les hallucinations, les cabotinages demi-lucides, les cynismes et les attaques de nerfs, dans un décor (chambre délabrée dont on a muré la fenêtre, et dont le plafonnier électrique ne s'éteint jamais) qui ressuscite l'ambiance de Huis-Clos.

J'ai dit, et il faut le redire, que dans cette série d'épuisants morceaux de concours — sortes de transpositions romantiques du fameux monologue de Bobosse — Reggiani avait été admirable. Monologues? Pas tout à fait. Il dispose successivement de deux interlocutrices : d'abord sa sœur Léni qui l'entretient dans son cauchemar à demi volontaire d'une Allemagne toujours écrasée, et qui, de surcroît, apaise à l'occasion, et avec passion, ses ardeurs physiques de reclus. (Elle proclame que seul un Gerlach peut la posséder sans l'humilier et lance cette formule hasardeuse : « L'inceste, c'est ma loi »...) Puis, quelque temps plus tard, sa belle-sœur Johanna, curieuse de voir le monstre, et qui — vous le devinez déjà — va devenir amoureuse de lui, et perdre un peu la raison à force d'essayer de la lui rendre. Quand le vieux Gerlach aura enfin obtenu que son fils consente à le voir, ce sera entre eux un long, très long dialogue où finalement ils se mettront d'accord pour se suicider ensemble, dans un faux accident d'auto...

Certes, on distingue au passage la permanence — ou la persistance — de certains thèmes sartriens : le jeune intellectuel qui voudrait s'enivrer d'action (Hugo des Mains Sales, et ici Franz), qui est attiré presque physiquement par le Chef (dans les Mains Sales Hœderer, ici Hitler) et révolté par le pragmatisme des Puissances (le Parti dans les Mains Sales, le vieux Gerlach ici), l'homme entre deux présences féminines, l'une virile, combative, dominatrice, l'autre féminine à l'extrême (Huis-Clos, Les Mains Sales, Le Diable... sans compter les romans), l'évasion dans la mort : Franz, à sa manière, crie le même Non récupérable que Hugo... Et tout cela nous ramène toujours à la perfection première et jamais renouvelée de Huis-Clos...

Ici, nous avons senti plus vivement que jamais combien Sartre, dans son goût d'entraîner l'auditeur, coûte que coûte, regarde peu aux moyens qu'il emploie. Tout lui est bon, qui frappe, bouscule et retentit, et c'est ainsi que sont apparus trop souvent l'autre soir, et trop reconnaissables, les éternelles ressources du mélodrame : grosses répliques, caractères sommaires, formules sonores ou hasardeuses. Mais aussi, au passage, pour qui écoutait bien, maint trait qui provoque, salutairement, à vingt batailles d'idées, de morales et de philosophies, sans compter cette vieille métaphysique, pas tellement réduite au silence...

Après tout, le bilan n'est pas si négatif : pièce manquée... mais discussion ouverte.

Dussane.

IMAGES ANIMÉES

POUR RIRE EN SOCIETE. — Des séries de quarante à cent cinquante films d'une demi-heure sont diffusées sur les chaînes de télévision des Etats-Unis. Parmi les plus populaires de ces séries figurent des comédies domestiques. Parmi ces séries de comédies domestiques il en est dans lesquelles des figurants invisibles, rassemblés selon une idée statistique des âges, sexes et classes, rient aux bons endroits. C'est afin que ne se méprenne aucun consommateur.

Etant donné le programme de production déversé sur un réseau territorial, le mieux est de changer le spectateur en usager et l'usager en cobaye. Le seul principe de cette entreprise est publicitaire, c'est-à-dire qu'il s'agit d'accroître la consommation des marchandises destinées au grand nombre. Nul ne s'arrête à la pensée que l'accroissement des ventes est chose indifférente au regard de la mutation de l'espèce que les méthodes de vente sont en train d'engendrer bel et bien.

En regard, les directeurs des chaînes européennes gardent le souci, non d'une clientèle, à développer, mais d'une communauté, à ne pas anesthésier encore. Il y a donc une résistance européenne, mais il est tard. Le terrain de résistance est faible car la différence entre une télévision d'essence publicitaire et une télévision qui n'ose se donner aucun nom tend à n'être qu'une différence de degré. Nous habitons le terrain glissant des compromis. Je ne veux pas seulement dire que les Anglais ont accepté la concurrence que le réseau publicitaire fait à la B.B.C., ou qu'en Italie quelques minutes sont, indépendamment du programme, concédées aux annonceurs. Le mal est plus grave parce que sa racine est dans le raisonnement par les grands nombres. Partout aujourd'hui dans les pays mêmes qui prétendent se garder du mal publicitaire est érigée une notion para-publicitaire de concurrence. Ces pays ne se gouvernent pas mieux en matière de télévision que les malabars de cour de récréation. C'est à qui aura quelque chose que l'autre n'a pas, ou plutôt à qui aura ce que l'autre a déjà. Nulle surprise que les échanges européens soient d'une désolante insignifiance.

Je répète donc qu'il n'y aura d'amélioration que le jour où aura été entreprise une reconversion, je n'ose pas même dire qualitative, mais conforme aux besoins réels. Afin d'apprécier les besoins réels, il faut se poser la question que personne, dirait-on quelquefois, ne se pose plus, mais qui est pourtant la seule qu'il faille poser. C'est celle de savoir, non si le territoire est couvert ou si deux chaînes valent mieux qu'une, mais pourquoi, c'est-à-dire pour qui la télévision est faite. Elle est faite pour des communautés culturellement débiles dans

leur masse. Elle a donc pour mission de les réanimer en les rendant, une à une si possible, à leur destin propre. Je n'entreprends pas un plaidoyer pour le cloisonnement provincial. Je dis seulement qu'il n'y aurait plus rien à échanger entre des communautés déjà indigentes qui seraient remodelées peu à peu sur le modèle le plus débilitant, par exemple celui des comédies dites plus haut, ou perfectionnement mécanique ultime de la façon de rire en société. Si nous n'en sommes pas là, ça vient. Les habitants de la France sont déjà soumis à un bombardement de rabâchages officiels et de commémorations fonctionnelles. Il y a différentes façons de laver les cerveaux, mais la réceptivité du cerveau bien lavé est grande.

Au lieu qu'on se soit interrogé sur les besoins réels, on a jusqu'ici opté pour l'une ou l'autre de deux méthodes. Ou l'américaine, qui est aveuglément numérique, c'est-à-dire qu'elle consiste à capter à tout prix un maximum de cobayes, lesquels, est-il espéré, seront par là même mués en plus ardents consommateurs. Ou l'européenne, qui maintient une proportion approximativement égale entre à peu près tous les types d'émissions concevables. Cette dernière méthode équivaut à une espèce de mise à l'épreuve des ressources de la machine, avec vague contrôle statistique des effets sur l'usager. Dans le premier cas, l'américain, l'annonceur et le téléaste règnent sur le cobaye. Dans le second, l'européen, l'usager, tel qu'il est, fait figure d'unité de référence abstraite. On lui enfourne des « dramatiques » et des films, de l'information et du sport, des arts et des discussions, de la vie parisienne et quelques émissions de province. On guette son contentement, on souhaite qu'il tolère les émissions destinées aux minorités, on espère que tout ça fera, comme devant, d'excellents Français. Il m'a même été expliqué que cette entreprise est conforme à l'état de l'évolution planétaire selon Teilhard de Chardin.

C'est un peu comme vouloir maintenir un état de démocratie statiquement idéal, en le perfectionnant à niveau. C'est donc agir, ou ne pas agir plutôt, comme si l'état de démocratie était présentement au mieux. Comme si les bons effets idéaux de l'instruction obligatoire n'étaient pas chaque année détournés davantage vers les slogans simplificateurs d'une part, et de l'autre vers la niaiserie de divertissements d'origine mercantile. C'est aussi tenir la télévision comme chose bonne en soi, au lieu qu'elle est seulement chose neutre : une machine, un dispositif.

Cette indifférence aux besoins réels fait, entre autres, qu'on tend à polariser sur Paris une population qui culturellement s'étiole au lieu de créer des centres nerveux d'art populaire moderne; qu'on diffuse mille pièces triviales selon une donnée quasi statistique des possibilités, Mme Bolbec, son mari et sa petite famille occupant l'antenne

trois fois pour une seule Harpagon ou Tartuffe; qu'on dégorge l'actualité politique en solécismes, comme si nous ne lisions rien, mais qu'aucun problème oppressant de demain ou d'aujourd'hui même n'est abordé par le moyen tonique d'une controverse sérieuse; que l'eurovision met douze pays en contact optique, mais qu'aucun point de l'histoire commune à ces douze pays n'a été débattu encore. Ainsi de suite, et si vous voulez vous marer, achetez la télévision.

LE JOURNAL TELEVISE. — Le miracle des miracles, l'actualité mondiale en images trois fois par jour, ce miracle donc est servi à domicile. Ceux qui ont reçu la charge de nous éblouir ont été décrits par Jacques Prévert dès 1931 dans un poème dit Tentative de description d'un dîner de têtes à Paris-France. **Car le journal télévisé est fait par ceux qui courent, volent et nous vengent :**

Ceux qui courent, volent et nous vengent, tous ceux-là, et beaucoup d'autres, entraient fièrement à l'Elysée en faisant craquer les graviers, tous ceux-là se bousculaient, se dépêchaient, car il y avait un grand dîner de têtes et chacun s'était fait celle qu'il voulait.

L'un une tête de pipe en terre, l'autre une tête d'amiral anglais, il y en avait avec des têtes de boule puante, des têtes de Gallifet, des têtes d'animaux malades de la tête, des têtes de Rouget de Lisle, des têtes de sainte Thérèse, des têtes de fromage de tête, des têtes de pied, des têtes de monseigneur et des têtes de crémier.

Quelques-uns, pour faire rire le monde, portaient sur leurs épaules de charmants visages de veaux, et ces visages étaient si beaux et si tristes, avec les petites herbes vertes dans le creux des oreilles comme le goémon dans le creux des rochers, que personne ne les remarquait.

Jean Queval.

MUSIQUE

WANDA LANDOWSKA. — Avec Wanda Landowska, morte à Lakeville, près de New York, le 16 août, a disparu une des personnalités éminentes du monde musical. Née en 1879 à Varsovie où elle avait fait ses études, poursuivies ensuite à Berlin, elle était venue à Paris en 1900, et bien vite sa réputation de virtuose du clavier s'était établie, étendue presque aussitôt dans le monde entier par ses tournées. Elle avait pris à cœur de restituer au clavecin le rang qu'il occupait autrefois dans l'exécution musicale avant le piano. Avec une ténacité singulière, elle y parvint : elle fut à l'origine de cette seconde

vogue de l'instrument à peu près abandonné et regardé comme une survivance des temps révolus, comme un objet de musée, digne de curiosité peut-être, mais mort à tout jamais. Elle a publié un curieux livre, œuvre d'érudit, mais non point froide, passionnée au contraire, et finalement convaincante. Elle s'efforça de montrer que les ouvrages des clavecinistes du XVII[e] et du XVIII[e] siècles, conçus pour un instrument à cordes pincées ou plutôt frottées par une plume de corbeau, changeaient complètement de caractère lorsqu'on les jouait sur un instrument à cordes frappées dont la sonorité est, de ce fait, et pour d'autres détails de construction, totalement différente des sons que l'on obtient du clavecin, du clavicembalo que jouèrent Bach et Scarlatti, Rameau et Couperin. Vérité sans doute, mais à laquelle maints virtuoses refusèrent de se ranger, prétendant que le piano permettait beaucoup plus de variété, de puissance, et qu'il était en somme un perfectionnement considérable; affirmant que c'était revenir en arrière que de retourner au clavecin. Wanda Landowska ne se tint pas pour battue. Elle sut ranimer le clavecin, forma des élèves, et les progrès de la machine parlante le permettant bientôt, enregistra ses exécutions. On vit, fait qui aurait paru tout à fait incroyable quelques années plus tôt, les facteurs reprendre la fabrication des instruments à cordes pincées, à peu près abandonnée depuis un siècle. Le clavecin reparut sur les estrades des concerts; les compositeurs écrivirent pour l'instrument à deux claviers; ce fut vraiment une résurrection.

Quelles qu'eussent été son activité et son opiniâtreté, Wanda Landowska n'aurait pas obtenu ce résultat si elle n'avait été aussi une remarquable pianiste : elle ne prétendait pas d'ailleurs nier le piano; elle jouait, et Dieu sait avec quelle perfection, avec quel souci de l'expression, Schubert, Schumann, les romantiques, sur un grand piano de concert, dont elle utilisait mieux que personne toutes les ressources; mais il lui plaisait de jouer les pièces de Rameau telles qu'elles le furent au temps où elles prirent naissance, où un public de connaisseurs savait apprécier les nuances de ses sonorités subtiles, de ses « agréments », devenus pour nos contemporains d'énigmatiques curiosités.

Elle avait construit dans sa maison de Saint-Leu-la-Forêt, près de Taverny, sur la ligne du Nord, une salle de concerts où les réunions qu'elle organisait le dimanche furent parmi les grands événements de la vie musicale entre les deux guerres. Le Tout-Paris y courut. Parlant de ces dimanches de Saint-Leu dans une chronique du Temps, Gustave Samazeuilh pouvait écrire en 1934 que n'exagéraient point beaucoup ceux qui parlaient à ce propos d'un « Bayreuth français ». Car pour la foi, ajoutait-il, la pénétration si sensible des interprétations aussi bien

que pour la dévotion des fidèles admis à en goûter les bienfaits, le pavillon de musique de Saint-Leu était tout comme Bayreuth un lieu de pèlerinage. On garde mémoire des séances de 1933 où Wanda Landowska exécuta les trente Variations Goldberg. Mais ce n'était pas seulement Jean-Sébastien Bach qui régnait à Saint-Leu : c'étaient avec lui Jean-Philippe Rameau, Couperin le Grand, Chambonnières, Domenico Scarlatti, c'était Mozart et Haydn, et c'étaient tour à tour aussi les maîtres modernes du clavier. Wanda Landowska avait donné là un cadre merveilleux à ces manifestations où le présent se joignait harmonieusement au passé. On ne peut oublier qu'elle fut l'instigatrice, l'inspiratrice de maints ouvrages modernes, que le Concert champêtre de Poulenc par exemple est né là et que ce n'est pas seulement son titre, mais sa substance elle-même qui portent la marque de cette origine.

Concert champêtre... Le titre suggère la vision d'une image à la manière de Watteau, un coin de parc, de grands arbres, des personnages vêtus à la mode des fêtes de Trianon. Il y avait de cela, en effet, mais dans une note bien moderne : d'abord, les grands arbres étaient au lointain, sur les coteaux dominant le village de Saint-Leu; et la salle de musique avait poussé dans un verger. On traversait, pour s'y rendre, en venant de la maison qui bordait la rue, un petit jardin à la française dont le tracé était à l'image des œuvres musicales chères à la maîtresse de ces lieux, simple, familier, d'une netteté exempte cependant de sécheresse. Des oiseaux innombrables peuplaient les arbres entourant la salle de musique : pour eux comme pour les visiteurs amis de la musique, la maison de Wanda Landowska était la maison du bon accueil, et lorsqu'on venait à l'improviste, bien souvent on entendait quelque pinson ou quelque merle répondre en son langage aux notes du piano ou du clavecin. Le dimanche, une clochette rassemblait les invités à l'heure du concert dans la salle. De grandes baies drapées de voiles jaunes assortis aux murs répandaient une lumière adoucie, éclairant de précieux instruments, clavecins d'art, pianos de diverses provenances — dont l'un avait été joué par Chopin. La salle de musique était en effet aussi musée, comme les autres pièces de la maison abritant la collection de livres, d'autographes, de bibelots et de souvenirs amoureusement rassemblée par Wanda dans ses courses à travers le monde. Curieuse passionnée, elle était constamment en quête d'un écrit ou d'un meuble et la maison de Saint-Leu était devenue un temple dont elle était l'ordonnatrice en même temps que le desservant. Hélas, qui d'entre nous aurait pensé que tout cela allait si vite disparaître, dispersé ou détruit, pendant l'occupation?

La maison était sans apparence, et rien ne révélait au regard du

passant ce qu'en avait fait Wanda : elle-même plaisantait son aspect rustique, bourgeois et paysan, et affirmait qu'elle avait été certainement bâtie par un gendarme en retraite, sans autre souci que d'y trouver ses aises. Hélas, on ne savait que trop dans le pays ce qu'était devenu l'humble logis; les trésors qu'il abritait ont suscité des convoitises et Dieu sait où se cachent maintenant les pièces volées d'une collection amoureusement rassemblée... Mais la maison de Saint-Leu, comme le souvenir de l'artiste demeurent dans les œuvres qu'elle inspira : le Concert champêtre de Francis Poulenc par exemple, dans sa version originale pour clavecin et orchestre. Le compositeur s'est expliqué sur ce point dans un de ses Entretiens avec Claude Rostand : « La version de piano du Concert champêtre n'est qu'un pis-aller; vous entendez bien, un pis-aller : toute œuvre de clavecin jouée au piano est forcément trahie. Il n'existe pas au monde un pianiste capable de faire autre chose qu'un à peu près lorsqu'il exécute au piano une œuvre de clavecin, car il y a aussi loin du clavecin au piano que de l'orgue au piano. Ah! qu'elles me font bien rire, ces dindes savantes qui, à leur sortie d'un concert, déclarent : « Son Scarlatti n'était pas du tout cela! » Comme si Scarlatti avait joué les Steinway! » Il me semble encore retrouver dans ces lignes le son même d'une voix qui s'est tue bien loin de nous, le 16 août dernier. Ses enregistrements nous restent, heureusement : et si « vivants », qu'on imagine la voir assise au clavier, en les écoutant.

René Dumesnil.

HORS FRONTIÈRE

« VIVE LA POLOGNE, MONSIEUR! » — Pour avoir, lors de l'Exposition de 1867, apostrophé le Tsar Alexandre II par son célèbre « Vive la Pologne, Monsieur », Charles Floquet, vingt ans plus tard, faillit ne pouvoir être Président du Conseil. Il fallut des démarches diplomatiques pour lever l'interdit de Saint-Pétersbourg contre l'homme d'Etat français.

M. Raymond Brugère, ambassadeur, ancien secrétaire général du Ministère des Affaires Etrangères, en écrivant la préface à une étude de M. Edouard Krakowski sur les frontières polonaises et le révisionnisme allemand, rappelle que son père fut un des émissaires de Jules Grévy auprès de l'ambassadeur russe à Paris qui obtinrent l'absolution tsariste. J'imagine que les nationalistes de l'époque durent ignorer une pression et des rencontres humiliantes pour l'indépendance française parce qu'immixtion dans des affaires intérieures... Mais ceci nous entraînerait trop loin.

M. Brugère a d'autres titres à nos yeux que l'action paternelle en cette occasion pour que ses écrits méritent attention. Représentant de la France à Belgrade vers 1941, n'est-ce pas lui qui écrivait à Philippe Pétain une lettre dont nous nous passions copie sous le manteau et qui — je cite de mémoire — disait à peu près : « Votre système, Monsieur le Maréchal, relève beaucoup plus du style exposition que de l'espèce cathédrale. Il lui manque, pour durer, l'universalité et le souffle populaire. »

La constance de la fidélité au Chef actuel de l'Etat, pour un homme de cette qualité, auteur de telles heureuses trouvailles, ne doit pas être exempte d'une certaine dose d'individualisme. Autrement dit : ce qu'il écrit n'engage peut-être que partiellement la politique du Quai d'Orsay. Le fait que ce soit écrit, et par, justement, cet homme-là, n'en a cependant que plus de valeur.

Quel que soit, en effet, son degré d'indépendance, l'éminent préfacier n'aurait pas, sans certaines assurances discrètes, écrit : « Aujourd'hui, sans qu'il y ait eu jusqu'ici de traité la consacrant formellement, la frontière de fait polono-allemande se situe sur la ligne dite Oder-Neisse et s'y stabilise. Il est impensable que notre diplomatie n'ait pas à cœur de la voir très prochainement reconnue par tous. »

Toute la plaquette de M. Krakowski (1) est construite sur ce thème central, pour ne pas dire unique, qu'étayent de nombreuses considérations historiques.

Remontant à la fin du XIe siècle, ayant évoqué le siège de Glogow et la bataille qui y opposa, en 1109, l'empereur allemand Henri V et le roi polonais Boleslaw III, l'auteur en vient à des événements plus familiers à nos oreilles : la résistance de Wladyslaw le Bref à l'Ordre teutonique, qui « représentait déjà une volonté systématique de destruction et de conquête » à laquelle, avec des alternances de revers et de succès, et jusqu'à la victoire de Grunwald en 1410, durent faire face Polonais et Lithuaniens associés.

Mais ce ne fut pas seulement des envahisseurs militaires que les patriotes durent affronter; ce fut aussi la pénétration civile : « Avec ses rois allemands, la Pologne fut envahie par un peuple de fonctionnaires, d'artisans, de commerçants, d'officiers des troupes saxonnes, d'agriculteurs venus d'Allemagne qui s'insinuaient partout et dont la seule présence contribuait à modifier l'esprit national. »

Passons rapidement. Lorsque, par le Traité de Versailles, la nation fut rendue à l'indépendance, non seulement les frontières accordées ne

(1) Edouard Krakowski : *Les frontières polonaises et le révisionnisme allemand.* Préface de Raymond Brugère, ambassadeur de France. Ed. « L'âge nouveau », revue des Idées, des Lettres et des Arts, 169, boulevard du Montparnasse.

lui permettaient pas de se défendre, mais la création ultérieure du statut hybride de Dantzig et l'établissement du fameux « couloir » justifiait à l'avance les prétextes de revision brutale. Difficulté supplémentaire : les différences de gestion subies, durant cent vingt-cinq ans, dans les trois Empires qui s'étaient partagé la Pologne : Allemagne, Russie, Autriche-Hongrie.

Les « gouvernements des colonels » ne pouvaient naturellement pas résoudre les problèmes qui se posaient à eux. A partir de 1933, une certaine fascination les conduisait à accumuler les erreurs; les démocraties occidentales n'ont que peu de qualités pour les leur reprocher. Et le crime de Munich, sur lequel la courtoisie de l'auteur le fait être si silencieux (comme pour le Pacte germano-soviétique et l'invasion de 1939 à l'Est de la Pologne, mais, là, ce n'est plus de la courtoisie sans doute, mais de l'opportunisme, sinon quoi?) ne pouvait que les faire persévérer dans leurs craintes et, donc, dans leur étrange politique.

Rempli de citations judicieusement, sinon objectivement, choisies (2), l'étude de l'auteur de « l'esthétique platonicienne » en vient à des conclusions que le titre laissait pressentir et que, j'en puis porter témoignage, tous les Polonais sans exception notable, y compris les adversaires du gouvernement Gomulka, feront leur : la frontière occidentale de la Pologne est intangible, ne pourrait être remise en question sans que des troubles graves n'envahissent l'Europe. Varsovie, en tout cas, ne saurait l'admettre. Après la faute diplomatique commise il n'y a guère, par feu Foster Dulles laissant croire que la question n'était pas définitivement réglée dans les faits, et qui ouvrait les portes à une nouvelle campagne des pangermanistes, la préface que je rappelais tout à l'heure prend une importance supérieure — que M. Krakowski veuille m'en excuser — à ses propres rappels d'histoire. Il sera, en tout cas, satisfait d'avoir, par ce biais, peut-être atteint son but.

Tel qu'il est, et malgré les omissions regrettables (Munich, envahissement soviétique) déjà signalées, et auxquelles il convient d'ajouter le mutisme sur l'insurrection du ghetto de Varsovie (1943) alors qu'une place est faite à celle de 1944, l'ouvrage de M. Krakowski mérite de figurer dans les bibliothèques d'histoire. Sa présentation aurait gagné à être illustrée d'une, et même de plusieurs, cartes de la Pologne montrant de façon claire ce qu'ont été les partages de ce malheureux pays ainsi que la portée réelle des territoires contestés.

(2) Une lettre peu connue de Léon Gambetta, du 3 mars 1880, est un des documents intéressants qui accompagnent les commentaires de M. Krakowski.

Cela eût été au moins aussi utile que telle ou telle photographie de l'édifice de la Voïvodie de Wroclaw ou de la poste centrale de Szczecin (3).

Daniel Mayer.

LETTRES GERMANIQUES

HOMMAGE A SCHILLER. — En 1955 le cent-cinquantième anniversaire de la mort de Schiller avait été fêté comme il se doit, mais sans susciter un grand enthousiasme et sans provoquer un véritable renouveau des études schillériennes; il semble qu'avec le deux centième anniversaire de sa naissance ce renouveau soit amorcé, notamment avec deux ouvrages très différents l'un de l'autre : le premier est de Gerhard Storz : Der Dichter Friedrich Schiller (Klett, Stuttgart, 1959, 528 pages, rel., 26,50 D.M.), le deuxième, de Benno von Wiese : Schiller (Metzler, Stuttgart, 1959, 888 pages, rel. 38,50 D.M.).

Gerhard Storz, que de nombreux travaux d'histoire littéraire ont déjà fait connaître, est ministre des cultes et de l'éducation nationale dans l'état de Bade-Würtemberg. On conçoit qu'il ait voulu réhabiliter un écrivain souabe qui a beaucoup souffert d'être le » Schulautor » par excellence, le poète « classique » dont on inflige aux élèves la lecture incessante, qui les ennuie, et le « pathos » emphatique, qui les rebute. Cela est vrai aussi pour nos collégiens, mais là l'éventail des « auteurs classiques » français est si grand que chacun d'eux peut s'en tirer à bon compte après avoir contribué à la formation humaniste de la jeunesse, à une formation dont nous ne saurions trop exalter les bienfaits. Aussi Storz est-il plein de reconnaissance pour Thomas Mann, qui, dans son célèbre discours commémoratif du 9 mai 1955, a libéré Schiller de sa réputation scolaire en lui apportant l'hommage d'un grand romancier moderne de réputation internationale.

Ecrivain-ministre, G. Storz est moins préoccupé de nous présenter un Schiller nouveau que de montrer au grand public la grandeur d'un poète dont il apprécie la valeur formatrice. Avec lui — comme d'ailleurs avec les classiques français — pas d'œuvres de circonstance ou de grande confession werthérienne, mais des poèmes ou des drames riches d'idées et beaux de forme, détachés de leur créateur et semblables aux fruits mûrs, aux fruits accomplis et devenus ignorants de l'arbre qui les a produits. C'est donc aux œuvres que Storz s'attache

(3) Qui furent respectivement Breslau et Stettin, mais qui condamnerait nos écoliers de l'ignorer?

pour en examiner le sujet, la genèse, l'ordonnance, la gradation, la forme, la valeur lyrique, dramatique ou épique. Les éducateurs et, d'une manière générale, tous ceux qui veulent avoir une idée juste et précise de « Schiller poète » puiseront avec profit dans ce livre, où l'érudition s'allie à l'amour, où l'esprit critique va de pair avec une culture d'humaniste.

Avec le professeur Benno von Wiese, que ce livre place définitivement à la tête de la germanistique allemande, le cercle s'élargit et atteint son plus grand diamètre, en même temps que s'approfondit notre connaissance de Schiller, qui devient beaucoup plus que le brillant second de Gœthe. Ayant célébré avec enthousiasme, il y a dix ans, le bi-centenaire du « Sage de Weimar » nous n'en serons que plus à l'aise pour reconnaître aujourd'hui l'originalité de son ami. Gœthe lui-même n'a-t-il pas répondu à sa belle-fille Ottilie, qui se plaignait que Schiller l'ennuyât : « Vous êtes trop pauvres et trop terrestres pour lui »?

Au cours des longues années pendant lesquelles Benno von Wiese a travaillé à ce livre il ne cessa pas de remonter aux sources, ce qui lui permit de découvrir à quel point le poète était le fils de son temps, c'est-à-dire le résultat de composantes qui s'appellent baroque, piétisme, époque des lumières, philosophie populaire, etc. Sans doute Gœthe a subi certaines de ces influences, mais pour lui, être un homme, devenir un homme, c'est modeler sa propre statue : pour Schiller, c'est réaliser un certain type humain dans le cadre d'un système donné (p. 83). En cela il nous paraît plus proche des classiques français, qui s'attachaient à l'homme en général; ses héros ne seront pas comme Werther, Tasso ou Faust les frères de leur créateur, mais les frères de l'homme tel qu'il est ou devrait être. Ils seront aussi les fils d'un poète qui a souffert de la société et se complait dans la solitude ou l'amitié, alors que Gœthe aime la vie sociale et même mondaine et recherche moins le commerce des hommes que celui des femmes; le jeune Schiller a bien des traits du Werther gœthéen, mais de la lutte contre lui-même il sortira vainqueur.

On conçoit que Benno von Wiese se soit attaché à celui que nous appellerions volontiers un « Pré-Schiller » et les premiers chapitres de son ouvrage dépassent tout ce qu'on avait écrit jusqu'ici. Nul non plus n'a aussi méthodiquement étudié le rôle que jouèrent dans sa formation ses études historiques, philosophiques ou encore son contact avec l'Antiquité. Lorsqu'il évoque les multiples activités de Schiller vers 1794, alors que celui-ci se révèle à la fois auteur dramatique et conteur, poète lyrique et traducteur, philosophe et historien, éditeur littéraire et esthéticien critique, son admiration éclate. Nous sommes

tenté nous-mêmes de nous demander si ce n'est pas sa grande année, celle où il atteint, ainsi que Rilke le dira plus tard de lui-même, la ligne de partage des eaux de son œuvre. Et puisque cette même année voit naître à la fois l'amitié qui, en liant les deux grands classiques va fonder avec éclat le classicisme allemand, et la fameuse *Doctrine de la science*, avec laquelle Fichte donne au premier romantisme sa base philosophique, nous sommes fondé à la considérer comme celle où la littérature allemande atteignit son apogée.

Parvenu à ce sommet, Schiller ne va pas redescendre mais évoluer sur le haut plateau qu'il a gravi et au cours de la brève période de dix ans qui lui est encore accordée, il réalisera les grandes œuvres de sa maturité. Benno von Wiese, qui d'ailleurs — il ne faut pas l'oublier — nous avait déjà donné l'essentiel de ses idées dans le premier tome de son importante *Deutsche Tragödie von Lessing bis Hebbel* (Hoffmann et Campe, Hambourg, 1re éd. 1948), leur consacre une place relativement restreinte. Mais il s'efforce de montrer l'importance particulière de Schiller et sa modernité; pour cela il se réfère à W. von Humboldt, qui voyait en lui le plus moderne des auteurs, lui rendant grâces d'avoir fait de l'esprit l'élément créateur de la poésie, d'avoir uni en lui Kant le philosophe et Gœthe le poète et d'avoir par la « réflexion » doublé la valeur de l'être humain tel que les Grecs l'avaient compris.

Nous ne partageons pas toujours l'admiration hyperbolique de Benno von Wiese, qui va jusqu'à célébrer le « lyrisme classique » de son héros, mais il a l'immense mérite de nous rendre sensible la grandeur de Schiller, qui a recueilli l'héritage du XVIIIe siècle pour le transmettre plus beau aux hommes du XIXe et même du XXe siècle. Le national-socialisme avait voulu l'annexer et dans une certaine mesure il l'avait compromis; il était bon que des universitaires de gande classe le présentent non seulement comme un grand poète d'Allemagne, mais aussi comme un grand représentant de l'esprit humain.

J.-F. Angelloz.

Schiller, par **W. von Humboldt** et **Jakob Grimm** (Verlag Freies Geistesleben, Stuttgart 1958, 79 pages). Nous avons vu comment Humboldt jugeait Schiller et il est bien certain que peu d'hommes l'ont mieux compris et mieux apprécié. En particulier il écrivit pour l'édition de leur correspondance une étude fort importante qui reste un document de premier ordre. Elle sera maintenant facilement accessible, car le Verlag Freies Geistesleben a eu l'excellente idée de la publier dans sa collection de « Témoignages de l'esprit allemand » intitulée « Denken - Schauen - Sinnen ». A cet essai magistral *Ueber Schiller und den Gang seiner Geistesentwicklung* on adjoignit le discours de Jakob Grimm, *Rede auf Schiller*, qui fut son hommage

au poète lors de la séance solennelle tenue par l'Académie royale des sciences, le 10 novembre 1859.

Schiller und sein Kreis in der Kritik ihrer Zeit, par **Oscar Fambach** (Akademie-Verlag, Berlin 1957, 562 p.). Il était pratiquement impossible, ou en tout cas assez difficile, de se procurer des livres édités dans la D. D. R. (Deutsche Demokratische Republik) et nous sommes reconnaissants au représentant de la « Humboldt-Universität » qui nous fit envoyer quelques ouvrages choisis parmi les plus importants.

Un gros travail a été fait, par exemple, pour mettre sur pied une collection « Ein Jahrhundert deutscher Literatur-Kritik » (1750-1850) dont le tome deux est le présent volume. Il ne s'agit pas seulement de nous présenter un poète, mais toute une époque qui a bien pour centre Schiller, mais aussi son ami Goethe et son adversaire Friedrich Schlegel. Et au lieu de s'attacher directement aux œuvres on s'en prendra à elles par l'intermédiaire de la critique. C'est donc un milieu littéraire vu dans un miroir et même dans deux miroirs, puisque après les critiques de l'époque nous trouvons les réflexions de Schiller et de son cercle sur ces critiques. Ajoutons enfin que Fambach ne s'en est pas tenu aux œuvres et qu'il fait une place importante, très importante même, à la revue créée et dirigée par le poète, les H o r e n. C'est donc un ouvrage d'un genre spécial où nous voyons défiler chronologiquement les créations de Schiller, sans qu'elles fassent l'objet d'études véritables. Cela donne un volume curieux, documenté et souvent original. On peut se demander si son utilité correspond à la somme de travail méthodique qu'il représente.

Sprache und Dichtung, par **Gerhard Storz** (Kösel, Munich, 1957, 440 p. rel. 19,80 DM). On pourrait intituler ce livre « Du langage à la poésie », car Storz commence par étudier les problèmes de la langue et du silence pour aboutir au vers et au poème après avoir examiné des questions telles que « l'image dans la poésie » ou « les différentes espèces de vocables ». Son travail répond, selon sa tendance, à une intention pédagogique : il veut initier le lecteur à la science du langage et à l'art d'apprécier la poésie. Il ne prétend pas apporter un travail original et cite très honnêtement les ouvrages antérieurs, mais il fournit un livre utile, dont le public a besoin.

Abstraktion und Einfühlung, par **W. Worringer** (Piper 1959, 186 p., rel., 7,80 DM). Heureux, l'univeritaire qui, à 80 ans, voit paraître encore une nouvelle édition d'une thèse qu'il osa publier il y a 50 ans! C'est le cas pour l'esthéticien Wilhelm Worringer, dont le petit livre A b s t r a k t i o n u n d E i n f ü h r u n g. E i n B e i t r a g z u r S t i l p s y c h o l o g i e fit sensation à l'époque de l'expressionnisme et ne cessa pas de soulever des discussions profitables. Il a fécondé maints spécialistes et sa lecture continue à passionner ceux que préoccupent les questions d'esthétique.

Collections Rowohlt (Hambourg). L'encyclopédie Rowohlt continue à progresser et s'est enrichie de volumes nouveaux : D i e S t r a h l e n g e f ä h r d u n g d e s M e n s c h e n d u r c h A t o m e n e r g i e par Hans Marquardt et Gerhard Schubert (nº 91, 184 p. 1.90 DM), D a s g r o s s e W e l t t h e a t e r. D i e E p o c h e d e r h ö f i s c h e n F e s t i n D o k u m e n t u n d D e u t u n g, par R. Alewyn et K. Sälze (nº 92, 134 p. 1,90 DM) et K r e b s. D a s R ä t s e l s e i n e r E n t s t e h u n g, par Charles Oberling (nº 93, 176 p. 1,90 DM). — Deux ouvrages continuent la série des monographies illustrées : B a l z a c, par Gaëtan Picon, traduction de Eleonore zu Salm-Salm et Hansgeorg Maier (nº 30, 172 p., 2,20 DM) et T u c h o l s k y par Klaus-Peter Schulz (nº 31, 178 p., 2,20 DM).

Une mention spéciale doit être attribuée au dernier volume de la collection des Classiques : M e n s c h h e i t s d ä m m e r u n g, par Kurt Pinthus (nº 55-56, 382 p., 3,30 DM). C'est en 1920 que le même éditeur publia pour la première fois ce volume présenté à juste titre comme une « symphonie de la poésie contemporaine ». Pinthus y avait rassemblé, comme il le disait lui-même, les poèmes les plus marquants de l'école expressionniste. Le livre fit

sensation et fut plus d'une fois réédité, mais il était devenu introuvable. Le voici de nouveau, présenté cette fois comme « un document de l'expressionnisme ». Pinthus, qui vit maintenant en Amérique, a écrit pour cette réédition une préface dans laquelle il a fait le point; en outre il l'a complétée par un appendice biographique et bibliographique qui constitue le meilleur instrument de travail paru jusqu'ici. Nous avons donc là un document de premier ordre sur l'expressionnisme.

Fug und Unfug des Uebersetzens, par **Walter Widmer** (Kiepenheuer et Witsch, Cologne, 1959, 167 p.). Nous nous garderons de traduire le titre de ce petit livre consacré à la traduction, car l'auteur nous le reprocherait. Or, il est lui-même traducteur et il s'est attaqué, non sans succès à maints auteurs français, Villon, Stendhal, Balzac, Maupassant, Maubert, Zola. Il connaît donc l'art de traduire et s'il se montre sévère pour les Allemands qui publient trop souvent les auteurs étrangers dans des adaptations médiocres et erronées, il leur oppose la conscience et l'habileté des Français traducteurs des romanciers allemands. Eloge et blâme sont peut-être exagérés, car il y a de part et d'autre des exceptions, mais on nous objectera qu'elles ne font que confirmer la règle.

Deutsche geistliche Dichtung aus tausend Jahren, par **Friedhelm Kemp** (Kösel, Munich 1958, 544 p., 22,50 DM). Voici une anthologie particulière, nous serions tentés de dire une « Sammlung », en donnant à ce terme son double sens de « collection » et de « récollection ». Friedhelm Kemp a en effet recherché dans la littérature depuis mille années, les poèmes qui lui paraissaient exprimer le mieux la spiritualité allemande. On nous dit que cette poésie religieuse (geistlich) est une poésie chrétienne, mais au sens le plus large du mot et naturellement sans discrimination confessionnelle. Cela permet d'y inclure Gœthe, mais pourquoi n'a-t-on pas admis Rilke, alors qu'il n'est pas possible de ne pas le rapprocher d'Angelus Silesius? Tout choix peut être discuté; pourtant celui-ci ralliera bien des suffrages, car cette anthologie regorge de richesses.

Buchhalter Gottes, par **Heinz Risse** (Langen Müller, Munich, 1958, 252 p.). Le titre de ce recueil d' « histoires », « comptable de Dieu », est naturellement celui du premier conte; un comptable modèle découvre un jour que les animaux du jardin zoologique figurent aussi au bilan; il ne peut supporter cette découverte et il en meurt. Le dernier est intitulé « le fou » : un peintre à l'esprit dérangé invite dans son atelier un étranger de passage; il lui montre, allongée toute nue sur un divan, son amie qui lui a été infidèle et il la tue; pourtant l'étranger n'entend pas parler d'un assassinat et nous apprenons avec lui que le peintre, maintenant connu à Paris, travaillait aussi pour un musée de figures de cire. Nous avons analysé ces deux histoires d'abord pour faire sentir l'atmosphère de ce recueil, où il n'est question que de meurtres ou de morts, d'incendies ou de folies, bref de cas extraordinaires et ensuite pour souligner leur caractère irréel. Nous avons là de véritables « contes » fantastiques qui tendent parfois à devenir des attrapes.

Heinz Risse a-t-il un talent suffisant pour nous passionner dans tous les cas? Nous ne le pensons pas; certains de ces contes nous retiennent, d'autres paraissent longs et leur tendance didactique risque de rebuter.

Essai sur le silence dans les poèmes français de R. M. Rilke, par **Janine Wolfrom** (La revue des lettres modernes nº 43, 112 p., 300 fr.). Il y a une grande part d'arbitraire dans ce travail qui part du thème du silence, parfois confondu avec celui de la solitude, pour aborder la plupart des thèmes rilkéens et des poèmes français pour excursionner dans les autres œuvres du poète. Nous pensons à Bollnow qui aborda ces œuvres mineures avec un sentiment plus exact de leur importance et en montra la valeur significative avec beaucoup plus de rigueur, Ce petit livre chatoyant aux titres ronflants, n'était pas nécessaire; il peut être utile et abonde en citations heureuses.

Ces mains que voici, par **H. H. Kirst,** traduction d'Henri Thies

(Laffont 1959, 328 p., 1.200 fr.). De ses mains la sage-femme qu'on appelle maintenant « Mutter Golder » a mis au monde la moitié des habitants de sa petite ville. Lorsque s'ouvre le récit, elle est appelée à accoucher la deuxième femme de Siegfried Siebert, riche industriel qui fut jadis son fiancé; elle lui a préféré un simple ouvrier dont elle a eu sept enfants. Parmi eux il y a Gustav, qui a pour Mme Siebert une admiration amoureuse vraisemblablement pure et Marguerite, qui est aimée du fils Siebert. L'industriel n'a jamais pardonné à son ancienne fiancée de l'avoir repoussé; il va donc essayer de la ruiner ainsi que toute sa famille et le roman est consacré à ses tentatives de vengeance; elles échoueront et tout finira par des mariages. On devine qu'il y a là beaucoup d'invraisemblances. H. H. Kirst cette fois, s'amuse et il nous amuse, car il conte avec talent, tout en évoquant avec humour une petite ville comme il y en a beaucoup.

Les rossignols chantent dans la neige, par **Johanna Moosdorf**, traduction de Jacqueline Hardy (Robert Laffont 1959, 278 p., 750 fr.). C'est en surface un roman policier; comment Hélène Thillmann sera-t-elle découverte et châtiée pour avoir jadis empêché Inge Rothbusch de s'échapper de la cave où elle fut ensevelie par une bombe? Mais le détective est un mystérieux personnage du nom d'Ignace Graupner qui tisse avec patience sa toile d'araignée autour de celle qu'il exécutera. Il semble enfin que tout cela soit voulu par une justice à retardement, puisque le meurtrier s'écrie « Je suis l'instrument que Tu as choisi pour accomplir Ta loi et Ta volonté. » Un roman que l'on peut lire avec intérêt, mais qui reste un peu énigmatique, comme son titre.

Akzente (Hanser, Munich, le nº 3 DM). Le nº 4 de 1959 présente Alfred Jarry, le père d'Ubu et de la pataphysique, et il contient des poèmes ou textes de Christa Reinig, Peter Rühmkorf, Günter Seuren, Erasmus Jonas, Reinhard Baumgart, Wilhelm Klemm, Wolfgang Weyrauch.

Deutsche Rundschau (Baden-Baden, le nº 2,10 DM). Très varié et intéressant le numéro d'août 1959 réunit des articles de Hans Jaeger : **« Nasser und Kassem »**; — Helmut Lindemann : **« Wir sind Erben unserer Vergangenheit »**; — Wolfgang Rieger : **« Studium ohne Grenzen »**; — Karl Wilhelm Fricke : **« In eigener Sache »**; — Helge Pross : **« Bemerkungen zur Erwerbsarbeit von Müttern »**; — Hermann Kesten : **« Egon Erwin Kisch »**; — Kurt Pinthus : **« Oskar Maria Graf »** et V. O. Stromps : **« Um in medias res zu kommen : Casanova »**.

Frankfurter Hefte (Francfort, le nº 2,31 DM). Outre de « courts articles » que nous appellerions plutôt des « notes sur des sujets d'actualité » le cahier de juin 1959 apporte des contributions substantielles de Reinhold E. Thiel : **« Die ideologische Entwicklung der sowjetischen Erziehung »**; — Karlheinz Schauder : **« Weltbild und Religion bei Albert Einstein »**; — Helmut Gumtau : **« Fragment eines tapferen Lebens — Robert Musil und die « Geschichtsbuch-Jahrzehnte »**; — S. G. Fudalla : **« Unbewältige Begleiterscheinungen unserer Zivilisation »**.

Studium generale (Springer, Berlin, le nº 6,60 DM). Les questions politiques et sociales ne cessent pas d'être à l'ordre du jour. Ne nous étonnons donc pas de constater que « Studium Generale » leur consacre le septième cahier de 1959. On y trouvera rassemblées des études de L. von Wiese : **« Soziologische Betrachtungen über Kritik »**; — P. Heintz et D. Rüschemeyer : **« Kritik und soziale Vorurteile »**; — R. Strohal : **« Autorität und Kritik »**; — A. von Martin : **« Das Klassenproblem in der Gesellschaft von heute** et K. H. Sarbin : **« Das Klassenproblem in der Gesell-Karl Marx »**.

Documents (3, rue Bourdaloue, Paris 9ᵉ, le nº 240 fr.). Actuel par ses chroniques, le numéro de juillet-août 1959, paraît surtout orienté vers le passé; il est vrai qu'à notre époque les choses vont vite. On n'en lira pas moins avec intérêt les contributions principales qui sont : **« Genève 1959, premier acte »** par François Courtet; — **« Bundeswehr, année IV »** par Klaus Pabst; — **« Renouveau de**

la conscience historique (II) » par Theodor Schieder; — **« Portrait d'un éditeur : Peter Suhrkamp »** par Karl Keller; — **« Bertolt Brecht et Sainte Jeanne d'Arc »** par Paul Doncœur; — **« Surmonter le passé »** par Gert H. Theunissen et **« Une visite »** par Paul Schalluck. — J.-F. A.

LETTRES HELVÉTIQUES

HISTOIRE ET CRITIQUE. — La plupart des grandes maisons d'édition alémaniques font une place de choix, dans leur programme, aux ouvrages d'histoire des idées, ou plus exactement à ce que l'on nomme en allemand, d'un terme difficilement traduisible en français, « Geistesgeschichte ». Il n'est que de parcourir le bulletin périodique de la librairie suisse pour s'en convaincre. Je tiens à signaler ici, à titre d'exemples, trois ouvrages de ce type, qui sortent, à vrai dire, pour diverses raisons, du cadre de ma chronique. Chez Francke, J. Gantner, fait dans son Leonardos Visionen von der Sintflut und vom Untergang der Welt **(« Les visions du Déluge et de la Décadence du monde chez Léonard de Vinci »), l'histoire d'un schème artistique qui détermina — ou traduisit — une certaine vision du monde durant plusieurs siècles; et E. Auerbach,** Literatursprache und Publikum, **aborde, à travers le cas particulier et très significatif de la civilisation médiévale, le problème mal connu que pose la « langue littéraire » — langue d'une infime minorité — comme expression d'un « public » étranger à cette minorité. Fretz und Wasmuth publient la traduction allemande d'un ouvrage capital du médiéviste italien Falco :** Geist des Mittelalters **(« Esprit du moyen âge : le titre original,** La santa repubblica cristiana, **rendait mieux compte de l'essentiel du livre). On possède peu d'études de cette envergure — et de cette ambition. Embrassant la longue période qui s'étend de Constantin au Grand Schisme (près de douze siècles), l'auteur en dégage l'aspect à ses yeux original, celui qui la situe le mieux parmi les diverses époques de l'humanité, et les civilisations répandues depuis le début des temps historiques à travers le temps et l'espace. Il voit cette originalité dans la formation critique, à partir de la notion romaine encore peu différenciée, de l'idée moderne d'état; formation qui s'opère à travers un certain nombre de crises dont chacune marque à sa manière l'idée en voie de développement. Falco procède par monographies, ne saisissant le réel historique qu'au niveau de l'œuvre de personnages bien identifiés : de Clovis à Théodoric et à Saint Benoît, de Grégoire VII à Otton III et à Boniface VIII. Pourtant, l'auteur réussit à éviter toute apparence de découpage et de discontinuité (sinon la discontinuité d'une dialectique) ; et, dans son érudition, toute interruption du mouvement de la pensée.**

L'année 1958 a vu en Suisse la parution d'un nombre assez élevé de bonnes études d'histoire littéraire. Je citerais deux brèves thèses de doctorat de Zurich, celle de Mlle S. Hoesli sur l'angoisse chez Julien Green, et celle de Mlle A. Bosshardt sur les romans historiques de Fontane. Francke réédite la grosse biographie d'Adalbert Stifter par Urban Roed. W. Gunther donne chez le même éditeur une série d'études sur Gotthelf; L. Wiesmann, un C. F. Meyer, Dichter des Todes und der Maske; **A. Heubi, dans les « Quaderni del Cenobio », à Lugano, sa** Poetica di C. F. Meyer. **Le XIXe siècle alémanique reste un objet constant d'attention : du moins en dehors de la Romandie. La littérature allemande plus moderne figure dans cette liste : le Kafka de K. Wagenbach (Francke) constitue la première étude à peu près exhaustive des origines et de la jeunesse de Kafka, en partie sur la base de documents inédits; M. Weber consacre une thèse au lyrisme de Bergengruen (Keller, Winterthur) ; C. Seelig entretient son lecteur, sur le ton de la conversation, du grand poète Walser (Tschudy, St. Gall). W. Muschg, professeur à l'université de Bâle, sagace investigateur de la crise littéraire moderne, en suit, dans sa** Zerstörung der deustchen Literatur **(« Destruction de la littérature allemande »; réédition augmentée, Francke), cette désagrégation de la notion d'œuvre, qui du côté français, a été déjà l'objet de diagnostics divers et contradictoires.**

Le C. F. Ramuz ou le génie de la patience **(Droz, Genève), de Gilbert Guisan, professeur à l'université de Lausanne, se range dans la suite des tentatives faites depuis la dernière guerre pour élever à l'état et à la dignité de science notre connaissance de la littérature. Plus, en effet, que toute autre recherche, celle dont l'objet est une œuvre littéraire n'a guère procédé jusqu'à nos jours que, si j'ose dire, par la bande : on éclaire l'œuvre par les événements publics ou privés, l'art par les idées ou les influences affectives, le sens profond de l'œuvre en vertu d'une pure subjectivité. La tendance inverse (forte aujourd'hui, en particulier, dans les universités suisses) s'efforce de saisir, moins l'économie générale de l'écrit, que le travail créateur lui-même, dans le seul de ses aspects qui nous soit perceptible — l'aspect formel —, pour, de là, prudemment induire au plus général. Guisan a soumis à un effort de ce genre l'œuvre de Ramuz. On peut, certes, discuter certains** a-priori **de sa recherche. Il n'a pas considéré l'œuvre entière, mais seulement quelques-uns de ses sommets : il est vrai que l'état des manuscrits et éditions successives ne se prêtait pas, pour tous les romans de l'auteur, également bien à l'application de la méthode. Guisan d'autre part témoigne à l'égard de ce qu'on appelle la statistique littéraire d'une méfiance qui me semble exagérée : on pourrait polémiquer longtemps sur ce point. L'auteur prend**

les œuvres choisies aux divers moments de leur histoire : composition, édition, rééditions, ces dernières pouvant coïncider chronologiquement avec la composition d'autres ouvrages. D'étape en étape, il suit les avatars du texte : corrections, additions, suppressions. Des faits ainsi accumulés — compte tenu des variations d'écart chronologique — se dégage une double série de lignes de force : les unes correspondant à des constantes évolutives; les autres, en provenance de l'extérieur (révélatrices d'influences, etc.). Au cours de cette minutieuse enquête, la personnalité de Ramuz, la nature de son art et le sens des variations de celui-ci, apparaissent avec un surprenant relief.

Paul Zumthor.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

LE VOCABULAIRE D'ALFRED JARRY ET SES SURPRISES. — L'Association internationale des Etudes françaises, pour son 10e congrès, avait, entre autres thèmes de travail, proposé à ses membres celui-ci : Les écrivains et l'étymologie. **Deux Français, M. Francis Bar et M. Marius-François Guyard, s'exercèrent, l'un sur** La méthode étymologique de Ménage, **l'autre sur** Claudel et l'étymologie. **Un anglais, M. A. Carey Taylor choisit ce sujet particulièrement difficile pour un étranger :** Le vocabulaire d'Alfred Jarry, **et s'aida des renseignements fournis par un de ses élèves de l'Université de Londres M. Isidore Kœnigsberg, qui prépare une thèse sur** la Vie et l'œuvre d'Alfred Jarry. **Il est curieux d'enregistrer cette contribution du dehors à l'exégèse d'un auteur dont le vocabulaire offre une assez jolie suite de rébus, même à des Français.**

A tout seigneur, tout honneur! Le premier mot que le communicant voulut commenter fut celui qui ouvre la pièce Ubu Roi, **le mot improprement dit « de Cambronne », enrichi d'un** r **intercalaire. Selon l'exégète cette déformation serait sans doute une forme populaire que l'on pourrait comparer à** robre **pour** robe, **du langage parisien, et la terminaison en** erdre **lui conférerait une sonorité et une truculence qui dut être très goûtée des potaches du lycée de Rennes, à qui Jarry l'avait probablement empruntée. Toujours d'après le professeur anglais, ce mot appartiendrait à la première couche (la plus ancienne, naturellement, comme en stratigraphie) du vocabulaire de Jarry et de ses camarades, où dominaient les images scatologiques imposées par le thème de l'épopée de la pompe des vidangeurs de Rennes, la « pompe Rouget ». Cette épopée, l'**Antliade, **était constituée par quatre poèmes où foisonnaient les mots tirés du grec et du latin scolaires. La pompe**

se transformait en une sorte d'orgue dénommé taurobole, mot demeuré énigmatique, et dont M. Carrey Taylor pense qu'il a été suggéré par le glou-glou épais de la pompe en question, ressemblant « au jaillissement du sang d'un taureau sacrifié par les prêtres de Cybèle »...

Jarry avait commencé à composer de petits poèmes et des ébauches de comédies en vers ou en prose dès l'âge de treize ans. A quinze, il quitta Saint-Brieuc pour Rennes où l'un des professeurs de physique, le père Hébert, le Père Heb, ou le P. H. servait déjà de tête de Turc à ses élèves, notamment aux frères Henri et Charles Morin, auteurs d'une série de pièces qui formaient le mythe burlesque de ce personnage. La principale de ces pièces, révélée à Jarry, les Polonais, excita son admiration au point qu'il engagea ses camarades à la faire représenter. Ainsi naquit le Théâtre des Phynances, dû aux trois condisciples et joué chez les uns et chez l'autre. C'est dans Les Fœtus de M. Lesoul, et Les Alcoolisés, opéra-chimique de Jarry, qu'apparaît un nouvel élément du vocabulaire du jeune auteur : l'emploi de termes scientifiques et techniques, mêlés à ceux de l'argot ésotérique des élèves du lycée, produit de débauches imaginatives en cascades, termes pour la plupart complètement hermétiques. Tout ceci s'alliait, à des expressions argotiques alors courantes comme binette, fiole, flingot, rond, bouffre, épastrouillant, etc. Ainsi se trouva constitué le vocabulaire du cycle ubuique, celui d'Ubu Roi, d'Ubu enchaîné et d'Ubu cocu, (ce dernier demeuré à l'état de fragment).

En 1891, à Paris, au lycée Henri-IV, où il devint élève de première supérieure, Jarry se lia avec de jeunes écrivains, et composa des poèmes en vers et en prose, pour lesquels il emprunta les images et le vocabulaire du romantisme gothique et macabre d'Aloysius Bertrand (La berceuse du mort pour s'endormir), ou celui des poètes symbolistes (La régularité de la châsse), ou encore, s'inspira de Lautréamont (l'Opium, Haldernablou). Sa recherche des mots rares et techniques fut extrêmement poussée. La géométrie lui imposait des images : il voyait un crâne isocèle; les polyèdres d'une flûte; un prolétaire à figure hexagonale, où s'inscrivaient les cercles de deux yeux; etc. La zoologie, la botanique, les autres sciences naturelles lui fournissaient des comparaisons : les ajoncs fleurissaient comme des moules qu'on ouvre... Cependant certains termes employés résistent à toute explication, car beaucoup sont des néologismes de sa création : aurites, firmamentaire, florescence. L'héraldique l'intéressa au point qu'il se composa un blason, et sa terminologie le fascinait jusqu'à lui fournir une nouvelle source d'inspiration littéraire (Les minutes de sable mémorial (1894), César Antechrist (1895). La mystique et la cabalistique, la lecture de Rabelais approvisionnèrent son vocabulaire, défi-

nitivement constitué, lors de la publication de *Minutes de sable mémorial*. Les *Gestes et opinions du docteur Faustroll* (1897), calqués sur le quart et le cinquième livre de Rabelais recèlent (c'est le cas de le dire) d'énormes larcins à la langue de l'auteur de Gargantua. Désormais, dans tous ses ouvrages, il abusera des termes techniques, dans l'intention d'*épastrouiller* le lecteur, ce qui rend la lecture de ses œuvres fatigante, car il puisait avec fureur dans tous les glossaires et répertoires modernes et anciens.

M. Carey Taylor a rappelé que l'*Amour absolu*, paru en 1899, tant à cause de son style que de son vocabulaire, où foisonnent termes de zoologie, de botanique, archaïsmes, hellénismes, néologismes et emprunts à l'héraldique, a été considéré comme une tentative de créer une langue irrationnelle, ce qui lui concilie au moins la sympathie des amateurs d'études étymologiques, les autres lecteurs ayant loisir de goûter peu le style factice de cet auteur caméléon trop sensible aux influences extérieures.

Pour qui suit les séances des sociétés savantes (qu'il serait peut-être moins pédant d'appeler sociétés d'étude) les occasions ne sont pas rares de constater que les discussions qui suivent les communications sont parfois plus fructueuses encore que celles-ci. A peine M. Carrey Taylor, de Londres, avait-il achevé son érudit exposé, que M. Charles Chassé, de Paris, apportait avec l'évocation de ses souvenirs, une contribution décisive aux débats. M. Chassé, ancien élève du lycée de Rennes, était le seul de l'auditoire à avoir connu Hébert, le modèle du Père Ubu, professeur de physique et adjoint au maire de Rennes, dont il fit, preuves à l'appui, un portrait tout opposé à la caricature des frères Morin contresignée par Jarry (père putatif du Père Ubu). Hébert était très loin du personnage grotesque représenté par ses élèves : en 1882, il avait soutenu, en Sorbonne, une thèse portant sur la météorologie, qui le place parmi les précurseurs de cette science inexacte.

M. Chassé a connu aussi les véritables auteurs d'*Ubu-Roi*, les frères Morin, tous deux polytechniciens, et ceux qui avaient assisté à la préparation de l'œuvre, un futur acteur et un futur président de tribunal. En 1920 il retrouva à Brest l'un des auteurs, Charles Morin, commandant d'artillerie coloniale, qu'il interrogea sur la formation de certains mots demeurés inexpliqués. Tels ces « côtes de rastron », régal du Père Ubu. Un élève du lycée habitait Rennes, rue du Chapitre. On l'avait surnommé *chapistron*, puis *chastron*. Comme le chat est l'ennemi du rat, *chastron* se métamorphosa en *rastron*. Voilà.

Et pourquoi le « Merdre » liminaire de la pièce, ce « merdre » magique devant lequel plusieurs commentateurs de la pièce se sont

extasiés? « Ah! c'est bien simple — répondit Charles Morin —, n'oubliez pas que nous étions encore des gosses. Nos parents ne voulaient naturellement pas que nous fissions usage du mot tel quel; alors nous avons imaginé d'y intercaler un r. Voilà tout! »

Après avoir indiqué quelques influences subies par les deux auteurs, influences allant des Vies des saints à Madame Bovary, en passant par Monte-Cristo, Gil Blas de Santillane, Rabelais et Byron, M. Chassé donna aux doctes professeurs et aux érudits chevronnés qui l'entouraient ce simple conseil : « Mais il est une source, je crois, où devraient puiser particulièrement les investigateurs; c'est une brochure hebdomadaire illustrée, de caractère scatologique : les Cahiers du colonel Ronchonot (à ne pas confondre avec son concurrent le colonel Ramollot). Morin, qui en était imprégné, en citait de longs passages. Le colonel Ronchonot était, comme Ubu, un homme gros s'exprimant de façon éruptive, chez qui la scatologie tenait beaucoup plus de place que les gauloiseries. Ubu, c'était Ronchonot en civil. Presque tous les enfants de cette époque se délectaient à le lire en cachette, et parmi les adultes les militaires de carrière. Les illustrations faisaient large mesure aux W. C. ancien modèle, avec les images d'excréments ».

Pour montrer à quel point cette publication était populaire, le spirituel congressiste cita encore ce souvenir. Un jour qu'il avait fait venir à la Bibliothèque nationale les exemplaires dépareillés qui existent dans la réserve de Versailles, le vieil employé de la B. N. qui les lui remit lui dit avec un profond respect : « Est-ce que vous comptez reprendre l'affaire?... Il est bien malheureux que des publications comme celles-ci ne paraissent plus. Il n'y a aujourd'hui rien d'intéressant. »

Et pour clore son « observation », M. Chassé prit la peine d'indiquer aux chercheurs que la Bibliothèque historique de la ville de Paris, rue de Sévigné, possède la collection complète du Colonel Ronchonot (dix années), richement reliée, paraît-il, aux armes de la ville de Paris. Cette révélation nous donne une garantie qu'on veillera à sa conservation pour la satisfaction des gens sérieux, qui parfois doivent s'assimiler aux helminthes, dans la préparation de leurs travaux d'exégèse.

Moralité : l'érudition va quelquefois chercher bien loin, et par des voies compliquées, ce qu'elle trouverait à peu de frais à portée de la main, si la chance la favorisait comme en cette circonstance. L'ingéniosité des scoliastes est, souvent aussi, l'ennemie de la vérité.

Robert Laulan.

MÉDITERRANÉE ANCIENNE

LES MANUSCRITS DE LA MER MORTE. — Bien que les découvertes archéologiques aient été nombreuses dans ces quinze dernières années et souvent sensationnelles (rappelons celle du trésor de Vix), aucune n'a eu l'importance et le retentissement de celle des « manuscrits de la mer Morte ». Au printemps de 1948 se répandit la nouvelle que des rouleaux portant des textes de l'Ancien Testament et d'autres écrits en hébreu avaient été trouvés dans une grotte au flanc d'une falaise dominant la mer Morte. Cette trouvaille fut suivie de beaucoup d'autres; malheureusement l'exploration fut loin d'être faite suivant des méthodes scientifiques régulières. L'appât du gain attira les fouilleurs clandestins, bédouins ou autres; il est impossible d'exercer une surveillance rigoureuse dans ces régions semi-désertiques, et l'état de guerre y rendait très difficiles des recherches régulières. Du moins des institutions scientifiques ont réussi à recueillir une abondante moisson de manuscrits complets ou fragmentaires, parfois à des prix exorbitants. Depuis lors, des recherches plus systématiques et moins dévastatrices ont permis d'explorer les grottes (onze sont aujourd'hui connues) dans la falaise au nord-ouest de la mer Morte, et de fouiller les ruines subsistant sur une éminence appelée Khirbet-Qoumran entre la falaise et la mer. D'autres trouvailles ont été faites soit au sud près de l'ouadi Mourabaat, soit dans les ruines d'un couvent byzantin, le Khirbet Mird, mais elles ne semblent pas avoir de rapport avec les premières.

De nombreux spécialistes se sont aussitôt penchés sur les manuscrits pour les déchiffrer, les identifier et les traduire, pour essayer de les dater et d'expliquer comment ils se sont trouvés réunis en ces lieux peu accessibles et difficilement habitables du désert de Juda. La tâche entreprise est énorme et, bien qu'elle avance régulièrement, elle est loin d'être encore achevée. Les résultats acquis en sont progressivement offerts au public, des tentatives d'explication, proposées; quatre livres parus dans ces derniers mois donnent une idée et de l'intérêt de ces recherches et des controverses soulevées.

Quelles sont au juste les trouvailles? Il y a d'une part, occupant la plate-forme du Khirbet-Qoumran, des ruines de bâtiments, plusieurs fois transformés entre le VIIe siècle av. J.-C. et le IIe ap. — la période la plus importante d'occupation se situerait d'après les trouvailles monétaires entre 100 av. et 70 ap. —; à côté s'étend une cimetière d'environ mille cent tombes où les morts, hommes, femmes et enfants, sont couchés, la tête au sud, sans aucun mobilier; des dépôts

d'os d'animaux ont été également enfouis. Dans les grottes de la falaise, dont certaines presque inaccessibles, cachettes plutôt que lieux habitables, ont été trouvés, parfois déposés dans des jarres de terre cuite, des manuscrits copiés sur des rouleaux de cuir, sur des papyrus, et, pour l'un d'entre eux, sur des feuilles de cuivre assemblées en deux rouleaux. Les textes déchiffrés sont rédigés en hébreu ou en araméen (la langue populaire couramment parlée vers le début de l'ère chrétienne) ; ils semblent avoir été copiés à des époques allant du IIe siècle av. J.-C. à la fin du Ier ap. et appartiennent à diverses catégories : il y a des textes bibliques, des textes apocryphes ou pseudépigraphiques pour la plupart déjà connus; d'autres, nouveaux, sont de caractère très différent, car ils semblent avoir été composés pour une secte, tels sont le « Manuel de discipline » ou « rouleau de la Règle », l' « Ecrit de Damas », le « Règlement de la guerre des Fils de Lumière », des Hymnes d'actions de grâce, enfin des commentaires, comme celui d'Habacuc, qui reflètent également les soucis ou les doctrines de la secte. Les deux fragments du rouleau de cuivre portent un texte original et mystérieux, la liste d'une soixantaine de cachettes contenant des trésors fabuleux.

Tous ces manuscrits offrent un intérêt considérable pour l'histoire de la langue et des textes : beaucoup plus anciens que tous ceux que l'on possédait jusqu'ici, ils montrent que pour les textes bibliques, dès cette époque, existaient trois traditions, celle de la Septante, connue auparavant seulement par sa traduction grecque, celle du Pentateuque samaritain, enfin celle qui sera plus tard la tradition massorétique : toutes trois remontent donc au moins au Ier siècle av. J.-C. Notons d'ailleurs que, toutes les trois étant représentées dans les copies trouvées à Qoumran, celles-ci ne constituent pas un tout homogène, leurs auteurs n'ont pas recopié ces textes les uns sur les autres, ne se sont pas soumis à des leçons uniformes.

Au-delà de ces problèmes qui intéressent surtout des spécialistes s'en posent d'autres d'une portée beaucoup plus générale : il s'agit de replacer dans l'histoire que nous connaissons de ce pays, de ses luttes politiques ou religieuses, le ou les épisodes auxquels correspondent ces trouvailles : à quel moment et pourquoi des hommes sont-ils venus à Khirbet-Qoumran? ont-ils effectivement résidé dans ces régions semi-désertiques? qui étaient-ils? et pourquoi ont-ils déposé dans ces grottes-cachettes des manuscrits nombreux et variés? Une dernière question se pose, celle qui peut toucher le plus large public : s'il faut bien rapporter l'essentiel de ces trouvailles aux années comprises entre 100 av. et 70 ap. J.-C., n'est-il pas possible que ces documents apportent quelque lumière sur l'époque où est né et

a vécu Jésus, sur le milieu où il a répandu son enseignement, sur les conditions spirituelles où se manifeste le christianisme?

Répondre à ces questions n'est pas chose aisée. Si des textes semblent contenir des allusions à des personnages contemporains, aux hommes qui ont copié ces textes, à leur vie, à leur idéal et à leurs malheurs, ils le font toujours sous une forme très vague; les grands personnages sont désignés par des périphrases, le « Maître de Justice », le « Prêtre impie », dont on ne sait si elles désignent un personnage particulier, ou une série de personnages exerçant la même fonction. Quand par hasard il y a un nom propre comme celui de Kittim, on hésite à y reconnaître les troupes d'un roi séleucide ou les armées romaines de Pompée. Dans ces conditions, on imagine le large champ ouvert aux hypothèses et aux discussions. L'historien devant ces problèmes peut être tenté de prendre diverses attitudes : il peut être frappé par des concordances et des convergences, essayer d'organiser en un tout cohérent tous les indices ou documents que le hasard et les recherches ont fournis, de reconstruire en somme l'histoire d'un groupe humain dont l'activité expliquerait tout, enfin pour achever sa tâche, de replacer ce groupe dans la société juive de la période qui entoure le début de l'ère chrétienne, sans reculer devant la part d'hypothèse qu'une telle reconstitution comporte; un autre esprit au contraire peut retenir surtout la diversité des trouvailles et se refuser à les considérer comme appartenant au même ensemble.

Dans la première hypothèse, les ruines du Khirbet Qoumran ont été effectivement occupées par des hommes qui y menaient une existence qu'on peut se représenter grâce aux vestiges et aux objets trouvés, grâce aussi aux textes qui nous apprennent leurs règles et les principes de leur organisation; ils mènent une vie de prière et de travail, fabriquant des vases de terre cuite, copiant des manuscrits, dirigés par le « Maître de Justice », en butte aux persécutions du « Prêtre impie ». Ainsi apparaît une communauté « monastique » dont la présence en ces lieux doit s'expliquer par des raisons religieuses et politiques : ces hommes ont fui Jérusalem cherchant un refuge dans le désert, où ils pourraient réaliser leur idéal de vie religieuse, jusqu'au jour où, menacés par la répression romaine de 70 après J.-C., ils se dispersèrent non sans avoir pris soin de mettre en lieu sûr leurs livres, espérant les retrouver plus tard : mais ils ne revinrent jamais. Qui étaient ces purs? Dès le début, en France, M. Dupont-Sommer a proposé d'y reconnaître les Esséniens, secte très attachée à la loi religieuse et qui, d'après Pline l'Ancien, Flavius Josèphe, Philon, s'était établie dans le désert de Juda. C'est cette interprétation qu'expose M. Duncan How-

lett, ancien ministre de la Première Eglise unitaire de Boston (1); après avoir défini l'idéal religieux des Esséniens, il montre dans quelle mesure saint Jean-Baptiste d'abord, Jésus ensuite, peuvent être rapprochés des Esséniens, mais aussi ce qui sépare la doctrine de Jésus et en fait l'originalité. A chaque page, l'auteur indique scrupuleusement la part de l'hypothèse; mais l'ensemble, très cohérent, peut convaincre de nombreux lecteurs.

C'est une attitude radicalement opposée qu'a prise M. Del Medico; pour lui (2), il est impossible qu'un groupe humain nombreux ait vécu de façon permanente à Khirbet-Qoumran, et l'idée d'une « communauté monastique » est en dehors des conceptions de l'époque; il pense qu'il y a eu essentiellement un cimetière avec un personnel réduit qui y était attaché, et que les grottes n'ont pas recueilli la bibliothèque constituée avec soin par un groupe d'homme pieux et studieux, mais un assemblage hétérogène de manuscrits et d'objets condamnés pour une raison ou une autre; ne pouvant être détruits pour des raisons religieuses, ces manuscrits, interdits parce que hors d'usage ou entachés de trop d'erreurs ou hétérodoxes, étaient déposés pour toujours dans une cachette, sorte de cimetière pour objets de rebut qu'on appelle une ghénizah. Sa démonstration trouve de bons arguments dans le caractère varié des livres, dont il donne la traduction : une communauté obéissant à des règles sévères aurait eu, semble-t-il, une bibliothèque plus homogène, suivant une tradition plus ferme. Mais cette explication rencontre à son tour des objections. On s'en rend compte en lisant le livre de M. Millar Burrows, professeur de théologie biblique à l'Université de Yale (3). Dès 1957, il avait fait paraître une première étude sur Les manuscrits de la Mer Morte; il reprend ici la question en tenant compte des plus récentes découvertes et des travaux publiés : on y trouve un aperçu critique des nombreuses hypothèses émises et une mise au point lucide et mesurée.

A son tour, M. A. Dupont-Sommer, qui a informé le public dès le début des trouvailles de Qoumran, puis des développements de ces études, expose aujourd'hui dans un fort volume les résultats qu'il considère comme acquis (4). Il analyse avec sa très grande autorité

(1) *Les Esséniens et le christianisme. Une interprétation des manuscrits de la Mer Morte*, par D. Howlett, traduit de l'anglais par S. M. Guillemin. Préface de A. Dupont-Sommer, Bibliothèque Historique Payot, 1958. Un vol. in-8°, 262 p., 1.200 fr.

(2) *L'énigme des manuscrits de la Mer Morte.* Etude sur la date, la provenance et le contenu des manuscrits découverts dans la grotte I de Qumrân, suivie de la traduction commentée des principaux textes, par H. E. Del Medico, librairie Plon, 1957. Un vol. in-8°, 592 p.

(3) *Lumières nouvelles sur les manuscrits de la Mer Morte*, par Millar Burrows, trad. de l'anglais par Gabrielle Rives, R. Laffont, éd. 1959. Un vol. in-8°, 509 p., 1.400 fr.

(4) *Les écrits esséniens découverts près de la Mer Morte*, par A. Dupont-Sommer, professeur à la Sorbonne, Bibliothèque historique Payot, 1959. Un vol. in-8°, 446 p., 3.000 fr.

les textes, qu'il donne en traduction, pour arriver à une conclusion solidement étayée : pour lui, il n'y a pas de doute que Khirbet-Qoumran a été le refuge des Esséniens; grâce à ces écrits, nous connaissons maintenant mieux leur doctrine et leur vie que leurs contemporains mêmes, qui n'étaient pas initiés, et ce milieu redécouvert fournit des renseignements précieux sur les origines du christianisme qui y plonge ses racines, tout en se distinguant et s'éloignant rapidement de lui.

La comparaison de ces livres peut constituer une excellente leçon de critique historique et révéler les difficultés du travail de l'historien, les discussions (pas toujours sereines!) qu'il suscite. Mais surtout n'est-il pas admirable de retrouver aujourd'hui des lumières nouvelles sur les origines du christianisme?

Antoine Bon.

L'Homme antique et la structure du monde intérieur d'Homère à Socrate, par **René Schaerer,** Bibliothèque Historique Payot, 1958. Un vol. in-8°, 416 p. 1.900 frs). — L'auteur, professeur de philosophie à l'Université de Genève, présente ainsi son livre : « Deux intentions nous ont guidé : retrouver d'abord les vécus de conscience fondamentaux de l'homme antique sous l'infinie variété des expressions qu'ils revêtent dans les textes, sans établir *a priori* de différence entre le mythique et l'historique, le poétique et le rationnel, entre ce qui est communément distingué comme fictif et comme vrai; ensuite éclairer d'une lumière nouvelle, à partir des structures ainsi découvertes, les œuvres maîtresses de la littérature grecque et, par elles, un aspect singulièrement noble de l'homme éternel. » Et voici quelques mots de sa conclusion : « On comprend que l'esprit grec, en raison de cette dominante humaniste, n'ait pu atteindre à la conception biblique d'un dieu volontaire doué de la liberté d'indifférence et d'une puissance créatrice absolue. Le surnaturel apparaît en Grèce comme la pointe extrême du naturel, et son action sur l'avenir se borne à résoudre les ambiguïtés que la vie lui propose, solution qui est encore et autrement ambiguë, car elle relève du sacré. Le dieu antique n'est pas un Infini qui invente, mais un Supérieur qui préfère à la fois une fin adorable et une hypothèse efficace. Il exerce en toute dignité cette fonction de moyen terme. » Nous suivrions parfois plus volontiers les analyses de l'auteur si elles étaient présentées dans un vocabulaire plus simple. Mais on y retrouve avec intérêt les grandes œuvres de la littérature et de la pensée grecques étudiées d'un point de vue personnel et suggestif.

Empédocle d'Agrigente, par **Gilles Nélod,** Collections Lebègue et Nationale, n° 126. Edit. de l'Office de Publicité, Bruxelles, 1959. Un vol. in-16, 108 p., 2 pl. hors-texte, 65 fr. b. — On ouvre toujours avec intérêt un livre consacré à l'un des premiers penseurs grecs, curieux d'y découvrir une étape de cette histoire merveilleuse qui permit aux Grecs de s'élever en deux siècles des premiers efforts de réflexion jusqu'à la hauteur de Socrate. Toute étude de ce genre est difficile, étant donné la rareté des sources. Empédocle est particulièrement attirant, par sa personnalité étrange et mystérieuse « tour à tour homme politique, philosophe, médecin, thaumaturge, poète et demi-dieu », comme par ce qu'on peut deviner de sa pensée : vivant, semble-t-il, entre 490 et 430 environ, il a rassemblé tout ce que ses prédécesseurs avaient déjà accumulé de connaissance, pour enrichir ce patrimoine par ses observations personnelles, et pour construire un système original d'explication du monde, qui eut de longues survivances. L'auteur a réuni avec conscience tout ce qu'on peut savoir sur ce philosophe et, s'appuyant sur les extraits

conservés de ses œuvres, il présente une reconstitution assez claire et cohérente de l'homme et de son système.

La dislocation d'un empire. Les premiers successeurs d'Alexandre le Grand (323-281/280 av. J.-C.), par **Paul Cloché,** Bibliothèque Historique Payot, 1958. Un vol. in-8°, 302 p., 2 cartes, 1.700 fr. — Les travaux de M. P. Cloché sur le IVe siècle grec sont bien connus : il a consacré sa vie à étudier l'histoire de cette période si riche et politiquement si décevante pour les cités grecques; après Philippe II de Macédoine, après l'œuvre d'Alexandre le Grand, qui ont été l'objet de ses derniers livres, il raconte aujourd'hui les 42 années qui suivirent la mort du conquérant, période chargée d'événements, de conflits, de rivalités compliquées et souvent mal connues : l'auteur fait un récit aussi clair que possible où l'on voit se dégager peu à peu, sur les ruines du grand empire éphémère, ce qui sera les grands royaumes hellénistiques. C'est la formation d'un monde nouveau qui n'est plus celui de la Grèce classique. Y a-t-il eu dans ce morcellement des causes profondes, des facteurs ethniques ou de civilisation, autre chose que des événements fortuits et des ambitions personnelles? Les sources historiques le laissent bien mal voir.

Saint Paul, sa vie et son temps, par **J. Perez de Urbel,** traduit de l'espagnol par D. P. de Pedrals. Bibliothèque Historique Payot, 1958. Un vol. in-8°, 346 p. 1.600 fr. — Un R. P. Bénédictin nous conte avec autant de conscience érudite que d'admiration passionnée la vie du grand apôtre que fut saint Paul. Il s'efforce à la fois de faire revivre le personnage, de faire comprendre son œuvre, évoquant les diverses régions du monde romain qu'il a parcourues, les milieux sociaux où il a prêché : en un mot il retrace le rôle considérable qu'il a joué dans la formation des premières communautés chrétiennes et dans la diffusion de la religion nouvelle hors de Palestine. La traduction est correcte, malgré quelques formes surprenantes dans les transcriptions des noms grecs; pourquoi aussi appeler Cicéron de ses noms moins connus Marcus Tulius (sic)? Une attachante vie de saint.

César, par **Jacques Madaule.** Collection « Le temps qui court », n° 13. Editions du Seuil, 1959. Un vol. in-12, 189 p. — On sait combien séduisante est la présentation des petits volumes des Editions du Seuil; celui-ci ne manque pas à la règle : l'illustration y est comme toujours originale, abondante et variée. Je regrette cependant que souvent les éditeurs soient si avares de renseignements sur ce que représentent les photographies, et dans ce volume, l'illustration empruntée pour une bonne part à des manuscrits médiévaux ne laisse pas de surprendre : on ne voit pas ce qu'un miniaturiste du XIIIe siècle peut nous apprendre sur César. Je préfère donc nettement le texte, excellent, où l'auteur a évoqué avec une érudition précise et élégante la vie et l'œuvre de César; l'œuvre est une des plus considérables de l'histoire, je l'ai rappelé à propos d'une chronique récente sur « les Césars »; mais si l'historien peut pénétrer cette œuvre, l'homme lui-même, constate M. J. Madaule, reste pour nous énigmatique.

Alésia et les ruses de César, par **Jérôme Carcopino.** Flammarion éditeurs, 1958. Un vol. in-12, 219 p., 5 fig. dans le texte, 8 pl. hors-texte. — Il n'y a pas d'énigme dans l'œuvre de César pour M. J. Carcopino : avec autant de pénétration que d'ingéniosité et d'érudition, il retrace ici un épisode capital de la carrière de ce grand capitaine et de notre histoire nationale : l'ensemble des manœuvres qui permirent au Romain d'enfermer Vercingétorix sur le plateau d'Alésia. Il perce à jour avec une parfaite assurance les intentions de chacun des protagonistes de cette tragédie dont César est le vainqueur et le héros, et Vercingétorix la triste victime. Cette étude savante et brillante démontre péremptoirement que l'Alésia de César doit bien être située au-dessus des Laumes, près d'Alise-Sainte-Reine en Côte-d'Or.

Bulletin de l'Association Guillaume Budé, Editions Les Belles-Lettres. — Dans le fascicule 4 de 1958 (Lettres

d'Humanité, XVII), signalons en particulier la traduction par M. A. Dain d'une *Vie de Sophocle*, découverte il y a peu, *La théorie de l'âme chez Lucrèce*, par P. Boyancé, une chronique sur Kazantzakis, d'A. Mirambel. Le fascicule 1 de 1959 donne, outre des nouvelles de la vie de l'Association, la 1re partie d'une étude historique de J. Baelen sur *L'Acropole pendant la guerre de l'indépendance*. — A. B.

VARIÉTÉS

LA PUBLICATION EN FEUILLETON DE « LA FORTUNE DES ROUGON », D'EMILE ZOLA. (Lettres inédites.) — On sait que La Fortune des Rougon **fut publié en feuilleton dans** Le Siècle, **du 28 juin au 10 août 1870, et du 18 au 21 mars 1871. L'aggravation des hostilités en août 1870, puis la capitulation de Sedan et le siège de Paris, avaient empêché que la totalité du roman ne fût livrée sans interruption aux lecteurs.**

Paul Alexis, qui recueillit les souvenirs d'Emile Zola en 1882, affirme que l'écrivain avait commencé de rédiger en mai 1869; quand Alexis fut présenté à Zola, vers le 15 septembre 1869, le roman « était sur le chantier », et l'auteur en lut quelques pages à ses visiteurs. Le 15 juillet 1870, Zola écrivait à Edmond de Goncourt qu'il en achevait la rédaction « au jour le jour ». Mais divers indices montrent qu'il avait entrepris La Curée **dès les premières semaines de 1870. Il est très probable, sans qu'on puisse le vérifier absolument, que** La Fortune des Rougon **était presque entièrement écrit à la fin de 1869. Plusieurs lettres, adressées à Zola en 1869 et 1870, rendent l'hypothèse vraisemblable, en même temps qu'elles permettent d'expliquer dans quelles circonstances le romancier fit accepter son texte par** Le Siècle, **et pourquoi ce journal retarda de six mois sa publication.**

●

De nombreux romanciers, et non des moindres, se disputaient l'accès au feuilleton du Siècle, **car le tirage de ce grand quotidien de l'opposition modérée dépassait de loin celui de tous les autres journaux parisiens (1). Il fallait à un jeune écrivain de sérieux appuis pour se glisser dans la place.**

Outre que le Siècle **ne répugnait point à patronner une œuvre qui rappelait les origines sanglantes du Second Empire, l'écrivain rencontra la sympathie et l'appui de deux rédacteurs influents dont il avait cité les œuvres dans ses chroniques de** La Tribune **et du** Gaulois, **et auxquels il avait emprunté une partie de la documentation réunie pour son**

roman : Eugène Tenot, auteur de La Province en décembre 1851, **et Taxile Delord, auteur d'une** Histoire du Second Empire. **Il trouva également un accueil favorable auprès du rédacteur en chef, Edmond Texier (2).**

L'affaire se négocia en juillet-août 1869. Le 1er juillet 1869, Le Siècle **annonçait qu'il publierait successivement, après** Hélène Duplessis, **de Léopold Marchal, le 4e volume de l'**Histoire d'un Paysan, **d'Erckmann-Chatrian,** Création et Rédemption, **d'Alexandre Dumas, les** Demoiselles de Saint-Denis, **d'Alexandre de Lavergne, l'**Ile aux Diamants, **d'Emmanuel Gonzalès,** La Vivandière, **de Léon Gozlan,** La Belle Rivière, **de Gustave Aymard, et toute une liste de romans et nouvelles signés de Louise Colet, Paul Féval, Charles Yriarte, Henri de Lacretelle, Champfleury, etc. D'Emile Zola, il n'était point question. Or le 27 août 1869, Alexandre de Lavergne (3) répondit en ces termes à une lettre de Zola qui n'a pas été retrouvée, mais dont il est facile de déduire le contenu :**

Dieppe le 27 août 1869

Mon cher confrère

Je suis à Dieppe depuis un mois, et cela vous expliquera le retard de ma réponse. Mon roman (4) en cours de publication au **Siècle** a en tout 30 chapitres. Le numéro de ce jour contient le 10e. Restent donc 20 chapitres à publier ce qui, à raison de 5 par semaine au maximum vous donne un bon mois de répit. Nous arriverons donc pour les premiers jours d'octobre, ce qui est une excellente époque que j'eûsse choisie de préférence, si je ne m'étais engagé vis-à-vis d'Emond Texier pour paraître plus tôt.

Merci de tout ce qu'il y a d'aimable et d'affectueux pour moi dans votre message. Vous savez toutes les sympathies que je vous ai vouées. C'est donc avec un vrai plaisir que j'apprends votre collaboration prochaine au feuilleton du **Siècle** qui ne pouvait choisir dans les rangs de la jeune littérature une meilleure recrue que vous. Je vous serre la main bien cordialement à un titre de plus c'est le salut de la vieille garde, qui descend, à la jeune garde qui monte

Tout et toujours à vous
Alex. de Lavergne

P.-S. Voyez-vous toujours M. Asseline (5)? Il y a bien longtemps que je ne lui ai donné signe de vie, moi aussi, et je m'en accuse. Soyez auprès de lui, je vous prie, le cas échéant, l'interprète de mon meilleur souvenir.

1er juillet, 27 août : Ce sont donc les deux dates entre lesquelles Zola obtint de la direction du Siècle **l'assurance que son roman allait être introduit dans la liste des feuilletons annoncés, et publié quasi immédiatement.**

Espérances illusoires. De fait, La Fortune des Rougon **précéda, dans les colonnes du** Siècle, La Vivandière, **de Gozlan,** et **La Belle Rivière,**

de Gustave Aymard, pourtant annoncées dès juillet 1869. Mais il était difficile à Edmond Texier, si bien intentionné qu'il fût à l'égard de Zola, de lui faire céder le pas par des feuilletonnistes chevronnés comme Dumas ou Erckmann-Chatrian. Et Zola dut attendre, non sans déconvenue. Il vit passer, après Les Demoiselles de Saint-Denis (6), L'Histoire d'un Paysan (7), **un roman de Champfleury :** L'avocat trouble-ménage (8), **un interminable feuilleton d'Alexandre Dumas :** Création et Rédemption (9), **et pour finir un roman de Pierre Cœur :** Les Bordjia (10). **C'est sans doute à une manifestation d'impatience de Zola que répondait cette lettre de Texier, du 17 novembre 1869 :**

Cher Monsieur Zola,

On tient pour Champfleury qui ne fait du reste que dix-huit feuilletons. Je l'ai vu, je lui ai parlé de votre situation exceptionnelle mais il m'a répondu que la sienne n'était pas non plus des plus agréables. Bref il ne me fait pas du tout l'effet de quelqu'un qui céderait son tour.

bien à vous,
Ed. Texier.

Résumons : Alexandre de Lavergne, en août 69, prévient Zola qu'il dispose d'au moins un mois pour achever son roman. En septembre, Paul Alexis prend connaissance de plusieurs extraits de l'œuvre. En novembre, Edmond Texier fait observer à Zola, pressé de publier, que ses besoins d'argent ne justifient pas un bouleversement de l'ordre prévu pour la publication des feuilletons. On peut admettre que l'essentiel de la rédaction de La Fortune des Rougon **a tenu dans les mois de juillet à novembre 1869.**

●

Zola n'avait pas que des amis à la rédaction du Siècle. **Peut-être certaines influences occultes retardèrent-elles à plaisir la publication de** La Fortune des Rougon. **En tout cas, l'écrivain ne se satisfit pas d'une attente silencieuse. Il fit agir auprès de Texier une autre de leurs relations communes : Adolphe Belot.**

Adolphe Belot, dramaturge oublié aujourd'hui, avait lié amitié avec Zola en 1864-65. Ils échangèrent avant 1870 une abondante correspondance, dont il ne reste malheureusement que les lettres de Belot à Zola. En 1865, Belot avait présenté au Comité de lecture de l'Odéon une comédie en un acte de Zola — sans succès (11). **En retour, Zola avait cité son nom à plusieurs reprises, dans ses articles de critique. En janvier 1870, Adolphe Belot publia un roman qui fit scandale par son sujet voisin de celui de** Mademoiselle de Maupin : Mademoiselle Giraud, ma femme. **Dix-huit éditions en deux mois : les critiques**

avaient condamné l'ouvrage avec véhémence, pour outrage aux bonnes mœurs, et servi du même coup sa publicité. Le sujet était à la mode : Arsène Houssaye allait lui affecter un chapitre de ses Courtisanes du Monde, **et Zola lui-même en tirer deux personnages secondaires de** La Curée (12). **Zola, intéressé par l'apparente audace de ce roman, et par ses prétentions à l'analyse impitoyable des vices contemporains, ne refusa pas son assistance à Belot. Il lui proposa un compte rendu de son livre, lui suggérant de le faire publier par le** Siècle... **Opération habile, si elle réussissait : d'une part, Zola rappelait ainsi discrètement à Texier ses engagements antérieurs, et prenait pied au** Siècle; **d'autre part, il plaçait dans le journal le plus lu de Paris une déclaration retentissante en faveur d'un livre maudit.**

Mon cher ami,

lui répondit Belot en février,

Je viens de voir E. Texier. Il est tout à fait d'avis que mon livre fait trop de bruit pour qu'on puisse le passer sous silence au **Siècle**. L'idée de vous charger de l'article lui sourit beaucoup et il vous abandonne si vous le jugez à propos les six colonnes du feuilleton. Il désire s'entendre avec vous à ce sujet et vous prie de le venir voir un de ces matins, le plus tôt possible.

Cette petite affaire dépend donc maintenant de vous, mon cher ami, et je compte sur votre bon vouloir. Un article de vous, dans un journal comme **Le Siècle**, peut m'être très utile. Je ne vous demande pas d'être indulgent, écrivez suivant votre conscience; je vous prie seulement de constater que mon livre a été sérieusement pensé, sérieusement écrit; et que j'ai pu me tromper et le croire moral. Vous serez bien aimable de me prévenir quand le dit article sera fait. Mille fois à vous.

A. Belot.

Si vous désirez des places pour le Vaudeville, écrivez-moi deux mots et prévenez-moi du jour choisi par vous.

Que se passa-t-il exactement? Il est difficile de le savoir. L'article fut écrit, élogieux. Les éloges, au reste, s'adressaient plus aux principes prêtés à Belot qu'à l'œuvre qui voulait en être l'application :

« Je sais bien qu'il est de bon ton de cacher le vice pour permettre à la vertu de vivre sans rougir. On fait vraiment la vertu d'une constitution trop faible. C'est bien parce qu'elle est la vertu qu'elle peut tout entendre.

« D'ailleurs, pas d'hypocrisie, n'est-ce pas? On est très savant aujourd'hui. On se contente de se confier tout bas ce qu'on défend aux moralistes de flétrir tout haut. M. Belot n'a rien appris à personne, n'a troublé aucune innocence, en racontant la liaison monstrueuse de deux anciennes amies de couvent. Cette histoire-là court notre société gâtée jusqu'aux moelles. Le crime de l'auteur est

simplement d'avoir troublé la quiétude des gens qui préféraient se raconter l'histoire en question entre deux portes, à la voir circuler librement avec toutes ses conséquences vengeresses. Et, comme pour le punir d'arracher le voile, on cherche à lui faire expier son audace en lui prêtant toutes les intentions de scandale que l'on met dans son livre. »

Mais Le Siècle, **effrayé peut-être, ne tint pas les promesses que Texier avait faites à Belot, et ne publia pas l'article de Zola. A vrai dire, ce texte ne répondait pas au genre du journal, dont la clientèle n'appréciait guère les pages de doctrine. Adolphe Belot fut très embarrassé :**

J'ignore, mon cher Zola (13), quel est le sort réservé à votre excellent article. Texier, lorsque je serai parvenu à le trouver, ce qui est difficile, le voudra-t-il reproduire? S'il ne le veut pas, qu'en ferai-je?

Je ne puis pas le donner au **Figaro**, Duchesne a parlé, au **Gaulois**, Dommartin prépare son article; aux journaux du même genre qui ne sont ni le **Figaro**, ni le **Gaulois**, je trouve que votre prose est trop sérieuse pour eux. Restent les journaux de l'opposition : l'**Opinion Nationale** a son rédacteur qui me lit en ce moment, le **Cons.** (14) est bien craintif. Aux autres, je ne connais personne.

Si donc, vous aviez un placement sûr vous me rendriez un nouveau service et je serais vraiment désolé de voir perdre un article si bien fait et qui est dans le sens que je désirais.

En tout cas je vous remercie bien cordialement et me dis tout à vous.

A. Belot.

L'article ne parut finalement nulle part. Zola, beau joueur, le laissa à Adolphe Belot, et il servit de préface à une édition ultérieure de Mademoiselle Giraud, ma femme, **sous la signature transparente de Thérèse Raquin (15).**

La tactique de Zola avait partiellement échoué. Mais cet incident lui avait permis de garder le contact avec le rédacteur en chef du Siècle. **Entre temps, il avait perdu sa chronique du** Gaulois, **mais il était entré à la** Cloche, **devenue quotidienne en décembre 1869; il avait commencé** La Curée; **la** Tribune **s'était sabordée, mais le** Rappel, **journal des frères Hugo, acceptait quelques articles de lui. Tant bien que mal, la « soudure » était assurée... Il était dit cependant que la malchance poursuivrait la** Fortune des Rougon **: retardé dans sa publication en feuilleton, suspendu à quelques jours de sa dernière livraison, le roman ne pourrait paraître en librairie qu'en octobre 1871, soit près de deux ans après son achèvement. Encore, l'effondrement du Second Empire allait-il en restreindre la diffusion, en lui faisant perdre, momentanément, de son actualité polémique (16).**

Henri Mitterand.

(1) D'après Villemessant, en octobre 1868 : **Le Siècle**, 36.000; **La Patrie**, 15.000; **La Liberté**, 14 à 18.000; **L'Opinion Nationale**, 12.000; **La Presse** et **Le Temps**, 9.500; **Le Journal des Débats**, le **Constitutionnel**, **La France**, 8.500; **L'Union**, 7.000; **La Gazette de France**, 6.500; **Le Monde**, 5.200; **Le Pays**, **L'Univers**, **L'Etendard**, **L'Epoque**, de 2.500 à 4.200. **Le Gaulois** indiquait lui-même qu'il tirait à 25.000.

(2) Le nom de Zola n'était pas inconnu des grands patrons de la presse parisienne. Villemessant avait publié le **Vœu d'une Morte** dans **l'Evénement** en 1866; Arsène Houssaye **Thérèse Raquin** (sous le titre : **Un Mariage d'Amour**) dans **l'Artiste** en 1867; Henry Bauer **Madeleine Férat** (sous le titre **La Honte**) dans **l'Evénement Illustré**, en 1868. Zola avait été ou était encore le collaborateur régulier du **Petit Journal**, de **l'Evénement**, du **Figaro**, de la **Tribune**, du **Gaulois**, etc.

(3) Zola le connaissait depuis 1864. De Lavergne, haut fonctionnaire de l'Instruction Publique, et grand fournisseur de romans-feuilletons pour les journaux parisiens, était édité chez Hachette, où Zola dirigeait le service de publicité. Il rédigeait, de plus, des comptes rendus dramatiques et littéraires, pour lesquels Zola lui rendait quelques services. On a conservé quelques-unes des lettres que Zola reçut de lui entre 1865 et 1869.

(4) **Les Demoiselles de Saint-Denis.**

(5) Louis Asseline avait été le collègue d'Emile Zola à la librairie Hachette, puis son collaborateur à la rubrique littéraire de la **Tribune** en 1868.

(6) Du 11 août au 6 octobre 1869.

(7) Du 16 octobre au 15 novembre 1869.

(8) Du 21 novembre au 25 décembre 1869.

(9) Du 29 décembre 1869 au 22 mai 1870.

(10) Du 24 mai au 20 juin 1870.

(11) **La Laide**, inédite.

(12) Adeline d'Espanet et Suzanne Haffner, les deux « amies » de pension.

(13) La lettre n'est pas datée (sans doute fin février).

(14) **Le Constitutionnel.**

(15) Il a été recueilli dans **Mélanges, Préfaces et Discours**, édit. Bernouard, p. 185-188.

(16) Des quatre lettres inédites ici reproduites, les deux premières appartiennent à la collection du Docteur Jacques Emile-Zola; les deux autres à la Bibliothèque Nationale, Manuscrits, Nouvelles acquisitions françaises, N° 24.511, feuillets 117-118, et 122-123.

VARIÉTÉS

QUELQUES STROPHES DU « MAL-AIME ». — Il arrive souvent qu'à la lecture d'Apollinaire nous avancions dans le poème en nous heurtant à chaque page à des énigmes d'aspect insoluble : évocation de légendes antiques, rhénanes ou slaves, allusions historiques ou vocables rares que se refusent à nous livrer les dictionnaires courants.

Et voici qu'au lieu de l'émotion poétique attendue, ces vers dont cependant nous devinons la beauté, nous deviennent hostiles et pénibles. Tracassés que nous sommes par ces obscurités, le poème en perd son unité, sa limpidité s'altère, notre esprit s'égarant dans l'érudition.

Aussi avons-nous voulu nous livrer à l'humble tâche du commentateur qui, expliquant le poème ad litteram, **en faciliterait la simple compréhension matérielle, puisque après le rêve et le charme musical, il plaît à notre esprit de comprendre et d'aller plus avant, donnant par là au poème un éclairage nouveau.**

Dans la Chanson du Mal-Aimé, **nous avons choisi de parler de la « Réponse des Cosaques Zaporogues au Sultan de Constantinople ». Quatrième exemple de la fidélité du poète à ses souvenirs amoureux, cette réponse constitue le deuxième intermède.**

Comparant la version définitive dans Alcools **à celle, originale, du** Mercure de France **de mai 1909, nous constatons de nombreux changements. Les strophes 25 et 26 ont été insérées par après, ainsi que le sous-titre, entre les strophes 23 et 24. D'autres changements sans importance ont été apportés : str. 22, vers 1 : « croissant » est devenu « Croissant »; str. 22, vers 3 : « tout puissant » est devenu « tout-puissant »; au vers 4 : « cosaques » devient « Cosaques »; et enfin str. 23, vers 4 : « Puis répondirent » devient « Et répondirent ».**

D'aucuns, dont Léautaud, préfèrent de loin la première version, moins brutale, moins forte.

Quand j'ai lu pour la première fois la **Chanson du Mal-Aimé** — qui n'est pas celle qui est dans le volume, car il l'a abîmée ensuite — j'ai été transporté (1).

Dans ce même livre Léautaud confie à R. Mallet : (p. 113)

...quelle œuvre étonnante et trouble! La première version était plus belle que la seconde. Il y a fourré ensuite les Cosaques Zaporogues qui n'y figuraient pas.

Cependant on comprend mieux cet intermède violent qui rompt brutalement la mélancolie du poème quand on connaît l'exaspération d'Apollinaire devant la froide puritaine : Annie Playden. Les lecteurs assidus d'Apollinaire ne sont pas sans savoir que ces ruptures de ton, ces changements brusques sont caractéristiques de sa poésie.

La réponse proprement dite existe en manuscrit détaché où ne se lisent que ces trois strophes. D'aucuns en ont conclu que G. Apollinaire ne les a pas composées originellement pour la Chanson **et ne les a insérées qu'après. Depuis trois strophes cependant le poète**

(1) *Entretiens avec Robert Mallet.* Paris, Gallimard, 1951, p. 276.

annonçait cette réponse et il avait donné déjà la première lettre, celle du Sultan de Constantinople.

De ce manuscrit conservé au Fonds Doucet, Mme Jeanine Moulin a fourni le texte dans son livre : Guillaume Apollinaire. Textes inédits (2). Une seule imprécision relevée d'ailleurs par M. Décaudin : il n'y a pas chaque fois trois points de suspension, mais autant de points qu'il y a de lettres dans les mots discrètement omis (3).

Avec la permission de Mme J. Moulin nous donnons ici ce manuscrit qu'elle a fait connaître :

Plus criminel que Barrabas,
Cornu comme les mauvais anges,
Quel chevalier es-tu là-bas,
Sorti d'un ... Sultan qui manges
Ce que Satan .... aux sabbats?

D'yeux arrachés à coups de pique,
Tu t'es fait un collier affreux
Poisson pourri de Salonique,
Ta mère fit un ... .
Et tu naquis de sa colique

Bourreau de Podolie, amant
Des femmes que tes soldats ....
Groin de cochon ... de jument,
Tes richesses garde les toutes
Pour payer tes médicaments.

Des cosaques il n'est pas besoin de dire que c'étaient des populations guerrières de l'Ukraine et des bords du Don. Au XVe siècle, les princes moscovites les utilisèrent pour coloniser les steppes et s'opposer aux invasions turques et tartares. Furieusement attachés à leurs steppes, ils refusèrent tout compromis avec l'envahisseur, en l'occurrence le Sultan de Constantinople. Modèles de fidélité, le poète d'origine polonaise les introduit dans ses vers comme quatrième image de sa propre fidélité. Les strophes 22 et 23 sont des offres faites aux Cosaques pour qu'ils abandonnent leurs steppes, leur religion orthodoxe en faveur du Sultan et de Mahomet, dont ils porteront le Croissant. Ces vers ne présentent pas de difficultés.

Barrabas, suffisamment connu par l'Evangile, était condamné pour crime de sédition et de meurtre; il est passé dans la langue populaire comme synonyme d'une figure rébarbative, d'un aspect sauvage et méchant.

Au lieu de Belzébuth, nom du chef des démons dans l'Ecriture Sainte, Apollinaire avait d'abord écrit « chevalier »; nous verrons pourquoi.

(2) Genève, Droz, 1952.
(3) *Revue des Sciences Humaines*, avril-juin 1952, n° 66.

Notons que les sabbats où se réunissaient sorciers et sorcières étaient toujours présidés par le diable.

Suivent alors deux strophes brutales et parfois vulgaires. Beaucoup, disions-nous, ont regretté ces vers pleins d'injures. Apollinaire lui-même en 1909 n'osa pas les publier; elles étaient écrites cependant puisque les deux strophes décriées figurent sur le même manuscrit que la première. Il n'osera qu'en 1913, davantage engagé dans les mouvements modernistes, davantage installé en littérature. Faut-il chercher un sens précis à toutes ces injures? Il semble que l'essentiel des strophes 25 et 26 soit l'énumération des choses peu ragoûtantes attribuées au Sultan. Pourquoi le poisson est-il de Salonique? Pourri répondrait-il à l'impression de corruption que l'on pourrait éprouver devant cette ville hétérogène et cosmopolite où se rencontrent toutes les races des Balkans, d'Europe et d'Asie Mineure? Salonique se trouve être un port et il fallait une rime. Les « sommeils affreux » le sont naturellement par les cauchemars qui les hantent. L'image des yeux arrachés et enfilés en collier était déjà dans l'esprit du poète et a influencé celle de la succession des nuits de cauchemar. Le manuscrit nous montre d'ailleurs qu'elle fut écrite en premier lieu. Quant à la curieuse naissance du Sultan, on en trouve une semblable dans Le Poète Assassiné (4), mais cette fois au lieu de la mère c'est le père de Croniamantal qui... manque de retenue.

Cette dernière strophe est assez obscure; comme souvent chez Apollinaire le manuscrit nous éclairera. Disons tout de suite que le « de » dans « Bourreau de Podolie » n'indique pas la provenance mais l'objet. La Podolie qui fit partie de la Pologne jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle s'étend sur la rive gauche du Dniester moyen. Les Sultans la convoitèrent longtemps. Elle leur fut cédée le 5 octobre 1672, au traité de Bucac.

A l'audition, d'autant plus qu'Apollinaire lisait son vers sans pause ni coupe « amant » semble apposé à « Bourreau »; le vers suivant en devient incompréhensible. Nous fiant au A majuscule, nous pouvons croire qu'une nouvelle injure commence : « Amant / Des plaies des ulcères des croûtes ». « Amant » devrait alors être pris dans un sens assez large : qui vit avec, qui est couvert de plaies ou peut-être les aime. Puisque, après tout c'est du texte définitif que s'occupe le lecteur et qu'il lui plaît d'y trouver un sens, on pourrait rapprocher « Amant » du mot « aman » qui désigne l'une des ablutions en usage chez les Turcs. Le mot est rare, l'injure serait recherchée. Mais à l'origine, dans le manuscrit, ces vers étaient tout autres.

(4) *Le Poète Assassiné*, Paris, 1927, p. 23.

Une virgule en effet séparait « Amant » de « Bourreau de Podolie », mais « amant » possédait un déterminatif plus logique.

Amant / Des femmes que tes soldats ....

Sous ces chastes points nous devinons les déboires amoureux survenus au Sultan, nous devinons les faveurs dont jouissaient ses soldats auprès de la Sultane. Apollinaire avait besoin d'une rime en « -outent » semblable à celle que nous lisons dans Cartes Postales VII (5)**. Il est curieux de constater que ces points de suspension cachent chaque fois quelque verdeur; Apollinaire eût-il reculé, par pudeur, devant des mots que nous savons qu'il aimait? Il est vrai que dans ce brouillon, il n'avait nul lecteur à scandaliser. Dans la version définitive, Apollinaire a jugé bon de supprimer ce vers de la troisième strophe et de le remplacer par celui que nous lisons dans** Alcools **: « Des plaies... etc. », sans rien changer pour cela au vers précédent, si ce n'est la majuscule :**

« Bourreau de Podolie Amant »

Ce vers est d'ailleurs très beau et d'une musicalité parfaite. Dans Les Fiançailles (6)**, poème fort obscur, nous avions vu le poète se livrer à des jeux semblables; sans avertir par des points de suspension ou changer le contexte, il supprimait un vers ou un groupe de vers essentiels à la compréhension. De là ces obscurités qui, si elles nous déroutent, nous surprennent, n'en sont pas moins, parfois, pénibles.**

Apollinaire avait beaucoup lu et sa mémoire était vaste. Si l'on refaisait ses lectures, innombrables seraient les broutilles que l'on pourrait découvrir dans son œuvre, nombreuses les difficultés qui en seraient élucidées.

Dans la Revue des Etudes Slaves, **Elie Borschak (7) fait des fausses lettres historiques des Cosaques et du Sultan une intéressante étude. Dans les plus anciens Kuranty, dit-il, dès 1621, on rencontre déjà une « Lettre du Sultan au roi de Pologne »; nous en citons un passage :**

Nous, Sultan sérénissime et invincible, tsar tout-puissant et ange de Dieu, ...

Suivent alors les pires menaces contre le roi de Pologne et l'envoi du sabre ensanglanté. Borschak démontre que cette lettre est un faux, puisque jamais il n'y eut de guerre entre la Turquie et la

(5) *Cartes Postales VII, Poésies Libres*, A l'Enseigne de la Liberté choisie, Amsterdam, 1948, p. 22.
(6) Mme J. Moulin en a également donné les manuscrits qui en permettent la compréhension, *op. cit.*
(7) *La lettre des Zaporogues au Sultan* (Rev. des Etudes Slaves, 1950, t. XXVI, fascicule 1-4).

Moscovie. Mais dans l'expression « tsar tout-puissant » nous croyons reconnaître le vers « Je suis le Sultan tout-puissant ». Un autre faux, daté de 1636 se trouve dans la Chronique Cosaque dite de Perejaslav. Il s'agit cette fois de la lettre du Sultan Osman à Sigismond III. De nombreux autres faux, tous d'origine polonaise, ont suscité la correspondance Sultan-Zaporogue qui parut pour la première fois dans Le Chronographe **de 1696. On y lit la lettre du Sultan aux Cosaques de Cyhyryn, datée du 7 juillet 1678, et celle des Zaporogues dont nous citons quelques lignes :**

Sultan, fils maudit du Sultan turc, compagnon de Satan, (...), Sultan de Turquie, litière des Grecs, cuisinier de Babylone, maréchal-ferrant de Jérusalem, charron d'Assyrie, brasseur de la Grande et de la Petite Egypte, porcher d'Alexandrie, roulier d'Arménie, (...) ravisseur de Kaménec en Podolie, roi des Ladres et des bouffons, etc....

Il a été fait mention de la Podolie, l'auteur de la lettre a fait suivre chacune de ses injures d'un nom de ville, comme Apollinaire dans « Poisson pourri de Salonique » et enfin une injure « roi des Ladres » nous fournit l'origine de ces vers :

Des plaies des ulcères et des croûtes
....
Tes richesses garde-les toutes
Pour payer tes médicaments

De la réponse des Cosaques on possède enfin une version en Ukrainien moderne.

Toi, Satan turc, frère et compagnon du diable maudit et secrétaire de Lucifer! Quel piètre chevalier tu fais; le diable c... et toi avec ton armée vous le mangez.

Suit alors un juron mettant en cause la mère du Sultan. Par décence, Borschak se refuse à le traduire, mais il donne en note, p. 104, le texte ukrainien; nous le fîmes traduire, mais il est tout aussi incomplet que la traduction. Heureusement il en donne la teneur et le poème d'Apollinaire nous éclaire davantage encore.

D'autres passages :

Cuisinier de Babylone, charron de Macédoine, brasseur de Jérusalem, écorcheur d'Alexandrie, porcher de la Grande et de la Petite Egypte, cochon arménien, carquois tartare, bourreau de Kaménec, voleur de la Podolie, petit-fils du serpent, bouffon du monde entier, (...) hure de cochon, c.. de jument, chien de boucher, front non baptisé. (..)
Signé : L'Otoman en chef Zacharcenko avec tous les Zaporogues.

Ce faux ne se trouve pas dans les ouvrages scientifiques, mais dans les livres de vulgarisation teintés de romantisme, tels que ceux

d'Evarnickij (Javornyc'kyj en ukrainien). C'est lui qui fournit à Repine la documentation pour son tableau « Les Zaporogues écrivant une lettre au Sultan ». Nombreuses sont les expressions de cette lettre que Guillaume Apollinaire reprendra dans le poème d'Alcools ou dans le manuscrit que nous avons donné. On pourrait en faire un relevé en colonnes :

Quel piètre chevalier tu fais	Quel chevalier es-tu là-bas (brouillon str. 1).
Le diable c... et toi avec ton armée vous le mangez	... Sultan qui manges ce que Satan .... aux sabbats (br. 1). Nourri d'immondice et de fange (**Alc.** str. 24).
... de Babylone, ... de Macédoine, ... de Jérusalem, ... d'Alexandrie	... de Salonique (brouillon str. 2, **Alcools** str. 25).
bourreau de Kaménec, voleur de la Podolie,	Bourreau de Podolie (brouillons str. 3, **Alcools**, str. 26).
hure de cochon	Groin de cochon (brouillons str. 3, **Alcools**, str. 26).
c.. de jument	cul de jument (**Alcools**, str. 26). ... de jument (brouillons, str. 3).
texte censuré par Elie Borschak.	Ta mère fit un pet foireux Et tu naquis de sa colique (**Alc.** [str. 25). Ta mère fit un ... . Et tu naquis de sa colique (br. [str. 2). Sorti d'un ... (br. str. 1).

Evarnickij qui avait documenté Repine lui servit aussi de modèle pour la figure du scribe (Pysar).

En fin d'article, E. Borschak rapporte : « C'est peut-être au tableau de Repine que l'on doit les vers hauts en couleur écrits par Guillaume Apollinaire ». Suivent alors ces vers avec la référence « Alcools, Gallimard, 1924 », mais dotés d'une ponctuation insolite et abondante.

Breunig dit que le poète fut frappé par cette peinture (8). Nous verrons le poète transposer fréquemment en poème des œuvres picturales, comme La Vierge à la fleur de haricot, les poèmes sur les peintures de Chagall ou Delaunay. Il ne faisait en cela que suivre Théophile Gauthier :

> Laisse-moi faire, ô grand vieillard,
> Prenant mon luth pour ta palette
> Une transposition d'art.
>
> (Emaux et Camées.)

Mais Apollinaire avait-il vu la peinture en question? On en connaît deux versions, l'une à Moscou, l'autre à Char'kiv. D'aucuns supposent

que le poète put voir l'une des deux à l'Exposition Universelle de 1900. Dans les journaux et les revues de l'époque, comme l'Illustration, il est souvent question de Repine, on cite même celles de ses œuvres qui étaient exposées à Paris, mais jamais, du moins à notre connaissance, il n'est parlé des Cosaques écrivant une lettre au Sultan. Apollinaire put cependant la connaître par des photos ou des gravures, puisque Repine était le peintre russe le plus célèbre de son temps (1844-1930) et que l'œuvre qui nous occupe est la plus caractéristique de sa manière, dit-on. Il se peut que des notations plus visuelles comme « ...à la lueur d'une chandelle », ou « Ils rirent à cette nouvelle » proviennent du tableau de Repine, mais le texte même de cette lettre ne vient pas du tableau ou de sa photo. Apollinaire connaissait la lettre historique. Dans quel livre l'a-t-il trouvée? nous n'en savons rien; le poète put même la lire dans le texte, si l'on en croit cette note de Louise Faure-Favier rapportant des paroles d'Apollinaire :

> Jusqu'à l'âge de cinq ans, je ne savais pas un mot de français, je ne parlais que l'italien et le polonais (9).

Apollinaire aurait-il tout oublié, au point de ne plus savoir traduire les grandes lignes d'une lettre?

Breunig dit que le poète, exaspéré par cette adoration vide qu'il voue à des souvenirs morbides qui le rongent et dont il sent la cruelle inanité, veut jeter un défi obscène contre son esclavage, qu'il veut blasphémer contre cet amour et qu'ensuite, adouci d'avoir donné libre cours à sa colère, il retournerait, fidèle et dolent, à ses souvenirs amoureux. Cependant ces injures ne sont pas adressées à son amour, le poète ne fait pas de sacrilège; c'est le Sultan corrupteur qu'il injurie par la voix des Cosaques, ces symboles de fidélité. Mais il est très vrai que ces cris et ces injures parfois assez plates adoucissent la douleur du poète, calment sa rancœur, et aussitôt après viendra le refrain, musical et parfait, qui nous charmera délicieusement, plaisir augmenté encore par le brusque et nouveau changement de ton.

Georges Schmits.

(8) Breunig, *Le Roman du Mal-Aimé*. La Table Ronde, numéro spécial, sept. 1952.
(9) *Souvenirs*. Mercure de France, 16 septembre 1912.

GAZETTE

Pierre Schneider ou la poésie qui aide à vivre.

D'abord, une petite fille est venue demander de l'argent à papa « de la part de maman ». Puis, nous nous sommes approchés de la fenêtre d'où l'on domine les baraques du village suisse et Schneider m'a raconté une ou deux histoires d'antiquaires. Et brusquement, à peine avais-je fait allusion à cette U n i q u e   S o u r c e qu'il vient de publier au Mercure de France, il s'est trouvé assis à califourchon sur une chaise :

— La poésie? Action plutôt que passion. Tout ce qui nous pousse à participer. Un livre de messe, si vous voulez. Ou le Guide Michelin...

— Ou l'indicateur des chemins de fer de Proust.

Schneider a les jambes longues, les épaules larges. Un solide garçon. Mais la courbure du front est douce, juvénile. Oui, ce mot juvénile est peut-être ce qui le caractérise le mieux : mélange de pudeur et de spontanéité, d'ardeur et de sensibilité. Il continue :

— Je suis plutôt traditionnaliste. C'est-à-dire qu'il me paraît nécessaire d'oser exposer le passé aux sévices du présent. A notre époque qui réduit la marge, la poésie, c'est la graine dans la main. De l'essentiel, du germinal, rassemblé dans la paume de la main...

Levant les yeux, j'ai le temps d'apercevoir au mur un lavis d'Hiroshigé, des toiles de Riopelle, que Schneider appellerait sûrement une peinture de participation. Ce rôle en partie créateur de celui pour qui l'œuvre d'art est faite est peut-être une des découvertes de l'esthétique moderne : l'artiste n'est plus tout, il appelle la collaboration d'autrui.

— Notez que, poursuit Schneider, je n'ai pas le moindre goût pour l'isolement de la tour d'ivoire, ni pour le culte rendu à je ne sais quel instant éternel. La poésie telle que je l'entends est toujours liée à la réalité. Elle court les rues et elle nous est indispensable. Sans elle, notre régime alimentaire souffrirait d'un déséquilibre.

En peu de phrases, comme une courte gambade de chien qui vous invite à le suivre et à partager sa gaieté (une gaieté dont les sources

vous restent inconnues), Schneider vient d'ébaucher devant moi ce qu'il faudrait appeler sa démarche spirituelle. Il ne saute pas sur un pied, il marche sur deux jambes, sur plusieurs paires de jambes : le passé, le présent, l'exceptionnel, le banal, le quotidien, l'indispensable, et, comme il l'explique dans le premier dialogue de son livre, la lumière et ce qui retient la lumière. Donc, ce qu'il cherche à définir ne l'est jamais par un seul de ses pas, mais par le balancement même de sa démarche. Il évoque, en parlant, d'immenses espaces, le concret, l'abstrait, mais il ne se perd ni dans l'un ni dans l'autre. Il parcourt la frontière. Il détecte le point d'impact ou, ainsi qu'il me le dira plus tard, « le point d'insertion ». Il tente de fixer un rapport, un fragile état de coexistence.

Je le pousse un peu par jeu dans ses retranchements :

— Le monde actuel est-il si dépourvu de poésie? Le passé ne l'était-il pas autant aux yeux de ceux pour qui il était un présent? Est-ce que le temps qui passe...

— Vous croyez à l'éventualité de certaines mutations? C'est évident, depuis Baudelaire, la poésie est urbaine, industrielle. L'un de nos devoirs est d'épier la formation d'anti-corps au sein de l'univers technique. Mais cet univers ne fabrique pas de véritables essences nouvelles. Il est plutôt en train de franchir un seuil dangereux. A vrai dire, nous ne faisons pas qu'y perdre. L'efficace éclate le plus clairement dans les périodes critiques. Sous la menace, nous avons pris conscience d'un « quelque chose » à protéger, à prolonger. Il y a une fragilité parmi nous qui nous rend l'existence possible. L'intolérable de la ville, de l'activité met en évidence ce pourquoi nous résistons tout de même. La marge de vraie vie s'est rétrécie, mais en même temps notre aptitude à « fuser » se trouve, non pas accrue, mais décapée, comme une braise sous le souffle; l'art d'écrire prend sa valeur, la poésie se dégage de ses cendres. Remarquez de plus que ce phénomène de limitation accentue le caractère elliptique de la poésie qui préfère au développement le raccourci : l'image. Le brin d'herbe entre deux pavés. Ou une rue de Paris. Vous connaissez ces rues entonnoirs de Paris qui amènent le ciel à notre bouche...

— Un phénomène de distillation.

— Dites plutôt que l'histoire, que je ne suis pas assez fou pour nier, a réduit la poésie à ce noyau essentiel qu'elle n'a jamais cessé de porter : le lyrique.

— Mais où s'arrête cette réduction?

— Aux frontières mêmes de cette marge aujourd'hui si restreinte dont les limites sont d'une part le silence, d'autre part le point où le chant devient cri. La sauvagerie. L'écrivain, me semble-t-il, ne peut

s'y adonner sans gêne. Il ressemblerait alors à un photographe qui prend un cliché au lieu de secourir.

Etrange jeu de participations combinées. Les choses, nos choses du XXe siècle, participent en tant que révulsif à l'isolement de la poésie. Mais aussitôt cette poésie est-elle sur le point d'être expulsée de la matière qu'elle y est réintroduite pour participer à son tour à la conservation de choses. Tout se passe comme si le poète prélevait sur la réalité et inoculait sans cesse à cette réalité ce qui assure sa permanence. Et ce qui me frappe surtout, c'est qu'avec l'air de refuser, Schneider accepte toujours, c'est qu'en paraissant peser des œufs de mouche, il évalue les chances de la survie du monde. Il y a en lui une ivresse minutieuse et enthousiaste du dosage imperceptible, une manière de prendre à pleines mains l'impalpable, d'avoir confiance en l'improbable (tiens, un titre de Bonnefoy) qui semblent à première vue paradoxales mais qui sont seulement une forme de non-conformisme : au siècle de la quantité, Schneider est pour la qualité. Je relis dans mes notes des mots qu'il n'a peut-être pas prononcés : « la civilisation dans une valise ». C'est pourtant bien cela. Schneider tremble que notre raison de vivre occupe si peu d'espace, mais il a la joie de pressentir dès aujourd'hui ce qui fait que cet aujourd'hui mérite d'être. (Leroi-Gourhan disait aussi que tout ce que nous savons de la préhistoire tient dans une cantine d'officier. Qui sait si l'activité de certains de nos analystes, dont Schneider pourrait être, n'est pas un essai de décantation comparable à l'action du temps?)

— Retrouvez-vous des traces de vos préoccupations chez certains contemporains?

— Assurément, quand j'ai lu *Les Tombeaux de Ravenne*, d'Yves Bonnefoy, et plus tard *Une Promenade sous les arbres*, de Philippe Jaccottet, je leur ai été reconnaissant de m'apprendre que je n'étais pas seulement un excentrique.

— Et les influences proprement dites?

— En ce qui concerne certaines notions et certaines atmosphères, le *Dialogue des marionnettes*, de Kleist, et celui des chiens de Cervantès, dans les *Nouvelles exemplaires*. Vous connaissez? Ces deux bêtes, la nuit, sous un ciel cosmique, qui sont tout à coup douées de langage et qui se racontent leur vie.

— Justement, j'allais vous demander, quelles raisons avez-vous eues de choisir le genre du dialogue?

— Des raisons que j'ai découvertes après coup. En écrivant un essai, j'aurais offert trop de facilités à l'intelligence. L'université n'a que trop développé en moi, autrefois, l'esprit discursif. J'avais donc à briser le mouvement qui m'aurait porté à m'éloigner du niveau de

l'existence, à décontingenter la pensée. Au contraire, cette pensée, il me fallait la limiter, l'incarner, me susciter un interlocuteur...

— Qui me semble de plus en plus devenu un personnage autre que vous-même à mesure que vous progressiez.

— J'avais aussi besoin de dresser un cadre autour des paroles. La rue, par exemple. C'est-à-dire des objets où la lumière puisse accrocher. A lui seul, si vous y réfléchissez, le choix du dialogue implique une philosophie : celle de l'homme enveloppé, immergé parmi les choses... Et puis, si l'on est persuadé que la pensée permet de vivre, il importe d'abord qu'elle vive dans le livre où elle s'exprime.

Après un instant de silence, Schneider revient à une question qui semble lui tenir à cœur :

— Je voulais pouvoir retomber, ne pas voler d'un moment d'élection à un autre. Je rêvais d'une œuvre flexible, assimilable à l'opéra comique du XVIIIe siècle, avec paroles, récitatifs et arias.

— Quelque chose comme un marivaudage où la poésie joue le rôle de l'amour.

— Ou comme la conversation intarissable de Diderot qui est une véritable philosophie de la transition perpétuelle. J'aurais voulu pouvoir, comme lui dans *Le Rêve de d'Alembert*, mettre toutes les parties de mon livre en communication. Il m'offrait l'exemple d'un discours continu où l'on passe sans à-coups du dimanche au lundi. Parce que le dimanche, cette frêle sécurité, cette petite lueur dans la semaine, ce n'est pas tout...

Toujours cette démarche de bipède. La patte gauche, puis la patte droite : le nom d'un maître à penser suivi d'une image concrète, la rigueur déductive appuyée sur le convaincant des choses vues. La bibliothèque comme une corbeille à ouvrage où l'on puise et la vie quotidienne comme un livre ouvert.

— Il y a peut-être dans mon livre une défense et qui sait? une manière d'illustration de la poésie.

Georges Piroué.

Les deux naissances de « Tête d'Or ».

La création du *Tête d'Or*, par Jean-Louis Barrault, restera vraisemblablement le grand événement théâtral et littéraire de l'automne 1959. La préparation en a commencé, il y a quelques mois déjà, bien avant le début des répétitions, et une vaste portion du public a pu prendre avec le premier grand drame de Claudel un contact qui a cessé d'être purement livresque. Car si « Les Cahiers de la Compagnie

Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault » et « Les Cahiers de Paul Claudel » appartiennent au domaine de la chose écrite, les informations et les confidences qu'ils nous apportent, rapprochent singulièrement le poète et son œuvre de leur public et, bon gré mal gré, le lecteur, dès maintenant, devient spectateur.

Le vingt-cinquième Cahier de la Compagnie Renaud-Barrault, en réalité, avait été mis en vente à propos de la reprise et de la nouvelle mise en scène du *Soulier de Satin*, mais ce n'est pas pour rien que que sous le titre général, *Paul Claudel*, on pouvait lire : « Tête d'Or », « Le Soulier de Satin », « Claudel aujourd'hui ». Le respect de l'ordre chronologique ne suffit pas à expliquer la préséance donnée à *Tête d'Or* par rapport au commun démoninateur.

En exergue à l'article inaugural, intitulé *Un Claudel vivant*, Jean-Louis Barrault note : « 6 août 1958... A côté de moi, rangé dans son carton, *Tête d'Or* attend son tour... Ainsi, ma grande et profonde aventure avec Claudel se sera passée à remonter la vie de Claudel dans le temps : « Le Soulier », « Partage de Midi », « Tête d'Or. »

Et, une fois de plus, dans ce *Cahier*, en compagnie de Renée Saurel, Jean Duvignaud, Jean-Marie Serreau, Jean Wahl, Claude Roy, André Frank et quelques autres, c'est à une véritable remontée dans le « massif » claudélien que Barrault nous invite. Il nous apporte aussi la preuve que le poète lui-même, encore qu'il se montrât d'une rare sévérité à l'égard de cette œuvre de sa jeunesse, ne pouvait renoncer à *Tête d'Or* : en 1949, il avait éprouvé le besoin d'en écrire une troisième version dont on peut lire ici le premier acte. De cette version, qui se présente « sous la forme de gens qui répètent *Tête d'Or* dans un stalag pour s'amuser », on ne peut que dire, avec Claudel lui-même, qu'elle est un échec. La publication en est cependant du plus grand intérêt, ne serait-ce que parce qu'elle nous ramène irrésistiblement au *Tête d'Or* de 1889 dont Louis Claudel, le père du poète, écrivait à son fils : « C'est beau, incomparablement beau... Ah! je te remercie de cette joie que tu sais procurer... »

Le premier numéro des *Cahiers Paul Claudel*, parmi de nombreux documents concertant *Tête d'Or* et les débuts littéraires de son auteur, nous offre ces lettres de Louis Claudel, qui sont d'autant plus émouvantes que l'on n'avait pas l'habitude dans la famille de se jeter des fleurs à la tête.

A être ainsi replongé dans le temps de sa composition, le premier drame de Claudel, loin de prendre la patine du passé, s'incarne. Nous avons le sentiment d'avoir vraiment affaire à une œuvre d'aujourd'hui. Et, avec elle, ceux qui l'ont immédiatement admirée, Maeterlinck, Schwob, Mirbeau ou Byvanck, pour ne citer que les plus enthousiastes, deviennent aussi nos contemporains. Nous n'avons pas le droit

de les tenir éloignés de la vraie naissance de *Tête d'Or*, cette naissance scénique qu'ils avaient su rêver.

André Alter.

Chronique de « Tête d'Or » IV.

Nous avons dit, ou plutôt répété après autrui, que le drame de Claudel, *Tête d'Or*, n'avait jamais été mis à la scène avant la création de Jean-Louis Barrault à l'Odéon-Théâtre de France.

L'hebdomadaire « Les Lettres françaises » (1-7 octobre) signale que la pièce avait été jouée dès 1924 et reprise en 1927 au Laboratoire de théâtre d'*Art et Action*, dirigé par Louise Lara et Edouard Autant, avec une présentation de Stanislas Fumet.

Les représentations de « L'Echange ».

Le Centre National de la Comédie de l'Est a inauguré sa 14e saison (à Lunéville, puis à Strasbourg) avec *L'Echange* de Paul Claudel, qu'il compte « promener » à travers l'Alsace et la Lorraine au cours de quatre-vingts représentations.

Voici les premiers échos de ces représentations :

« Claudel fait recette (écrit Claude Sarraute dans « Le Monde » du 15 octobre)... Dès les premières répliques, une enivrante atmosphère de « poésie, de sucre et d'alcool » semblait griser tous les esprits, et c'est dans un silence quasi religieux que s'est déroulée cette cantate à quatre voix, cet entrelacement de variations pathétiques brodées sur une intrigue à peine perceptible dans sa simplicité. Claudel disait de ses personnages qu'ils étaient les quatre aspects d'une même âme, la rose des vents de son « moi ».

« Hubert Gignoux et ses amis ont parfaitement compris tout cela, qui égrènent ces chapelets de duos avec un lyrisme sans cesse contrôlé et varié dans ses effets... »

Et, dans le « Figaro littéraire » du 17 octobre : « ... Hubert Gignoux dit de l'Echange que c'est un concert à quatre voix. Le travail auquel il s'est livré sur la partition a porté ses fruits, et je puis dire que je n'ai pas encore assisté à une représentation où m'ait été si bien rendue sensible la construction intérieure du poème... »

« Le Rideau à l'italienne. »

Le premier article... On le guette toujours avec une impatience et une attention aiguës, dans les bureaux de l'éditeur qui vient de « sortir » un livre. Par exemple, le premier article sur *L'Improbable*,

d'Yves Bonnefoy, était celui d'Olivier de Magny dans *Les Lettres nouvelles*. Et cette fois c'est François Mauriac qui, le premier, parle du livre de René Dumesnil, dans son « Bloc-notes » de l'Express (17 septembre) :

« Prenons un livre pour tromper l'attente. Celui-ci que j'aime, non « un roman, mais l'histoire d'une vie d'homme de lettres. Il faut lire « *Le Rideau à l'italienne* (Mercure de France). Ce sont les « souvenirs de René Dumesnil. En ce temps-là, les jeunes hommes « avaient le culte, la dévotion de leurs grands aînés. Ce petit Normand, « René Dumesnil, n'a pas connu Flaubert mais il est devenu l'ami de « ceux qui en avaient été les intimes, en particulier d'Edmond Laporte. « Et son témoignage sur Huysmans! L'étudiant en médecine René « Dumesnil l'a assisté dans sa dernière maladie et il a suffi de ces « quelques semaines pour que Huysmans se soit attaché à lui. Car « l'auteur d'*En route* n'était atrabilaire qu'en apparence : en vérité, « un cœur plein d'amour. Sinon, eût-il aimé son Seigneur comme il « l'a aimé? Il n'y a pas deux amours.

« Je reparlerai de ce livre dont je n'ai lu encore que cent pages. « Œuvre importante : René Dumesnil est le dernier témoin d'une géné- « ration qui bientôt sera victime de l'indifférence de nos cadets à l'égard « de tout ce qui précède l'ère du cinéma. Génération sans mémoire qui « refuse le flambeau que nous lui tendons... »

Mais ces dernières lignes ne sont-elles pas un peu trop pessimistes?

Biennale de Poésie à Knokke-le-Zoute.

C'est presque de l'actualité. Du moins au moment où j'écris. Ce n'en sera plus guère lorsque la chronique paraîtra. Faut-il pour cela ne pas mentionner le fait? Je ne le pense pas. L'entreprise est assez singulière, pour qu'on la considère, non seulement en Belgique, mais partout, comme un événement. Elle consiste à réunir sur une plage belge, au mois de septembre, une foule de poètes de diverses langues et de diverses nations, non pour lire ou réciter des poèmes, mais surtout pour parler du phénomène poétique, pour s'y rencontrer avec leurs lecteurs et des amateurs de poésie. Ce fut un curieux spectacle : trois cents poètes de quarante-deux nations, certains ayant traversé les mers, d'autres le rideau de fer, certains mêmes vêtus à la mode de leur pays. Sans doute aurait-on aimé y rencontrer plus de « grandes vedettes ». Mais on reconnut dans la foule Ungaretti, Diego, Leeman, Alain Bosquet, Ganzo, Zobel (admirable récitant), Pierre Emmanuel (dont l'éloquence fut très entraînante), Semion Kirsanov venu de Moscou avec tout un groupe, Marcel Thiry et des poètes français et

flamands de Belgique. On devrait en citer encore vingt autres, de France ou d'ailleurs.

Un programme de communications groupées autour de certains thèmes fit de tout ce monde des congressistes. Mais le temps était si beau que la tentation était grande de faire l'école buissonnière. Signalons seulement quelle fut la question traitée. Elle donna lieu à des échanges de vues parfois bien passionnées. Je ne puis que signaler qu'après les discours des organisateurs et du président, après le discours du ministre belge de l'Instruction publique, on entendit Marie-Jeanne Durry, représentant la Sorbonne, et Roger Caillois délégué de l'Unesco. Le thème général était « les hommes de demain et la poésie »; et nombreux furent ceux qui prirent la parole. Le texte des communications sera publié. Peut-être y reviendrai-je.

A l'occasion de ces rencontres le tome IV de la vaste anthologie intitulée *Poésie du demi-siècle* fut publié. C'est une partie d'un énorme panorama de la poésie mondiale qui ne manque pas d'intérêt. Dans ce volume on trouvera des poètes des cinq continents, entre autres Schéadé, André Salmon, Cernuda, Ribeiro Couto, Bernard Dadié, Patrice de la Tour du Pin, Thomas Merton, Dylan Thomas, Attila Jozsdf, et quelques Belges, de langue flamande comme Jonckheere, ou française comme Pierre Bourgeois, Georges Linze, Marcel Lecomte... De chacun de ces derniers il conviendrait de parler ici. Mais je n'oublie pas qu'il s'agit aujourd'hui de la biennale et non des poètes de Belgique. J'aurai l'occasion, sans doute, de consacrer quelque chronique à chacun d'eux.

Un jury international s'était réuni. Il attribua le prix — 100.000 francs belges, soit un million de francs français — à Saint-John Perse, le jour même où il recevait à Paris le grand Prix national des lettres. A la biennale précédente avait été couronné Giuseppe Ungaretti, le grand poète italien. En quelques phrases de poète il proclama le choix du jury. Le poème de Saint-John Perse, que tous avaient lu dans son texte original ou dans l'un ou l'autre de ses admirables traductions, se mit à chanter alors en tous ceux qui étaient réunis. La voix d'une jeune femme en rappela avec beaucoup d'émotion aux assistants quelques versets et lorsqu'on sortit de la salle, tous contemplèrent la mer.

Robert Guiette.

Le nouveau franc au Mercure.

Quel est le premier livre du fonds du Mercure sur la couverture duquel figure un prix en nouveaux francs? C'est une nouvelle réimpression de *La Guerre des boutons* de Louis Pergaud, mise en vente à l'automne : prix 840 F ou 8,40 NF.

Cette réimpression ne diffère pas autrement de celle qui a fait son apparition au mois de juin. L'ouvrage manquait depuis plusieurs mois (du moins sous la forme brochée, car l'édition reliée se trouvait et se trouve encore disponible, bien qu'en voie d'épuisement). La raison du retard était que le Mercure, profitant de l'obligation où il se trouvait de fabriquer une nouvelle édition brochée, a tenu à établir une composition neuve, à tirer sur bon papier et à faire bénéficier le texte des révisions et des améliorations procurées par de récents travaux de M. Eugène Chatot : bref, à rénover complètement, fût-ce au prix de quelque retard, la présentation d'un roman dont le succès, depuis 1912 — bientôt un demi-siècle —, reste toujours aussi vif.

« Molière à Middlebury ».

Des six semaines qu'elle a passées cet été à enseigner Molière et la manière de lire Molière aux étudiants américains de Middlebury (voir le « Mercure » de juillet, p. 548), Mme Béatrix Dussane a rapporté des souvenirs, des observations, une expérience et — à son tour — un enseignement. Et elle en fait part le 3 octobre aux lecteurs du Figaro littéraire, dans un long article que l'on tiendra à lire.

Quelques lignes de sa conclusion :

« J'ai tenté d'apporter Molière — et la bonne méthode pour le mieux connaître — à mon auditoire, mais j'ai reçu de lui la contagion de son énergie. Outre son bienfait pratique, je ne crois pas que cette sorte de « recharge vitale » que tant d'autres que nous ont ressentie dans leurs contacts avec les Etats-Unis, et que je mesure nettement en moi-même, soit négligeable, même dans l'exercice propre de l'intelligence.

« Je me suis interdit, exprès, tout au long de cet article, d'employer aucun vocable emprunté à leur langage. Je voudrais pourtant citer ici deux de leurs locutions proverbiales. L'une que j'avais par jeu adoptée pour diverses expériences gastronomiques... autre histoire! : « Try anything once », « Essayez n'importe quoi au moins une fois... » et l'autre : « Looking forward » — que Talleyrand transcrivait en quelque sorte quand il parlait de la nécessité d'avoir de l'avenir dans l'esprit...

« Cet élan, ce vouloir, je n'ai pas l'impression qu'il s'oppose à notre savoir, mais que l'un à l'autre ils s'enlacent en une constante dialectique. Notre précieux, notre essentiel « De quoi s'agit-il? » n'a pas lieu d'abdiquer devant leur « Looking forward », ni davantage de l'éliminer. J'inclinais mes étudiants à mieux définir — mais leur exemple m'encourageait à entreprendre —; je leur organisais des

catégories, ils tendaient à leur utilisation... Finalement notre échange eût pu se figurer en un dialogue entre le tiroir et le tremplin, entre le plan et la trajectoire... Je m'en suis sentie à la fois éclairée et enrichie. »

Poétique et poésie de Valéry.

Mme Marie M. nous écrit de Bayeux :

« Vous m'avez fait la faveur de publier, dans le « Mercure » de « septembre, ma lettre sur la phrase de Stendhal, ou attribuée à « Stendhal, qui sert en quelque sorte d'exergue publicitaire à Tout « le monde descend (que me veulent mes souvenirs? »). Entre « parenthèses, c'est ce débat qui m'a amenée à lire le livre de Jean « Queval, qui m'a enchantée. — Je vous citais incidemment, dans cette « lettre, le cas de Valéry, dont je vous disais que la poétique me parais- « sait, en réalité, fort éloignée de recouvrir la poésie; et je vous disais « qu'il serait temps de s'attaquer aux malentendus qui tendent à se « durcir à ce sujet. Eh bien, voyez comme les événements me donnent « raison. Vous venez de publier d'Yves Bonnefoy un livre difficile mais « admirable, L'Improbable. J'y trouve sur Valéry quelques « pages qui me paraîtraient hautement pertinentes s'il ne s'agissait « que de la poétique, et que je crois insuffisantes s'il s'agit de la « poésie. Me direz-vous que la distinction est arbitraire et abusivement « subtile? Alors je vous renverrai à l'édition vraiment monumentale de « la Jeune Parque que M. Octave Nadal a publiée au Club du « meilleur livre. Le commentaire et la documentation annexe ne « prennent pour moi toute leur signification qu'à l'aide de cette dis- « tinction. Votre collaborateur Gaëtan Picon ne l'a pas assez marquée « pour mon goût lorsqu'il a analysé l'ouvrage, dans un esprit assez « voisin, me semble-t-il, de celui que manifeste aujourd'hui Yves Bon- « nefoy. A tort ou à raison, j'imagine qu'à l'époque de la Jeune « Parque Valéry, n'ayant pas encore élaboré toute sa poétique, res- « tait plus proche de sa propre poésie... »

Une rencontre.

Vous avez lu, bien sûr, Le dernier des justes, ce roman de M. André Schwarz Bart dont on parle tant, et à juste titre. N'avez-vous rien remarqué, dès la deuxième page? Nous sommes en mars 1185; un massacre de Juifs, « dans la vieille cité anglicane de York ». Le romancier cite « un témoin oculaire, le bénédictin dom Bracton », et, entre autres, ces lignes de la chronique du moine : « ... Quant au

« rabbin, il tenait encore le manche du poignard qui traversait son « cou. On ne trouva autre arme que la sienne dans la tour. Son corps « fut jeté en un grand feu, et malheureusement on dispersa ses cendres « au vent. De sorte que nous le respirerons; et que, par la communi- « cation des petits esprits, il nous viendra quelque humeur empoison- « nante dont nous serons tout étonnés! »

Cela ne vous rappelle rien?

« Son pauvre petit corps a été jeté, après l'exécution, dans un fort « grand feu, et les cendres au vent; de sorte que nous la respirerons, « et par la communication des petits esprits, il nous prendra quelque « humeur empoisonnante, dont nous serons tous étonnés. »

C'est la fin de la Brinvilliers, telle que la raconte Mme de Sévigné, lettre du 17 juillet 1676 à Mme de Grignan (édition Gérard-Gailly, Bibliothèque de la Pléiade, n° 444, tome II, p. 145).

Coquilles.

Tous les éditeurs — ou du moins ceux qui donnent quelque attention aux textes qu'ils éditent — nous disons donc bien : tous les éditeurs — sont préoccupés par les dégradations qui se font, ou risquent de se faire, dans un texte, d'édition en édition. Et l'on cite volontiers le cas typique d'Apollinaire et d'*Alcools*.

Voici un autre exemple, qui est curieux.

Le Mercure réédite un roman d'Henri de Régnier, peut-être son chef-d'œuvre romanesque, *La double maîtresse*. On prend la précaution de remettre à l'imprimeur, comme « copie », une édition relativement récente, celle qui porte la mention : version définitive.

Et au moment de la révision des épreuves, le correcteur signale avec effarement la phrase suivante, dans le chapitre XIV de la troisième partie : « Ce riche et généreux seigneur, sa fantaisie passée, laissa le jeune garçon les poches pourvues de bagues de prix à tous les doigts... »

Tel était bien le texte de la « version définitive ». Fallait-il ressusciter le Sottisier du *Mercure* pour y épingler Henri de Régnier?

Rassurez-vous; en se reportant aux éditions anciennes, on put rétablir le texte véritable : « les poches pourvues et des bagues de prix à tous les doigts ». C'était une coquille, ce n'était pas une perle.

« Ce que parler veut dire... »

(Qui donc prétend opposer la presse de l'image à la presse du langage? C'est à un de nos principaux hebdomadaires illustrés, « Point de vue, Image du monde », bien connu des amateurs de belles photos,

que nous allons aujourd'hui demander une très plaisante et très sérieuse leçon de français. Nos remerciements à cet hebdomadaire, qui a bien voulu nous autoriser confraternellement à reproduire l'article ci-dessous, que M. Randal Lemoine y a publié le 25 septembre sous le titre : « Ce que parler veut dire... »)

« J'avoue très humblement que lorsque pour la première fois j'entendis un commerçant dicter à sa secrétaire : « J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre estimée du 10 courant... » j'ouvris des yeux comme des soucoupes et demandai de quoi il accusait son correspondant et qui était l'estimée du discourant. Il s'ensuivit quelque confusion mais l'homme de commerce comprit enfin mon erreur et expliqua : — La phrase signifie : j'ai reçu votre lettre. — Et pourquoi n'écrivez-vous pas : « J'ai reçu votre lettre? » — Ce ne serait, répondit-il, ni élégant, ni courtois, ni commercial.

« Je fis mon profit de la leçon, assistai à la fin de la dictée et, au moment de le quitter, lui tendis la main fort civilement en disant :

— Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée. — Vous en êtes un autre, répondit-il. Cette tirade s'écrit mais ne se prononce point. Venez boire un pot.

« Nous en bûmes plusieurs, ce qui le jeta dans un état d'aimable rêverie dont il sortit soudain pour me conter l'étrange aventure que je reproduis ici.

— J'étais, jadis, me dit-il, aussi simple d'esprit que vous-même et, habitué aux classiques de notre langue, tenais pour absurde galimatias des phrases qui, pour être toutes faites, ne m'en paraissaient pas moins mal foutues et qui, à force de se frotter aux lèvres des gens, se couvraient d'ampoules, et devenaient ampoulées. Or, un jour, un concierge du Palais-Bourbon me mena voir les caves où l'on garde le matériel de l'Assemblée et je compris dans quelle erreur j'avais vécu jusqu'alors. C'était un bric-à-brac considérable dominé par une échelle immense qui se trouvait au centre d'un cirque de toutes sortes d'objets et d'instruments soigneusement étiquetés.

« C'est, dit le concierge, la fameuse grande échelle. Lorsque vous voyez écrit : « Le conseil s'est réuni pour examiner la question sur une grande échelle et faire un large tour d'horizon », c'est sur cette échelle-ci que grimpent les ministres. Comme vous le voyez, elle est à coulisse. Dans sa position normale, elle donne le moyen de « procéder à un simple tour d'horizon », mais plus on l'étire, plus elle permet au tour d'horizon d'être large. Ce curieux phénomène est dû à la courbure de la terre. C'est la raison pour laquelle les marins placent les vigies aux sommets des mâts. En passant, remarquez la solidité de la rambarde fixée tout en haut. Elle protège les ministres lorsqu'ils décident de « se pencher sur la question ». Quant aux longues

gaffes que vous apercevez liées aux montants de l'échelle, ce sont celles qui permettent d' « atteindre le nœud du problème », ce qui n'est pas facile, croyez-moi. D'ailleurs ces Messieurs ne restent pas toujours sur la grande échelle. Certains sont parfois obligés d'enfourcher ces bicyclettes et de pédaler vigoureusement pour « faire rapidement le tour de la question » en la frappant avec ces faucilles, car, souvent, elle est épineuse et ne se laisse pas approcher aisément. C'est pourquoi ils utilisent ce levier à « soulever la question ». Alors, du haut de l'échelle à tour d'horizon, les autres regardent à travers ces jumelles à « observer avec vigilance l'évolution de la situation ». Elles leur rendent de grands services car « les perspectives sont obscures » plus souvent que claires et un grand nombre de ces Messieurs sont myopes. La question soulevée, ceux qui sont au sol creusent courageusement à l'aide de ces pioches à dégager les tendances. Ah, le métier n'est pas une sinécure!... Vous avez lu souvent que la question serait examinée « sous l'angle des relations » disons franco-italiennes, par exemple, n'est-ce pas? Eh bien, c'est avec ce sextant-ci que ces Messieurs déterminent l'angle exact desdites relations. Ils découpent ensuite la figure voulue dans du carton et c'est réfugiés là-dessous comme sous un parapluie que ces Messieurs examinent à l'aise. Et tenez, ce petit baromètre — regardez ici — est fort utile à déceler les « reprises d'atmosphère cordiale dans les conjonctures ».

« Le concierge allait, allait, me désignant un à un les objets et leur emploi. J'en ai oublié beaucoup. Je me souviens pourtant du tournevis pour la « mise au point des déclarations », et, surtout, de quantité de coquines chemisettes de femmes qu'il appelait les « combinaisons de couloirs » et que les députés revêtent pour se promener dans les corridors. Il me fit voir également une jolie trousse à couture pour la « reprise économique », trousse dont ces Messieurs se servaient habilement lorsque le bas de laine se déchirait. J'aperçus la fourchette à « prendre la parole » et la pelle à « jeter les bases d'une politique coordonnée dans le cadre des besoins ». D'ailleurs il y avait là quantité de cadres sans tableaux où l'on pouvait se glisser pour rester dans ceux de la légalité, de l'amitié, de la conférence, ou de toutes sortes de choses bonnes à être mises sous verre. Je vis l'ascenseur à « porter le débat sur les sphères plus élevées », la règle à « souligner le redressement de la nation » et la loupe à « rapprocher les points de vue ». Bien qu'usé, tout cela se trouvait dans un ordre parfait et prêt à servir immédiatement. Enfin le concierge se découvrit avec respect pour me conduire à une vitrine où dormaient le mètre à mesurer la « hauteur des institutions républicaines » et le chapeau dont on se sert pour les saluer.

« On peut saluer les institutions bien bas ou très haut. Si on salue « bien bas, pas de difficulté. Lorsqu'on veut saluer très haut, on « emprunte la grande échelle et on se rallonge encore le bras d'un « bâton qui porte le chapeau. »

« Il me tendait la clé pour l' « ouverture des crédits » et la bouteille d' « esprit de solidarité » quand, soudain je fus frappé par l'étrange façon dont la cave était éclairée. C'était comme une vapeur qui répandait sur les objets un éclat extraordinaire.

« C'est, me dit mon guide en considérant dévotieusement l'impalpable soleil, la « lumière des événements ». C'est à sa clarté que ces Messieurs examinent la question, se mettent sous l'angle, montent sur la grande échelle, dégagent les tendances et exécutent toutes les belles choses qui leur valent notre vénération. Monsieur, la visite est terminée. »

« — Voilà l'étrange aventure qui m'est arrivée, mon ami. Je sortis des caves du palais ravi, titubant et prêt à ne plus m'étonner de rien. Depuis que je sais ce qu'il y a derrière, je respecte le langage qui vous trouble et je n'hésite plus à écrire : « J'ai l'honneur de vous accuser réception... »

« Vous m'avez convaincu, répondis-je en me levant. Aussi, vous en remerciant à l'avance, et dans l'attente de vous lire, je vous prie de croire, cher Monsieur, à l'expression de mes sentiments très dévoués.

« — Il n'a rien compris, soupira-t-il en replongeant le nez dans son verre. »

Réaction.

L'hebdomadaire « Arts », si souvent déchiré ou du moins (n'exagérons pas) partagé entre le souci de la parisianité et celui de l'avant-garde, prend cette fois (numéro du 26 août/1er septembre) des positions franchement réactionnaires.

D'abord, un article de M. Jean-François Revel, pamphlétaire (qui donc nous définira la ligne de part et d'autre de laquelle le pamphlet élargit ou rétrécit les vues), sur cette « nouvelle vague » dont il est vrai qu'on parle d'une manière un peu trop systématique pour ne pas éveiller la défiance.

« L'idée de nouveauté est devenue inséparable de toute introduction « d'une œuvre sur le marché. C'est dire qu'elle joue exactement le « rôle des conceptions académiques d'il y a un siècle. En 1860, il « fallait, pour être admis au Salon, dessiner suivant les canons « ingristes, répondre d'abord à certaines exigences que l'on considé-

« rait comme la plate-forme de base de toute peinture. Tout renou-
« vellement par rapport à cela n'était pas senti comme renouvelle-
« ment, mais comme erreur. Il en résultait que tout ce qui était réel-
« lement nouveau tentait presque de nier cette nouveauté (Manet, par
« exemple) et de se justifier à la lumière des valeurs établies. Aujour-
« d'hui, c'est exactement le contraire, tout ce qui est usé et épuisé est
« obligé de faire irruption en disant : « Je casse tout, personne ne me
« comprendra, etc. » Cela tient à ce qu'en littérature, peinture ou
« musique, tout ce qui a compté, entre 1860 et 1960, a plus ou
« moins répondu au modèle du « créateur incompris ». C'est ce modèle
« qui doit donc, à son tour, constituer la plate-forme de base, et nous
« aboutissons au prototype de l'académisme actuel : le créateur incom-
« pris aussitôt compris. (...)

« Quelqu'un pour qui de la musique est « automatiquement »
« bonne lorsque sérielle; un tableau automatiquement bon quand
« abstrait; un roman automatiquement bon parce qu'écrit en style
« nouveau roman — ce quelqu'un est victime d'un nouvel acadé-
« misme. »

Dans le même numéro, Michel Mohrt parle à un interlocuteur apparemment imaginaire du roman qu'il voudrait écrire. N'hésitons pas à imaginer qu'il s'agit d'un roman qu'il serait en train d'écrire. D'un roman-roman, comme on dit. Et avouons qu'un tel roman, qui redonnerait saveur au mot de romanesque, lequel demeure au fond de chacun de nous si chargé de charmes et de prestiges, — on aurait bougrement envie, un de ces jours, de l'avoir à lire :

« Je voudrais faire rétrograder l'art du roman. Je voudrais écrire des
« romans comme ceux de Defoe, de Stevenson, de Stendhal... Des
« romans où il y ait des personnages, des aventures, des paysages, des
« naufrages, des combats, des...

« — C'est peut-être pourquoi vous n'écrivez plus. De tels romans
« sont-ils encore possibles?

« — Comment, s'ils sont possibles! Mais ils demandent plus de
« temps qu'un roman d'analyse en deux cent cinquante pages. Rien
« de plus facile que l'analyse! Et rien de plus facile, aussi, que de
« décrire des objets : c'est de l'art de miniaturiste, à faire en
« chambre. Je vous parle du vrai roman, du roman à épisodes, du
« roman à tiroirs! Vous voyez bien qu'il me faut une table! Et il me
« faut un fichier, des recherches à la Nationale, un secrétaire, je suis
« à l'âge où un écrivain aimerait avoir un secrétaire, des voyages pour
« vérifier les lieux de l'action. Salammbô, voilà ce que je voudrais
« écrire! Enfin... quelque chose comme cela. L'Ile au Trésor

« si vous préférez. Ou, pourquoi pas, Les grandes espé-
« rances... Mais le temps, le temps : comment le trouver!

« — Qu'avez-vous à parler du temps : c'est l'argent que vous vou-
« lez dire : des rentes, des loisirs...

« — Sans doute...

« — Eh bien! dites-le.

« — Je le dis, mais cela me coûte.

« — C'est le mot. »

Une nouvelle « dictée de Mérimée ».

Chacun de nous connaît la fameuse « dictée de Mérimée ». (Et chacun de nous se réjouit lorsqu'un journal ou une revue en donne de nouveau le texte, parce que — je pense que vous êtes comme moi — chacun de nous s'empresse de le découper pour le conserver et l'égare aussitôt.) Voici une nouvelle dictée. Elle a été publiée par le « Petit Crapouillot », et, après lui, par « Carrefour » (9 septembre). L'auteur en est, cette fois, Paul Reboux. Moins périlleuse peut-être que la première (mais Paul Reboux n'est pas Mérimée...), et composée, nous dit-on, d'après le Dictionnaire des difficultés de la langue française publié il y a trois ans par Adolphe V. Thomas chez Larousse. Permettez-moi de vous recommander l'ouvrage : c'est le seul du genre, à ma connaissance, qui résiste à l'usage, c'est-à-dire où l'on trouve ce qu'on cherche. Mais assez de préliminaires. Venons-en au fait :

« Cela se passait dans la zone située entre Plessis-lez-Tours, Gail-
« lon-les-Tours, près de Villeneuve-lès-Avignon, quand j'aperçus, à
« l'époque où les vergers étaient en fleurs et où les cerisiers étaient
« en fleur, une dame étrange.

« Elle était coiffée d'une sorte de shako de chevau-légers haut de
« forme dont le cône s'achevait de façon conique, contrairement aux
« hauts-de-forme ordinaires.

« Là-dessous, une figure emmitouflée dans une écharpe de breit-
« schwanz et de sconse. On l'aurait crue veuve, sans sa robe d'un beau
« pourpre bordée d'une frange couleur de rainette.

« Sur les murailles décrépies cette dame décrépite communiquait
« une tristesse communicante.

« Pour dissiper cette tristesse je tirai d'un grand portefeuille un petit
« porte-carte. Il contenait l'adresse d'une gargote qui sentait l'échalote.
« Le fabricant de ce mets allait me servir des tranches de serpent à
« sonnettes et de la scolopendre frite, mais il s'aperçut de son erreur,
« et la remplaça en fabriquant pour moi un excellent pâté excellant

« sur tous les pâtés connus. Cela a dissipé l'ennui, la déception et le « courroux que j'en avais ressenti. »

Sur Remy de Gourmont.

Pour la saison littéraire de 1959-1960 le Mercure a inscrit à son programme de rééditions deux volumes de Remy de Gourmont sur lesquels nous donnerons bientôt plus de détails.

En attendant, signalons aux fervents et aux curieux de Gourmont un article très important à tous points de vue — par son développement, par sa justesse, par sa pénétration, par sa vigueur — que M. Noël Arnaud a donné dans le numéro de janvier 1959 de l'excellente revue « Critique ».

Signalons aussi un article plus récent, dans la revue « Les Normands de Paris » (juillet 1959) de M. Jean-Louis Vaneille : « Aspects de Remy de Gourmont ».

« A chaque fois qu'il s'exprime, écrit M. Vaneille, on sent qu'il a « dressé un inventaire personnel et particulièrement soigneux des « valeurs dont il parle. Il passera sa vie à se jouer et s'ébattre dans « les concepts. Esprit aux proportions extraordinaires, il ne fut nulle- « ment effrayé de l'immensité de l'univers. Il examine scrupuleuse- « ment, il choisit, il discute avec lui-même sans que jamais il appa- « raisse insuffisant au problème qu'il envisage; c'est que sa version « très large et à la fois très minutieuse du monde a progressivement « fortifié son intelligence et sa foi instinctive en elle. Le monde de « M. de Gourmont est une plaine infinie aux confins de laquelle « rayonne avec la majesté d'un astre une intelligence à la projection « aussi puissante que subtile. Etres et choses en seront pénétrés, inti- « mement connus, intellectuellement dissociés. « Dissociations » ce « sera le dernier titre de son œuvre de critique et la clef d'or de sa « magnifique intelligence. »

Citons encore la conclusion de M. Vaneille :

« Ni les désastres moraux, ni la misère physique qui ne lui furent « pas épargnés n'eurent raison de sa fermeté personnelle. Certes, dans « toute vie il reste à livrer un ultime combat dont on ne sort jamais « vainqueur. La triste lèpre de son visage avait commencé trop tôt à « le défigurer. Ce combat, il l'avait perdu bien avant de le livrer. Un « de ses intimes, au fond sans doute un bon ami, en tout cas un ami « fait pour le châtiment de celui qu'il aima, osait proclamer avec « une dangereuse apparence de raison qu'il s'était trop dispersé... « jusqu'à se perdre ou presque... Il serait trop facile de réfuter une « telle pensée. Un esprit aussi analytique que celui de Remy de Gour- « mont garde en lui-même quelque chose de prodigieux dans son

« développement. Si l'œuvre comporte un très gros déchet, si le « contenu et le poète sont souvent insidieux... parfois pervers, ils ne « sont jamais vulgaires ni vils. La définition poétique qu'il a donné « de toutes les grandes œuvres d'art l'aura sauvé, et aussi courte que « M. Rouveyre ait voulu voir sa philosophie, l'amour de l'art l'aura « conduit jusqu'à la mort, la connaissance remarquable de la culture « française, ses conceptions stylistiques personnelles auront suffi à « faire de lui le plus grand esthète littéraire du début du siècle et « c'est une place enviable, dans laquelle il n'a pas d'égal. Si son œuvre « a subi une longue éclipse, soyez certain que l'heure de la justice « sonnera. La probité de sa critique littéraire est telle qu'on ne saurait « la remplacer; la plupart du temps, elle dépasse de très loin et de « très haut celle des écrivains qui se sont donnés, à sa suite, le rôle « d'esthète et de serviteur des lettres militantes. »

Correspondance : La bibliothèque Flaubert.

Nous avons reçu la lettre suivante de M. Jacques Toutain-Revel, Président de la Société des Amis de Flaubert :

« ... Dans le numéro de septembre 1959 du Mercure de « France, figure en page 161 un article, excellent d'ailleurs, de « M. Jacques Levron sur la Bibliothèque Flaubert, actuellement à « Croisset.

« Puis-je me permettre toutefois de rectifier dans cet article une « indication donnée par votre distingué collaborateur — à savoir que « la Bibliothèque Flaubert aurait été remise par l'Académie française à « la municipalité de Canteleu-Croisset.

« La Bibliothèque Flaubert a été en réalité donnée à la « Société des « Amis de Flaubert » pour être déposée à la mairie de Croisset (proche « du Pavillon) en attendant qu'elle puisse être installée par les soins « de la « Société des Amis de Flaubert » dans le Pavillon Flaubert « à Croisset (délibération de l'Académie française en date du 22 sep- « tembre 1949).

« Je vous demande instamment, Monsieur le Directeur, de ne point « voir en ce complément d'indication le moindre désir de mettre en « avant notre Société qui, de 1948 à 1950, a fait les démarches néces- « saires auprès de l'Académie française en vue de ce précieux retour « — s'agissant de Flaubert, ce serait une pensée impie — mais sim- « plement le désir (et aussi un peu la nécessité) où nous sommes « de mettre au point une question annexe qui d'ailleurs nous a été sou- « vent posée, en ce qui concerne la dévolution de ce patrimoine de « haute valeur.

« Peut-être estimerez-vous utile de porter à la connaissance des « lecteurs du Mercure, l'indication que je m'autorise à vous trans- « mettre, ce dont je vous remercie, le cas échéant, à l'avance. »

Nous avons communiqué la lettre de M. Jacques Toutain-Revel à notre collaborateur Jacques Levron, qui nous répond ce qui suit :

« Comme il a déjà eu l'occasion de le signaler à propos d'une autre « chronique, le titulaire de la rubrique des Sociétés savantes « de province s'efforce de présenter à ses lecteurs les études « d'érudits et d'historiens provinciaux qui lui paraissent mériter une « large audience.

« Mais il lui est matériellement impossible de vérifier toute l'exac- « titude de certaines affirmations de ces érudits.

« C'est ainsi qu'au sujet de la destinée de la bibliothèque de Flau- « bert, il a simplement résumé les lignes suivantes de M. Rouault de « la Vigne, publiées dans la « Revue des Sociétés savantes de Haute- « Normandie », à la fin de l'année 1957 :

« Quand il s'agit pour l'Académie de prendre enfin possession de « son bien on s'aperçut que faute de place elle en était embarrassée. « Peut-être aussi se souvenant que Flaubert l'avait toujours dédaignée, « ne tenait-elle pas à mettre en valeur tout ce qui le rappelait. Elle « se montra disposée à confier ce précieux dépôt à Rouen ou mieux « encore à Croisset, mais le célèbre pavillon au bord de l'eau, qui « subsistait seul après la disparition de la maison familiale, était trop « petit et déjà trop encombré pour que l'on pût y installer ces biblio- « thèques.

« C'est alors qu'un Rouennais, flaubertiste érudit, M. Edmond Le- « doux, qui poursuivait d'importantes recherches à la bibliothèque de « l'Institut, suggéra à la municipalité de Canteleu de solliciter l'envoi « de ce fond à la mairie de cette commune sur le territoire de laquelle « est situé, à quelques centaines de mètres de là, le pavillon de Crois- « set.

« Les bibliothèques de Flaubert ont été placées dans la salle princi- « pale de cette mairie, au premier étage, dont les fenêtres ouvrent sur « la Seine. M. Edmond Ledoux, qui en a été nommé Conservateur, a « disposé les livres sur les rayons en suivant, autant que possible, « l'ordre de l'inventaire dont Georges Dubosc lui avait obligeamment « communiqué la copie. »

Nous remercions M. Jacques Toutain-Revel de la précision qu'il nous apporte. — J. L.

Au Mercure de France.

★ On nous demande si Pierre Schneider, qui vient de publier *L'Unique Source*, est d'origine alsacienne. Non : il est Américain de naissance et de nationalité, et son nouveau livre (ainsi que les deux premiers, *La Voix vive* et *Les Cinq saisons*) a

été écrit directement en français. Comme Pham Duy Khiem, Vietnamien, a écrit directement en français ses *Légendes des terres sereines*. Comme Lloyd James Austin, Australien, a écrit directement en français son *Univers poétique de Baudelaire*. Voilà trois auteurs du Mercure dont le Jury du Prix Rivarol aurait pu ou pourrait bien retenir les noms.

★ Vous vous rappelez la fameuse « Dictée nostalgique » des *Fables de mon jardin* : « Zinnias, mes beaux zinnias... » Oui? Eh bien, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit, mais des réflexions de M. Georges Marc (l'Ecole libératrice, 25 septembre) sur ce qu'apporte aux éducateurs l'œuvre de M. Georges Duhamel :

« Georges Duhamel est un mainteneur de la langue qui évite la « recherche précieuse de l'expression verbale et montre dans toute son « œuvre qu'on peut sentir profondément les choses sans être néces- « sairement obscur. Un parfait équilibre du concret et de l'abstrait, « voilà chez lui depuis les jours lointains où à l'Ecole normale, j'abor- « dais cette œuvre par la lecture du *Club des Lyonnais*, ce « roman de la sainteté cherchée dans la générosité révolutionnaire.

« La plupart d'entre nous ne s'y sont pas trompés non plus qui ont « exploité ses livres comme une immense et riche carrière : que de « règles d'orthographe apprises aux enfants grâce au support concret « fourni par une phrase harmonieuse de Georges Duhamel. Et toutes ces « dictées d'examen » extraites des *Salavin* ou de la *Chronique* « *des Pasquier* ! C'est une gloire qui en vaut bien une autre que « Georges Duhamel soit un des rares auteurs contemporains dont les « enfants de l'école primaire connaissent le nom — avec ceux de « Romain Rolland et de Roger Martin du Gard. »

★ M. André Chamson, de l'Académie française, conservateur du Petit-Palais, a été nommé directeur des Archives nationales de France à compter du 1er octobre.

Collaborateur de vieille date de notre maison, M. Chamson y a publié deux livres : *Le dernier village*, roman qui se situe pendant la dernière guerre, et *Histoire de Tabusse*, nouvelles cévenoles.

Il a donné de nombreux textes à notre revue. Citons : « Désordres », pièce en quatre actes (mai et juin 1947) ; « L'homme qui marchait devant moi », roman (décembre 1947, janvier, février, mars 1948) ; « Rêver sur Balzac » (février 1951) ; « Sur un fond de tulipes et de roses », récit (octobre 1951) ; « Les yeux d'enfants voient des choses invisibles » (mai 1954) ; « Pendant des années... », souvenirs sur Adrienne Monnier (janvier 1956).

★ Deux des livres de notre fonds viennent d'être traduits en portugais et ont paru, à Lisbonne, aux éditions Livros do Brasil (collection « Miniatura ») : Le dernier village d'André Chamson; Cri des profondeurs de Georges Duhamel.

★ Henri Pichette publie ces jours-ci aux éditions P. de Tartas, Dents de lait, dents de loup, illustré par Jacques Villon.

★ de Paul Valéry, le « Mercure » a déjà publié : « Correspondance avec G. Fourment » (juillet 1954) ;

de Octave Nadal : « L'Ethique de la gloire au XVII° siècle » (janvier 1950) ; « L'exercice du crime chez Corneille » (janvier 1951) ; « L'Impressionnisme verlainien » (mai 1952) ; « Présentation de la Correspondance de Paul Valéry avec G. Fourment » (juillet 1954) ; « Paul Valéry et l'événement de 1892 » (avril 1955) ; « Poétique et poésie des Chimères » (novembre 1955) ; « Les larmes de l'esprit dans La Jeune Parque » (octobre 1957) ; « Jules Supervielle ou le rêve surveillé » (décembre 1958) ;

de Henry James : « L'Europe », nouvelle (novembre 1952) ;

de Pierre Escoube : « Montesquieu mort et vivant » (septembre 1949) ; « Diableries indiennes » (janvier 1954) ; « Images des Andes » (décembre 1954) ; « Eternel Guatemala » (avril 1956) ; « Escales en Amérique centrale » (septembre 1957) ; « Visite à la Périchole » (janvier 1959).

★ Au sommaire de notre dernier numéro (octobre) : « Fautrier, d'un seul bloc fougueusement équarri », par Francis Ponge; « L'autre s'en va », par Michel de M'Uzan; « Kafka et l'Art », par Marthe Robert; « De Flamme et de Fumée », poèmes, par Philippe Chabaneix; « La sécheresse », par Romano Bilenchi; « Charles Péguy sur les sentiers de l'espérance », par Bernard Guyon; « Notre ami Achille Ouy », par Georges Duhamel.

★ Dans notre numéro d'octobre, p. 369, une erreur s'est introduite dans le rappel des articles de Bernard Guyon précédemment parus dans le « Mercure ». La référence à « Balzac invente les Scènes de la vie de province » est le numéro de juillet 1958 (et non juillet 1950).

Le Directeur-Gérant : S. de Sacy.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. – MESNIL (EURE). – 6707
Dépôt légal : 3° trimestre 1959.

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ, PARIS-VIe

MAURICE SAVIN

Le prince trop beau

660 fr

ou 6,60 n. fr

Il a été tiré 25 exemplaire

sur vélin pur fil Lafuma à 1 800 fr

Mieux qu'un roman : un conte

Mieux qu'un conte : un roman

ERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VIe

ENÉ DUMESNIL

e rideau l'italienne

René Dumesnil a beaucoup de cordes à son arc; mais voici sans doute la meilleure, sa vocation de mémorialiste et de témoin... Tour à tour amusant, vivant, avec une nuance d'humour, en homme qui aime la vie... Un des heureux livres du genre, et l'un des jolis de ce temps.

(Émile HENRIOT, *Le Monde.*)

Sous ce titre charmant : *Le Rideau à l'italienne*, René Dumesnil publie des souvenirs qui deviennent aussi les nôtres. On a l'impression d'être dans un petit théâtre. Les trois coups frappés, le beau vieux rideau cramoisi s'ouvre par le milieu et dégage lentement la scène... L'auteur est déjà sur le plateau; il s'adresse au public du ton le plus simple..., il nous confie ce qui a été la grâce de sa vie, ce qui la rend maintenant un peu mélancolique...

(Henri PETIT, *Les Nouvelles littéraires.*)

René Dumesnil convoque et nomme ceux qui furent ses amis. Il veut laisser de lui quelque chose qui lui semble fort précieux, et qui est la mémoire qu'il a gardée de ceux qu'il a connus, et qui sont morts... Nous retrouvons la présence savoureuse des hommes dans les mémorialistes; et la grandeur terrible des anonymes dans les témoignages de l'histoire. René Dumesnil, bien sûr, fait ici œuvre de mémorialiste. Il procède par l'anecdote, contant ce que lui dicte la mémoire, et faisant pour nous vivants des êtres disparus.

(Hubert JUIN, *Les Lettres Françaises.*)

Prenons un livre... Celui-ci que j'aime est non un roman, mais l'histoire d'une vie d'homme de lettres... Il faut lire *le Rideau à l'italienne*... Œuvre importante.

(François MAURIAC, *L'Express.*)

René Dumesnil est seul à pouvoir imaginer avec quel intérêt, avec quelle émotion j'ai lu son livre des premières aux dernières pages... Je n'en finirais pas de griffonner des notes dans les marges des si intéressants souvenirs de Dumesnil, mémorialiste véridique et sensible.

(André BILLY, *Le Figaro littéraire.*)

ERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI[e]

HENRI DE RÉGNIER

La Pécheresse

780 fr.

La double Maîtresse

900 fr.

... Si ***la double Maîtresse*** *reste « le chef-d'œuvre » de Régnier, « le roman le plus caractéristique de sa manière et de son art, de sa maîtrise, assurément, est* ***la Pécheresse.*** *»*

(Émile Henriot.)

MERCVRE DE FRANC[E]

26, RUE DE CONDÉ, PARIS-VI[e]

PUBLICATIONS NOVEMBRE 1958-OCTOBRE 195[9]

CLAUDE AVELINE	*Le bestiaire inattendu*	3 000 et 660 f[r]
	. . .Et tout le reste n'est rien, précédé des *Lettre[s] de la religieuse portugaise*	840 f[r]
YVES BONNEFOY	*L'improbable*, essais	750 f[r]
HENRI CALET	*Acteur et témoin*	780 f[r]
PAUL CLAUDEL	*Tête d'or*, nouvelle édition	1 140 f[r]
GEORGES DUHAMEL	*Querelles de famille*	660 f[r]
RENÉ DUMESNIL	*Le rideau à l'italienne*	780 f[r]
ANDRÉ GIDE	*La Porte étroite*, nouvelle édition	690 f[r]
EMILE HENRIOT ET P. J. TOULET	Lettres, édition entièrement numérotée	4 500, 3 000, 1 200 f[r]
PIERRE JEAN JOUVE	*Paulina 1880*, roman, version définitive	870 f[r]
PAUL LÉAUTAUD	*Journal littéraire*, tome VI	1 500 f[r]

LETTRES DE LA RELIGIEUSE PORTUGAISE suivies de *. . .Et tout le reste n'est rien* par Claude Aveline — 840 f[r]

JEAN MOREAS	*Les Stances*, nouvelle édition	600 f[r]
JEAN QUEVAL	*Tout le monde descend*	660 f[r]
MAURICE SAVIN	*Le Prince trop beau*	660 f[r]
PIERRE SCHNEIDER	*L'unique source*	660 f[r]
MARCEL SCHWOB	*Le livre de Monelle*	600 f[r]
H. G. WELLS	*La machine à explorer le temps*	660 f[r]

BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer au MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé — PARIS-VIe
C.C.P. 259-31 Paris

Je soussigné (nom et prénom) ____________________

adresse ____________________

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an [1] à la revue MERCVRE DE FRANCE à partir du numéro de ____________________

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-carte — chèque postal Paris 259-31 [1].

A ____________________, le ____________________

Signature :

1) Rayer les mentions inutiles.

TARIF

FRANCE ET UNION FRANÇAISE		ÉTRANGER
Un an	3 000 fr.	3 500 fr.
6 mois	1 600 fr.	1 800 fr.
Le numéro	300 fr.	350 fr.

MERCVRE
DE
FRANCE

TOME CCCXXXVII

Nº 1155 — 1er Novembre 1959

SOMMAIRE

MERCVRIALE

GAZETTE

Ancienne cité juive, Jérusalem avait été dès les débuts du christianisme une ville sainte pour les convertis, et les voyages vers le tombeau du Christ, soit par la voie terrestre, soit par la voie maritime, avaient toujours constitué, même avant le XIe siècle, une des grandes traditions du catholicisme. Mais c'est évidemment au Moyen Age qu'ils connurent le plus grand essor.

Toutes les conditions sociales, toutes les infortunes, toutes les ambitions se trouvaient mêlées le long des chemins hasardeux qui conduisaient jusqu'à la cité du Christ. On ne faisait pas que marcher ou naviguer, on souffrait de la faim, de la soif, de la guerre, on mourait, on s'aimait. L'édification chrétienne n'y trouvait pas toujours son compte et maintes femmes, laïques ou religieuses, trouvèrent en cherchant leur salut des aventures que leur terre originelle ne leur avait point accordées. De beaucoup de ces pèlerins, on pourrait donc dire ce qu'écrivait l'auteur du roman de Renart : « Renart rentra chez lui pour y mener une vie chrétienne. »

Parmi les témoignages où sont transcrits les difficultés, les joies et les hasards souvent pittoresques de ces itinérants étonnamment semblables à beaucoup d'égards aux pèlerins contemporains, celui de Frère Félix Fabri, est sans doute celui qui nous restitue le mieux la couleur et la singularité du Moyen Age finissant. C'est, transcrit par **H. F. M. Prescott,**

LE VOYAGE DE JÉRUSALEM

au XVe siècle

28 illustrations, broché : 1 600 frs

ARTHAUD

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).